This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

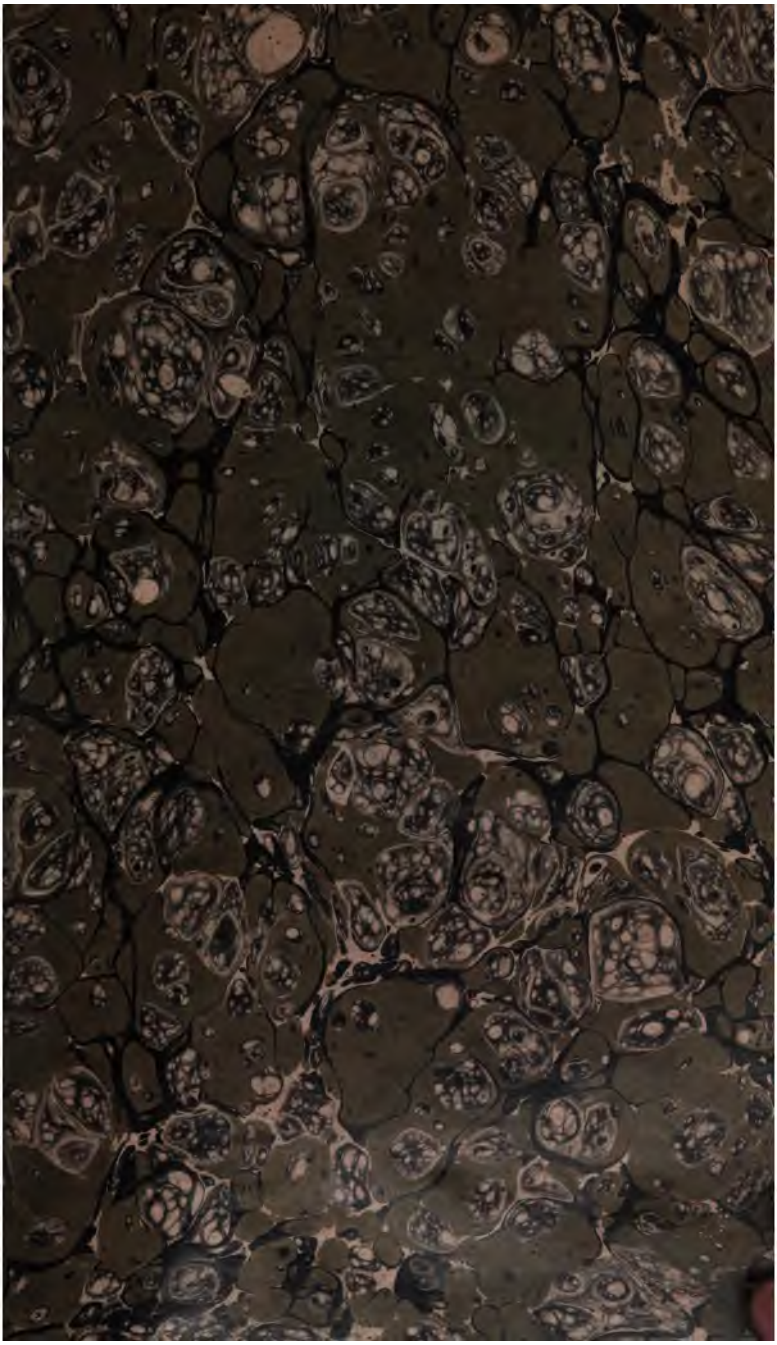
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Walter S. Johnson
Fund

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



MAZZINI

JUGÉ PAR LUI-MÊME ET PAR LES SIENS.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'EMPEREUR,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

Clerc, Albert

MAZZINI

JUGÉ PAR LUI-MÊME

ET PAR LES SIENS.

PAR

M. JULES DE BRÉVAL.

PARIS

PLON FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1853

AVANT-PROPOS.

I.

Pindare a dit : « Le premier brouillon venu peut bouleverser un État, mais la reconstruction est une œuvre divine. » Ces paroles datent de quelques mille ans, et pourtant elles sembleraient écrites d'hier, tant elles ont conservé d'actualité. On ne saurait trop les répéter pour la confusion de tant de vulgaires démolisseurs, et pour la gloire des génies sauveurs et prédestinés qui, — dans les temps passés et à notre époque, — sont parvenus à relever une nation du milieu de ses ruines.

L'expérience, — et une expérience chèrement achetée, — a suffisamment appris à quoi s'en tenir sur la valeur réelle des soi-disant grands réformateurs politiques, des prétendus messies de rénovation sociale, — qui ne savent qu'entasser décombres

sur décombres, chaos sur chaos, — qui n'aboutissent qu'à faire naître immédiatement partout la désolation et la misère, — mais qui, en revanche, pour les conséquences miraculeusement bienfaisantes et créatrices de leur génie novateur, se rejettent constamment sur l'avenir, — l'avenir toujours si complaisant, si commode, — en promettant au futur, — toujours au futur, — un bonheur assez semblable au héros d'un refrain populaire, car *on n'sait quand il viendra !*

Mais du moins, — il faut le reconnaître, — chez les fatales célébrités de cette nature que nous avons vues se produire en France et ailleurs, il y avait d'ordinaire, — à côté de la déplorable inanité de la pratique, — une certaine habileté dans la présentation de la théorie. La triste et dangereuse logique des doctrines était couverte, dissimulée, soit par le brillant de la faconde, soit par les artifices d'une plume exercée. C'étaient, — si vous le voulez, — des idoles d'argile, mais d'une argile peinte avec assez d'art pour produire l'illusion chez ceux qui n'y regardaient pas de bien près. Leurs plans de complète transformation humanitaire, de transplantation des béatitudes du paradis sur notre pauvre terre, — si justement appelée une vallée de larmes,

— étaient autant de châteaux de cartes, — d'accord, — mais construits du moins avec cette adresse qui distingue même un enfant, et ces châteaux avaient l'air de se tenir debout en attendant que le plus léger souffle de la réalité vînt les renverser. En un mot, l'honneur de l'apparence était plus ou moins habilement sauvé.

II.

Il était réservé à l'Italie moderne d'offrir une exception tout à fait inconcevable, ou plutôt, un véritable phénomène, — celui d'un novateur se flattant de réunir en sa prodigieuse personnalité toutes les spécialités du genre, jusqu'à ce jour divisées d'ordinaire entre plusieurs prétendants; — en d'autres termes, — se posant hardiment, carrément, sous le quadruple aspect de réformateur politique, de réformateur religieux, de réformateur social, de créateur, de directeur d'un monde entièrement nouveau, — sans compter la revendication de la qualité d'apôtre, de prophète, de demi-dieu, nous ne sommes pas même sûr qu'il ne faille pas dire de dieu complet, — et qui, pour justifier tant et de si exorbi-

tantes prétentions, présente quoi ? *Rien*, *absolument rien*. Ce phénomène, c'est M. Mazzini.

Les mots ci-dessus : *rien*, *absolument rien*, étonneront peut-être beaucoup de personnes, — en dehors de l'Italie surtout, — à cause du bruit qui s'est fait depuis vingt ans autour du nom que nous venons de prononcer. Mais qui ne sait qu'en ces temps de réclames de tous genres et de toutes formes, — sous le règne de... ce qu'exprime un mot naguère exclusivement renfermé dans le domaine des fumeurs, et que M. Proudhon a naturalisé sur le terrain de la politique, — le bruit n'implique pas toujours une signification, alors surtout que la *modestie* contemporaine a pris sans façon l'habitude de faire ce bruit soi-même en l'honneur de soi-même? Or nous pouvons assurer, dès à présent, que M. Mazzini est l'homme le plus *modeste* que nous connaissions à l'époque actuelle, ce qui certes n'est pas peu dire.

Ajoutons que nous prenons l'engagement de prouver le *rien* articulé plus haut par nous, aussi authentiquement qu'un *rien* puisse l'être. Et c'est M. Mazzini lui-même qui nous fournira nos plus victorieuses démonstrations.

Disons encore que l'influence du grand visionnaire italien est, — ainsi que sa renommée, — beaucoup

plus factice que réelle au delà des monts; et il ne pouvait en être autrement dans un pays comme l'Italie, où se joint à une brillante vivacité d'imagination une grande rectitude de sens, une juste appréciation des réalités positives. Nous avons pu observer ces traits dominants du caractère national, pendant plus d'une année que nous avons parcouru en touriste, et sur tous les points, ce beau pays privilégié du ciel. Ce n'est pas avec moins de plaisir que nous avons constaté, à l'honneur de l'Italie, que les esprits les plus distingués qu'elle compte en ce moment, — dans la politique et dans les lettres, — appréciaient M. Mazzini à sa juste valeur, c'est-à-dire à... ce que nous avons dit tout à l'heure. Les appréciations de ces hommes qui marchent à la tête de leur pays, nous serviront à justifier la moitié de notre titre : *M. Mazzini jugé par les siens*, autrement dit, par ses compatriotes.

Quant à l'autre moitié, elle représente la partie la plus rude de notre tâche, et voici comment :

Un jour, — nous ne savons quel mauvais génie nous poussant, — il nous prit envie de savoir au juste ce que c'était que ce M. Mazzini, qui faisait tant parler, — ou mieux peut-être, — qui parlait tant de lui. Curiosité fatale qui devait nous condamner à

de bien tristes ennuis. Il nous a fallu en effet absorber tous les écrits, — et quels écrits, bon Dieu! — sortis d'un cerveau aussi fécond en mots que stérile en idées. Nous nous étions bien aperçu tout d'abord, — qu'au lieu d'un système, d'un principe, de formules tant soit peu neuves et significatives, en un mot, de quelque chose ou tout au moins de l'apparence de quelque chose que nous cherchions, — nous ne voyions s'ouvrir devant nous qu'un vide immense et béant. Nous aurions dû reculer sans doute, et renoncer à cette fade et vaine recherche; mais, vous le savez, il y a dans l'abîme quelque chose de vertigineux, qui souvent attire malgré qu'on en ait. Nous nous sommes donc laissé entraîner jusqu'au fond du fatras mazzinien, n'y rencontrant toujours de plus en plus que vacuité et ténèbres. Hélas! que nous avons regretté depuis ces heures si tristement perdues au milieu de l'obscurité d'un incompréhensible génie, tandis que nous aurions pu jouir des splendides clartés d'un ciel d'Italie! Combien nous avons déploré l'aberration qui nous fit un instant préférer un labeur ingrat, nécessairement stérile, — puisqu'il s'agissait de trouver une idée chez M. Mazzini, — aux charmes du *far niente* si doux dans ces beaux climats! Au lieu de nous abî-

mer dans la contemplation d'une interminable série de phrases, — d'autant plus sonores qu'elles sont plus creuses, — et, qui pis est, de phrases sans originalité, sans fraîcheur, ramassées qu'elles ont été dans les lieux communs, philosophiques et démocratiques, qui traînent partout depuis soixante ans, — n'aurions-nous pas mieux fait de nous donner, un peu plus longtemps, la jouissance d'admirer les innombrables chefs-d'œuvre artistiques dont resplendit la patrie de Michel-Ange et de Raphaël?

Mais, du moins, nous avons voulu faire profiter le public du fruit de nos peines, en mettant sous ses yeux les nombreuses citations que nous avons recueillies, autrement dit, en lui montrant *M. Mazzini jugé par lui-même*. Désormais on pourra connaître exactement ce vain croquemitaine révolutionnaire; à lui mieux qu'à personne s'applique ce mot charmant dit après la révolution de 1848 : « *Décidément, c'est une incapacité méconnue* [1]. »

[1] Ce livre était sous presse lorsque sont arrivés les détails de l'insurrection mazzinienne du 6 février, à Milan. Ce nouvel excès de frénésie démagogique et sauvage, venant s'ajouter à tant d'autres de même espèce, aurait été certainement de nature, — si nous l'eussions connu plus tôt, — à rendre généralement beaucoup plus sévères, — quant au fond et à la forme, — notre langage et nos appréciations relativement à l'homme qui en est venu à introniser, comme moyen de rénovation politique, la *guerre à*

Il nous a semblé d'ailleurs que cette étude d'après nature sur l'homme que l'on pourrait justement appeler le fléau de l'Italie, était susceptible d'offrir de l'intérêt en dehors des frontières péninsulaires. Nous ne sommes plus en effet au temps de cet égoïsme païen, si brutalement confessé par le poëte Lucrèce : « Il est *doux*, — quand la mer est soule-» vée par les vents furieux, et qu'on est en sûreté sur » le rivage, — de voir des malheureux luttant à » grand'peine contre la tempête. » Aujourd'hui le contre-coup des dangers ou des malheurs d'une nation retentit au cœur des autres; et de même que l'anarchie est devenue cosmopolite, l'ordre s'est fait solidaire dans toute l'Europe.

coups de couteaux, autrement dit, l'assassinat. L'infamie des moyens l'emporte maintenant sur l'ineptie ou la folie des tentatives; et, chez M. Mazzini, l'odieux a tué désormais le ridicule.

MAZZINI

JUGÉ PAR LUI-MÊME

ET PAR LES SIENS.

CHAPITRE PREMIER.

M. MAZZINI JUGÉ PAR LES SIENS.

I.

Nous avons dit que tous les hommes qui jouissent en ce moment de la plus grande notoriété politique en Italie, appréciaient justement M. Mazzini suivant ses mérites; et pour que la condamnation ne pût pas paraître suspecte ni être taxée de partialité, nous avons eu soin de recueillir les jugements, — non du parti désigné sous la qualification de rétrograde, de réactionnaire, — mais, au contraire, ceux de la fraction qui passe pour être très-avancée. De plus, les gens dont nous allons citer le témoignage ont toujours été réputés pour ardemment dévoués à l'Italie, et, — comme on dit à présent par delà les monts

quand il s'agit d'exprimer le *nec plus ultrà* de l'amour patriotique, — proclamés *Italianissimi.*

— C'est par exemple le célèbre abbé Gioberti, à qui on a pu reprocher son inconsistance et ses variations politiques, les aberrations antireligieuses dans lesquelles il s'est laissé entraîner par sa *jésuitophobie*, mais qui a toujours conservé, du moins, un honorable caractère comme homme privé, joint à la renommée d'une haute intelligence et d'un talent distingué d'écrivain.

— C'est Guerazzi, esprit brillant, fougueux, ne manquant pas au besoin de justesse et de lucidité, bien connu comme auteur de l'*Assedio di Firenze*, de *la Battaglia di Benevento*, etc., et malheureusement aussi à titre de dictateur de la Toscane révolutionnaire ; — un de ces hommes comme on en a tant vu de tout temps et surtout à notre époque, — qui, possédés d'une ambition effrénée, se jettent dans les exagérations démocratiques pour arriver de haute lutte au pouvoir, — mais aussi un de ces hommes comme on en voit peu dans cette classe, qui, doués de bon sens pratique, comprennent, une fois parvenus à la tête des affaires, l'impossibilité de gouverner avec des principes purement démolisseurs et négatifs, et s'efforcent en conséquence de revenir aux bases éternelles de l'ordre ; — ou, pour nous servir d'une pittoresque métaphore bien connue : *ex-incendiaire essayant de se faire pompier ;* — bonne volonté tardive, nécessairement stérile, mais dont il est juste tout au moins de tenir quelque compte.

— C'est Massimo d'Azeglio, naguère exilé pour l'indépendante hardiesse de ses opinions ; et qui, par une ex-

ception assez rare en ces temps d'étroites spécialités, s'est montré tour à tour peintre, romancier, écrivain politique, militaire, homme d'État; Massimo d'Azeglio, récemment encore ministre en Piémont; — un des chefs les plus notables du parti libéral avancé dans la péninsule italique.

— Ce sont les modernes historiens Sismondi, F. Gualterio, Farini, qui jouissent en ce moment d'une grande autorité par delà les monts, et dont le libéralisme pourrait plutôt être taxé d'exagération que de timidité.

— C'est Bianchi-Giovini, champion reconnu des idées nouvelles, directeur du journal l'*Opinione*, un des écrivains les plus distingués de la presse piémontaise.

— C'est Dandolo, un des chefs de l'insurrection de Milan en 1848, un des combattants du siége de Rome, auteur d'une narration intitulée *les Émigrés et les Tirailleurs lombards.*

— C'est enfin Garibaldi lui-même, le fameux *condottiere* romain.

On sera peut-être étonné de rencontrer ce dernier nom parmi les adversaires de M. Mazzini; c'est pourtant lui, — comme on le verra plus bas, — qui l'a jugé tout à la fois le plus brièvement et le plus complétement.

Encore une fois, tous ceux que nous venons de citer ont été plus ou moins engagés dans les voies démocratiques. Mais, — hommes de liberté, ils n'ont pas voulu aller jusqu'aux saturnales anarchiques; — hommes de sens et d'intelligence, ils n'ont pas voulu aller jusqu'aux dernières aberrations de la sottise et de la démence; — hommes de loyauté et d'honnêteté, ils n'ont pas voulu aller jusqu'à la négation de tout principe d'ordre et de

morale, jusqu'au méfait employé comme moyen de succès politique; — en un mot, — ils n'ont pas voulu aller jusqu'à M. Mazzini.

Et ils l'ont plus d'une fois attaqué avec une grande énergie. Nous avons cru devoir, dès à présent, — et en attendant de plus amples citations ultérieures, — offrir de courts résumés de leurs jugements sur cet homme fatal qui ne craint pas de se proclamer le régénérateur, le sauveur et le bienfaiteur futur de son pays.

II.

« Mazzini est le plus grand ennemi de l'Italie, plus » grand ennemi même que l'Autriche, qui sans lui se- » rait vaincue, et qui, grâce à lui, est sûre de triom- » pher. » GIOBERTI [1].

« Ils (les mazziniens) se montraient ardents, — et même » beaucoup trop ardents, — à violenter et à détruire, » mais ils étaient impuissants à créer quelque chose de » durable : c'est un parti aveuglément infatué d'une idée. » GUERAZZI [2].

« Que les trompeurs, les agitateurs du peuple (ceci » s'adresse au parti mazziniste) soient maudits! qu'ils » soient mis au ban de l'Italie, au ban du peuple, qu'ils » entraînent à la ruine; au ban de l'indépendance, qu'ils

[1] *Operette politiche*, vol. II, p. 343.

[2] *Apologia*, p. 230.

» trahissent; de la liberté, qu'ils souillent et qu'ils dé-
» truisent!.:. Ce sont ces hommes qu'il faut repousser et
» combattre comme les plus grands ennemis de l'Italie. »

MASSIMO D'AZEGLIO [1].

Sismondi, voyant les folies, les indignes moyens qui présidaient à l'organisation de l'expédition de Savoie (1834), pronostiquait dès lors que « Mazzini et sa secte » seraient la ruine de leur patrie. » SISMONDI [2].

« Un homme (Mazzini) qui, voulant personnifier en
» lui la révolution italienne, se faisait le centre et l'inter-
» prète de toutes les lubies, de toutes les exagérations et
» de toutes les idées les plus subversives qui s'agitent dans
» l'esprit des peuples souffrants ou des hommes corrom-
» pus....., un homme qui était le jouet de l'Autriche,
» pour ne pas dire involontairement son complice et son
» ministre. » F. GUALTERIO [3].

« Je crois Mazzini *un homme médiocre* [4]..... Être
» puissant à empêcher le bien qui découle de l'union des
» esprits, équivaut à être puissant pour faire le mal; et
» telle était la puissance de Mazzini. Les menées illibé-
» rales de la secte mazzinienne ont été déplorablement fu-
» nestes à la concorde italienne. » FARINI [5].

« *Même parmi les proscrits italiens*, ceux qui

[1] *Scritti politici*, p. 449 et 481.

[2] Voir *Gli ultimi rivolgimenti italiani*, par F. Gualterio, p. 644.

[3] *Ibidem*, p. 638 et 640.

[4] Ceci est discret, on pourrait dire mieux.

[5] *Lo Stato Romano*, vol. II, p. 202 et 313.

» étaient doués de bon sens et jouissaient d'une bonne » réputation, condamnaient les lubies mazziniennes et les » folles entreprises de ce parti. » FARINI [1].

» Mazzini et ses complices sont la perdition de l'Italie... » Que de veuves, que d'orphelins, que de misères, que » de sang répandu à cause de lui ! Les larmes de tant de » malheureux ne devraient-elles pas suffire à lui démon- » trer combien ses folies coûtent cher à l'Italie, et com- » bien elles ont été stériles pour la cause de la liberté ! » Et plus loin : « Ah ! charlatans, cessez donc à la fin de » vous rendre ridicules, et, qui pis est, l'Italie avec » vous; de la tenir divisée au dedans avec vos extrava- » gantes passions, et de la décréditer au dehors avec vos » folies. » BIANCHI-GIOVINI [2].

« Cet homme (Mazzini) gâte tout ce qu'il touche. » (*Quest' uomo guasta tutto ciò che tocca.*)

GARIBALDI [3].

[1] *Lo Stato Romano*, vol. I, p. 99.

[2] *Mazzini e le sue utopie*, p. 67, 85 et 103.

[3] Voir *Gli ultimi rivolgimenti*, par F. Gualterio, p. 348.

CHAPITRE II.

M. MAZZINI GRAND RÉFORMATEUR POLITIQUE.

I.

M. Mazzini, né à Gênes vers 1802, fut d'abord avocat, — sans clientèle, bien entendu; — ce qui fait qu'il se lança dans la presse littéraire, puis dans la politique. Ainsi M. Mazzini a commencé par être un avocat *négatif*.

Or, — il faut le reconnaître, — jamais carrière d'homme ne fut plus conforme à la règle classique de l'unité. Elle pourrait soutenir avantageusement la comparaison avec n'importe quelle tragédie de l'ancien répertoire. Tel M. Mazzini s'est montré à son début, tel il a continué jusqu'à ce jour. Écrivain, — réformateur apocryphe de l'ordre politique, — prétendu réorganisateur social, — fabricant d'une soi-disant religion nouvelle, — il a présenté constamment dans ses plans, dans ses systèmes, dans ses idées et dans son esprit, le même caractère *négatif*. On pourrait dire que c'est la négation incarnée.

Nous dirons d'abord quelques mots de M. Mazzini littérateur [1], bien que ce côté puisse paraître au premier

[1] M. Mazzini, qui prétend évidemment au titre de génie universel, a voulu se poser aussi en réformateur musical. Il a pu-

aspect étranger à notre cadre. Mais c'est que, — par suite de cette prédestination d'unité dont nous venons de parler, — le littérateur peut servir à nous faire entrevoir toutes les autres faces subséquentes de l'homme. N'est-il pas convenu d'ailleurs que le style, c'est l'individu? M. Mazzini a choisi, en fait de littérature, la partie de la critique. On sait qu'il y a des critiques de plus d'une espèce : celle qu'embrassent les esprits à la fois justes, fins, lucides, mais aussi doués de fécondité personnelle, qui, — tout en censurant, en discutant, en éclairant, sont

blié un article intitulé : *Philosophie de la musique*. (Voir *Scritti letterari*, p. 283.) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant quelques échantillons de cette pièce, qui nous semble vraiment curieuse.

Vous saurez d'abord que la musique n'existait réellement pas avant M. Mazzini ; à lui devait appartenir la gloire de l'inventer, avec bien d'autres choses.

Qu'était-ce que la prétendue musique d'autrefois? « Une suite » de sons inspirés par des canons arbitraires, étrangers à la loi » qui règle toutes choses. » Qu'étaient-ce que les soi-disant grands maîtres de la composition? « *Des trafiquants de notes* (*trafficanti di note*), pas davantage. » Rossini lui-même, *trafiquant de notes*. M. Mazzini traite ce roi de l'art comme il traite les souverains de la terre, c'est-à-dire avec un superbe dédain. Qu'on ne vienne plus parler de la musique rossinienne, M. Mazzini le dit nettement : « Il manque à cette musique *la consécration d'une foi éternelle, le baptême d'une mission*. » Pauvre Rossini !

Seul, M. Mazzini a compris la véritable musique, écoutons :

« La musique *est l'algèbre de l'âme*, par laquelle vit l'humanité.

» La musique *est le parfum de l'univers*.

» La musique *est la foi d'un monde dont la poésie n'est que la haute philosophie*.

» La mélodie et l'harmonie sont les deux éléments générateurs.

capables de montrer, — et montrent souvent, — l'exemple à côté du précepte; puis la critique des génies du genre neutre, fatalement voués à la stérilité, se bornant à ergoter, à épiloguer sur l'esprit des autres, à débiter des mots sur des idées, à phraser maigrement sur des œuvres substantielles; — véritables coucous littéraires, qui, sentant leur impuissance de produire, cherchent constamment à couver les œufs d'autrui.

Il va sans dire que M. Mazzini adopta ce dernier genre de critique. Dans ses trois volumes intitulés : *Scritti let-*

La première représente l'individualité, l'autre la pensée sociale. »

Et maintenant figurez-vous, dans le salon des *Précieuses ridicules*, mesdemoiselles Cathos et Madelon débitant des définitions de la musique; pensez-vous qu'elles pussent dire mieux?

Reste à connaître la mission de la nouvelle musique qu'est venu si glorieusement nous révéler M. Mazzini, et qu'il appelle tour à tour *la musique de l'avenir, — la musique sociale, — la musique européenne, — la musique sanctifiée par l'exercice d'une opinion*, etc.

Cette mission, la voici :

« A la musique appartient dans l'avenir un plus ample minis-» tère de *résurrection* (*risurrezzioni*) qu'on ne pense; à elle » appartient l'initiative d'une pensée que les autres arts vien-» dront successivement éclairer et développer... La musique de » l'avenir résumera les deux termes fondamentaux : l'*individua-*» *lité et la pensée, — Dieu et l'homme.* »

Que si cette petite excursion dans le domaine musical semblait quelque peu hors d'œuvre, nous répondrions : Supposez qu'au lieu de vous parler de musique, M. Mazzini vous ait parlé de ses magnifiques plans de rénovation politique, sociale, religieuse, etc.; ce serait absolument la même chose; vous y auriez compris tout autant; car, — nous l'avons déjà dit, — ce grand novateur est *un* partout.

terari (Œuvres littéraires), — composés exclusivement d'une série d'articles sur des productions des auteurs et des artistes anciens ou modernes, — on ne trouve qu'une vague et monotone phraséologie, du galimatias ampoulé, des lieux communs depuis longtemps hors de service; rien d'ailleurs qui frappe, qui ressorte, qui saisisse; — c'est un esprit macadamisé, ne présentant partout que des surfaces plates.

Mais en revanche, beaucoup de mots, et toujours des plus ronflants. Gioberti a dit : « Le seul privilége de Mazzini est d'avoir conservé, dans l'âge mûr, les *fantaisies* de l'enfance [1]. » Or l'enfant, — comme on le sait, — adore tout ce qui fait grand bruit : ses jouets préférés sont les fouets, les pétards, les canons, etc. C'est dans l'ordre linguistique que M. Mazzini va puiser, lui, ses amusements bruyants; il cherche à faire claquer des phrases, à trouver des périodes qui tournoient, flamboient et éclatent; à tirer des mots de 12, de 24, de 48, s'il se peut. On dirait que l'art de parler et d'écrire représente pour lui une espèce de polygone : jamais on ne vit pareil artilleur littéraire.

Dans ses élucubrations politiques, socialistes et religieuses, vous retrouverez la même passion pour le fracas oratoire. Les Italiens ont dans leur langue un mot qui exprime avec une admirable onomatopée tout ce qui, au propre ou au figuré, ronfle superlativement; c'est *rimbombo*. Ce mot semble créé tout exprès pour donner une idée du genre de M. Mazzini.

[1] *Rinnovamento*, vol. I, p. 346.

A propos des déclamations mazziniennes, Guerazzi se permet de rire, lui aussi, de « ce continuel *fracas* de phrases *superlatives* et d'idées exorbitantes [1]. »

Par-ci par-là, — et la plupart du temps hors de propos, attendu que M. Mazzini a toujours la prétention de traiter gravement de graves matières, — ses phrases affectent soudainement des allures vaporeuses et poétiques. De là vient que ses flatteurs l'affublent aussi du titre de poëte. Mais ces essais de lyrisme se bornent à des fioritures sur *le beau ciel*, *la nuit étoilée*, *l'amour*, *la verdure*, *la belle nature*, et autres thèmes banals que nous appellerions les terrains communaux de la poésie, où, — de toute éternité, — les jeunes Apollons fraîchement échappés du collége mènent brouter leur muse novice, et où paissent les vieux hémistiches abandonnés sur la voie publique.

Du reste, pas l'ombre d'un aperçu tant soit peu neuf, d'une idée, d'une théorie positive, d'un système portant le cachet de la personnalité, et surtout de la possibilité d'application pratique. Grâce à cette prodigieuse *modestie* qui ne saurait l'abandonner, et que nous aurons à chaque instant l'occasion de faire admirer, M. Mazzini traite avec un mépris superbe et repousse dédaigneusement du pied tous les auteurs, toutes les œuvres, toutes les écoles du passé. La littérature classique n'était « qu'une littéra- » ture pédantesque, une littérature d'académie, et par » conséquent servile et vendue aux princes. » Les écrivains du dix-huitième siècle n'avaient trouvé qu'une « doc-

[1] *Apologia*, p. 283.

» trine analytique, dissolvante, *disséquante*, matéria-» liste. » Le romantisme n'était pas « *une nouvelle syn-» thèse* de littérature. » Bref, en littérature comme aussi dans l'ordre politique et social, — ainsi qu'on le verra plus loin, — M. Mazzini fait assez clairement entendre que rien n'a véritablement existé avant lui. Maintenant, si vous demandez à ce Messie littéraire quelle révélation il est venu apporter, il vous répondra d'abord que « l'es-» prit humain est aujourd'hui placé entre deux mondes, » sur la frontière qui sépare le passé de l'avenir, *entre une » synthèse qui meurt et une synthèse naissante.* » Très-bien; cela se comprend parfaitement. Puis il proclame l'avénement d'une « littérature qui représente *le progrès » de perfectionnement indéfini;*..... qui représente » aussi, dans toutes ses applications, *le principe uni-» que, universel et harmonique;*..... qui soit vouée » au culte *du beau et du vrai* (chacun sait comme il est » facile de s'entendre sur la signification de ces mots-là); » une littérature *qui s'incarne la pensée de l'huma-» nité, le but social, l'unité idéale*, etc., etc. » Nous prévenons derechef le lecteur que, dans les autres questions plus graves qui vont se présenter, les *nouveaux* systèmes de M. Mazzini ne sont pas moins clairs, pas moins précis.

Les *Scritti letterari* n'étaient donc, en définitive, qu'un avortement. Mais au milieu de ses transformations subséquentes en Luther politique et religieux, en apôtre humanitaire, en conspirateur permanent, etc., M. Mazzini n'en a pas moins conservé sa prétention à la qualité de littérateur. On n'ignore pas que plus cette prétention est

malheureuse, plus elle est tenace, nous serions tenté de dire, féroce. Aujourd'hui encore on s'aperçoit aisément que, chez lui, l'ambition des effets de style domine toutes les autres ambitions. Là peut-être pourrait se retrouver la cause de bien des frénésies subversives de ce grand agitateur. Il bouleverserait certainement l'univers pour arriver à trouver une phrase bien ronflante. C'est un Masaniello de rhétorique, ce qui est pire qu'un Masaniello de carrefour.

II.

Pour passer du littérateur au réformateur politique, Gioberti nous fournira la transition :

« L'esprit de Mazzini est médiocre; même comme écri-
» vain, il manque d'invention et d'une forme qui lui
» soit propre... On ne peut pas dire qu'il participe du
» philosophe, car il n'a ni puissance de création idéale, ni
» large faculté d'intuition, ni force de logique, ni supério-
» rité de dialectique spéculative. *Tous ses écrits sont*
» *très-pauvres d'idées, très-faibles de raisonne-*
» *ment;* et quand il accuse ses adversaires d'être inca-
» pables de *synthèse*, il leur reproche précisément le dé-
» faut qui ressort le plus dans ses productions... Mazzini
» se montre encore *plus inepte* (*più inetto*) comme
» homme politique (la politesse ne nous aurait pas permis
» de nous servir d'une expression aussi crue), attendu
» qu'il est inhabile à comprendre la réalité de la vie, et
» cela par la raison toute simple qu'il n'envisage les choses

» qu'à travers le prisme trompeur des hallucinations de » son cerveau [1]. »

M. Mazzini a une véritable passion, — nous dirions plutôt, — une véritable monomanie de *synthèse*, qui s'est manifestée dès sa première publication, celle des *Scritti letterari*. Nous avons déjà vu que, — suivant lui, — l'esprit humain se trouvait aujourd'hui placé entre *une synthèse qui meurt et une synthèse naissante*. Là encore il proclamait que l'époque actuelle « n'a ni foi, ni fortes croyances, ni *lumière de synthèse* (d'où il paraîtrait que la synthèse s'est réfugiée tout entière chez M. Mazzini). » Puis, pour donner une idée de la différence qui existe entre l'ancien système littéraire et celui qu'il venait introniser, il disait que « l'un *se nourrit d'analyse, l'autre de synthèse.* » Puis il demandait une « *nouvelle synthèse* de littérature. » Puis, même à propos de la musique, il appelait également une « nouvelle *synthèse musicale.* » Gioberti vient de nous apprendre que M. Mazzini ne trouve rien de plus mortifiant, de plus dédaigneux contre ses adversaires que de leur dire : « Allez, vous n'avez pas *de synthèse.* » Et que le lecteur ne s'avise pas de sourire, le cas est très-grave, on en meurt même bel et bien... moralement du moins. Demandez plutôt à M. Mazzini ; il vous dira que « le » manque *de synthèse* a presque éteint aujourd'hui, en » France, *la pensée de vie.* »

Nous retrouverons encore la synthèse à propos de politique, de religion, d'économie sociale, etc. ; M. Mazzini

[1] *Rinnovamento*, vol. I, p. 340 et 341.

en met partout. Ajoutons que cet amour romanesque pour la synthèse est d'autant plus beau de sa part, qu'il n'est point payé de retour, — au contraire, — car la synthèse est sa plus dangereuse ennemie. La synthèse ne pourrait-elle pas en effet être comparée à une espèce d'appareil de Marsh, au moyen duquel on obtient le résidu, la quintescence, autrement dit le résumé, l'ensemble d'une idée, d'un système, etc.? Or, M. Mazzini a plus à craindre que personne de cette opération de chimie intellectuelle; car, en l'y soumettant, il ne reste de ses soi-disant prodigieuses *novations* que quelques mots, quelques phrases qui, bien et dûment examinés, — sont reconnus n'avoir aucune espèce de signification.

Oui, des mots et des phrases vides de sens, il n'y a absolument que cela : *Sunt verba et voces, præterque nihil.*

Citons tout de suite un exemple :

M. Mazzini prétend avoir trouvé une panacée vraiment merveilleuse, ayant l'infaillible vertu, — non-seulement de guérir le monde de toutes ses infirmités politiques et sociales, mais encore de le retremper, de le recréer, de lui infuser une nouvelle vie toute de prospérité, de félicité, à nulle autre pareille; — une formule de la plus éclatante nouveauté, indiquant avec une clarté, une précision jusqu'à ce jour inconnues, et le système, et le gouvernement, et les croyances, en un mot, toutes les voies à suivre pour arriver sûrement au point culminant des béatitudes terrestres. Maintenant, veut-on savoir à quoi aboutit cette splendide annonce? Tout simplement à une petite devise pour drapeau ou écusson, à la réunion de deux

mots aussi vieux que le monde, de deux mots, les plus connus peut-être et les plus fréquemment employés dans toutes les langues.

M. Mazzini a découvert, — découvert, entendez bien, — qu'il faut inscrire sur la bannière de la démocratie : *Dieu et le peuple* (*Dio e il popolo*), et tout est sauvé, gagné, et l'univers n'a plus qu'à s'étendre sur une couche de roses[1].

Pour qu'on ne nous soupçonne pas d'avoir exagéré, dans un but dérisoire, l'exorbitante influence attachée à cet assemblage de deux mots par le grand génie qui se flatte de les avoir inventés, nous le laisserons parler lui-même :

« On a compris *la puissante signification, la valeur* de la parole *sacrée :* DIEU ET LE PEUPLE[2]. »

— « *Dieu et le peuple*, nouvelle *formule de lien religieux* pour les *croyants*[3]. »

— « Notre bannière, avec la devise *Dieu et le peuple*, resplendissait d'une *belle lumière* comme *programme de l'avenir*[4]. »

— « Rome, avec la formule *Dieu et le peuple*, a exprimé *la pensée de l'avenir* dans *son essence la plus intrinsèque*, et le *verbe* qui descendait nouvellement du Capitole, — d'où, deux fois déjà, une civilisation était

[1] M. Mazzini dit lui-même (*Prose*, p. 124) que : « Frère Savonarola prêchait au nom *de Dieu et du peuple.* » Or, Savonarola débitait ses sermons vers 1489. Ainsi, cette formule si nouvelle ne daterait guère que d'environ trois cents ans.

[2] L'*Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.

[3] *Ibid.*

[4] *Cenni e documenti*, p. 79.

» sortie pour parcourir le monde, — *aurait suffi à l'ac-*
» *complissement de la loi nouvelle*, dans *le dévelop-*
» *pement parfait de ses relations*. Mais le peu de temps
» et le non-concours des autres peuples empêchèrent la
» réalisation d'une *si grande œuvre* (*tanta opera*)[1].

— « Ces deux termes : *Dieu et le peuple* se lèveront
» ensemble *dans une belle et sainte harmonie* pour
» *diriger les destinées des nations*[2]. »

— « Le jour où, semblables aux premiers chrétiens,
» nous pourrons dire : « *Au nom de Dieu et du peu-*
» *ple*, nous sommes un, » les *nouveaux païens* seront
» impuissants, *et le vieux monde sera vaincu par*
» *nous*[3]. »

— « Le peuple, en méditant et en souffrant, finissait
» peu à peu par se convaincre que la bannière républi-
» caine, *avec la sainte formule : Dieu et le peuple*,
» était *la seule digne, la seule puissante pour éman-*
» *ciper la nation*[4]. »

— « Ces deux *éternelles paroles : Dieu et le peuple*,
» qui *sont le principe et la fin de notre foi...* ont
» resplendi sur les bannières immaculées de Rome et de
» Venise. Et, *croyez-moi*, elles brilleront de nouveau
» *sur les Alpes ; elles brilleront sur la mer, bénis-*
» *sant l'Italie ; elles brilleront — toujours égale-*
» *ment immaculées, — et pour montrer aux na-*

[1] L'*Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.
[2] *Lettera a Pio Nono*, septembre 1847.
[3] L'*Italia del Popolo*, octobre 1849.
[4] *Democrazia italiana*, p. 11.

» *tions un fragment de la vérité éternelle de Dieu*[1]. »

Ici, — de même que partout ailleurs, — M. Mazzini ne pouvait pas manquer, avec sa *modestie* ordinaire, de faire entendre que rien n'avait existé avant lui, pas plus en fait de formules et de devises qu'en fait d'autres choses. Voici les paroles de dédain qu'il jette aux anciens *devisiers* de la démocratie française :

« La formule répétée par la *servile* démocratie de toute » l'Europe : *liberté*, *égalité*, *fraternité*, n'est qu'une » formule historique indiquant la série des progrès ac- » complis par l'intelligence. Mais toute formule philoso- » phique et sociale doit renfermer, — afin qu'il puisse en » sortir une initiative pour les peuples, — une indication » de la loi à suivre, et de l'interprète qu'elle doit avoir. » La formule inscrite par la démocratie italienne sur la » bannière de la république, à Rome et à Venise, DIEU » ET LE PEUPLE, *est beaucoup plus avancée, beau- » coup plus large et beaucoup plus explicite que » la française*[2]. »

Nous pourrions citer encore sur le même sujet cent autres hosanna de cette force, chantés par M. Mazzini en l'honneur de lui-même. Mais n'en est-ce pas assez à propos de si peu de chose? Jamais un Fontanarose vanta-t-il son spécifique incomparable avec plus d'emphase! Ah! monsieur Mazzini, faut-il que vous soyez dénué intellectuellement pour vous livrer à de pareils transports d'admiration de votre propre génie, au sujet de la simple

[1] *Democrazia italiana*, p. 156 et 233.

[2] *Ibid.*, p. 285.

trouvaille de deux mots, — qui se trouvent partout ! Ne dirait-on pas d'un pauvre sauvage nu, qui saute de joie et d'orgueil quand il est parvenu à mettre la main sur quelques lambeaux de cotonnade, ou sur quelques vieux morceaux de verroterie[1] ?

Voyons cependant, examinons un peu cette fameuse devise, si significative et si miraculeusement féconde suivant vous, et que vous n'avez fait d'ailleurs que piller à Savonarola. *Dieu !* que veut dire ce mot dans votre bouche ? Est-ce qu'à l'imitation de Robespierre proclamant l'Être suprême, vous vous imagineriez par hasard que Dieu a besoin d'être reconnu par vous pour exister ? Cette sacrilége folie ne serait plus de notre temps. Puis, votre Dieu n'est pas celui des chrétiens, — vous reniez la religion chrétienne, — quel est-il donc ? Nulle part vous ne donnez d'explication sur ce point si important ; votre Dieu reste aussi vague, aussi incompréhensible que vos plans, vos idées, vos systèmes de réformes sociales et politiques. Autant qu'il est permis d'entrevoir quelque chose à travers l'épais brouillard dont vos élucubrations sont toujours enveloppées, vous seriez tout simplement déiste, sinon panthéiste. Mais ni le déisme ni le panthéisme n'est chose neuve, ce nous semble ; et nous ne pensons pas que vous

[1] Le risible fétichisme de M. Mazzini pour cette niaiserie décorée du nom de devise, n'a point encore cessé. Nous en trouvons la preuve dans la proclamation lancée par lui à l'occasion de la récente échauffourée de Milan, et où il est dit : « Comme gage de notre unité fraternelle, inscrivez sur votre drapeau DIEU ET LE PEUPLE ; ces mots *seuls sont puissants pour conquérir ; seuls ils ne trahissent pas.* » Comme on le voit, la monomanie tourne à l'incurable.

revendiquiez la gloire de l'avoir inventé, — si gloire il y a.

Et le *peuple?* Qu'est-ce que le *peuple?* Ici, même absence de définition. Avec vous, le *peuple* reste comme *Dieu*, — un mot, pas autre chose. N'est-il pas reconnu qu'il y a des milliers d'espèces de *peuple*, suivant les fantaisies ou les besoins des agitateurs ambitieux qui veulent s'en servir comme d'échelon? Grâce à une triste expérience, on sait suffisamment aujourd'hui à quoi s'en tenir, — ou plutôt, à quoi ne pas s'en tenir sur ce mot.

Vous dites il est vrai, en façon de commentaire : « Dieu, *la loi*, — le peuple, SEUL *interprète de cette loi.* » Mais après ce prétendu commentaire, la question reste seulement un peu plus embrouillée qu'auparavant.

Lorsque la chevalerie adoptait pour cri de ralliement : *Mon Dieu et mon roi!* lorsque l'ancienne monarchie s'annonçait comme régnant *par la grâce de Dieu*, ces formules avaient, — à leur époque, — un sens bien clair et bien précis; elles impliquaient tout un système de foi religieuse et d'ordre politique.

Votre *Dieu et le peuple*, au contraire, ainsi que nous venons de le démontrer, ne signifie absolument rien; c'est un non-sens en partie double. Il y a mieux, comme on le verra dans un chapitre subséquent, relatif à votre soi-disant religion nouvelle (aussi fantastique, aussi inintelligible d'ailleurs que tout le reste), plagiant les lubies d'une secte de modernes rêveurs allemands, vous semblez admettre comme dogme que Dieu s'incarne successivement dans l'humanité, ou l'humanité en Dieu, ce qui revient à peu près au même. Ainsi d'après cette belle doctrine, Dieu et le peuple ne feraient qu'un. Alors votre fameuse

devise, — outre un non-sens, — serait un pléonasme.

Nous nous arrêtons; en pareille matière le ridicule lui-même devient triste.

III.

Ce que nous venons de voir doit suffire déjà sans doute pour donner un aperçu des grandes conceptions soi-disant novatrices de M. Mazzini. Voici au surplus la façon dont il procède, et qui se reproduit invariablement quelles que soient les questions qu'il veuille soulever. Fond et forme, voies et moyens, toujours les mêmes. C'est d'une insoutenable monotonie. Vous savez ce qui *naquit un jour de l'uniformité;* M. Mazzini excite au suprême degré ce quelque chose-là.

Et d'abord, dédain superbe, négation tranchante de tout ce qui est en dehors de lui. C'est le contentement, — que dis-je? — l'idolâtrie de soi-même portée à la troisième puissance; — c'est une vanité en baudruche qui s'enfle, s'enfle, comme un ballon colossal; monte, monte dans les nuages de sa gloire; et là, — du point culminant de son empyrée, — regarde en profonde pitié, — et le passé de l'humanité, — et le présent qui n'est pas le présent mazzinien, — et les hommes et les esprits qui sont étrangers à sa sphère, et qui ne peuvent manquer de lui paraître infiniment petits, étant vus de si haut.

Sous prétexte de systèmes de transformations humanitaires, — complétement nouveaux, — cinq ou six formules confuses, indéfinies, et toujours de la plus profonde obs-

curité; on dirait qu'en habitant depuis longtemps l'Angleterre, le cerveau de M. Mazzini s'est imprégné des plus épais brouillards de la Tamise; — des *idées*, — quand il s'agit de M. Mazzini, ce mot ne peut être employé que par antiphrase, — des idées superlativement saugrenues et creuses, mais creuses à faire tournoyer la tête lorsqu'on tente d'y regarder. Impossible de rien apercevoir, de rien saisir; c'est un génie pneumatique qui fait partout le vide, en lui et autour de lui. Et comme si ce n'était pas assez, à tout cela viennent s'ajouter les ténèbres du mysticisme. M. Mazzini pille les écrivains religieux mystiques du moyen âge; il pille Swedenborg; il pille madame de Krudner; nous ne sommes même point sûr qu'il ne pille pas quelque peu sainte Thérèse.

Puisque nous venons de parler de plagiat, disons tout de suite que c'est encore là un des attributs caractéristiques de M. Mazzini, de ce génie qui se vante pourtant d'être si complétement neuf, si parfaitement original. Ses idées sont, il est vrai, folles, absurdes, extravagantes; mais c'est d'un genre de folies frustes, d'absurdités de rencontre, d'extravagances ayant déjà servi. On reconnaît que plusieurs ont été tirées du Bedlam révolutionnaire ancien et moderne; que d'autres ont été prises par M. Mazzini aux rêveurs, aux utopistes les plus vaporeux, les plus nuageux d'Angleterre et d'Allemagne. On peut se permettre apparemment de ces petits emprunts entre brouillards d'une même école.

Viennent ensuite les contradictions. Il est bien rare qu'une assertion, une énonciation quelconque de M. Mazzini ne soit pas démentie, — par l'évidence de la réalité et

de la raison, cela va sans dire, — mais, ce qu'il y a de mieux, par d'autres assertions et énonciations opposées du même auteur. On dirait des bulles de savon qui s'entrechoquent et se brisent les unes les autres, des fantômes qui se combattent à outrance comme sur des champs de bataille ossianiques. M. Mazzini qui nie tout, hommes et choses, est un négateur si effréné, qu'il ne peut s'empêcher de se nier lui-même.

Viennent enfin les répétitions : M. Mazzini tourne et retourne jusqu'à satiété, et même au delà de la satiété, ses idées, — qui ne sont pas des idées. Chamfort a dit : « Il » y a des gens qui lorsqu'ils ont trouvé quelque chose de » spirituel, n'ont pas de cesse qu'ils n'en aient fait une sot» tise à force de le répéter. » Que sera-ce donc quand, — à l'exemple de M. Mazzini, — on ressasse indéfiniment une..... enfin l'opposé de quelque chose de spirituel? Nous avons déjà vu un échantillon de ces éternelles répétitions à propos de la fameuse devise : *Dio e il Popolo ;* c'est partout la même chose. Nous sommes fâché de le dire, mais si, — pour renouveler la face du monde, il suffisait de répéter sans cesse quelques douzaines de mots, — autant vaudrait aller chercher les génies de réformation sur le perchoir des perroquets.

Fidèle à notre plan qui est d'appuyer nos diverses séries d'appréciations par des jugements émanés de compatriotes de M. Mazzini, nous leur laissons la parole.

— GIOBERTI : « Parmi les admirateurs de Mazzini, » il n'y a pas un homme qui puisse compter. Il est même » à remarquer que les plus éclairés, et ceux qui ont » quelque valeur parmi les démocrates, répugnent à ses » doctrines. Et si par hasard quelque homme d'esprit, —

» avant de le connaître, et abusé par les vanteries de la ca-
» maraderie, — s'est avisé d'en faire cas, aussitôt après l'a-
» voir vu de près, il a dû se retirer, révolté de *tant de*
» *présomption accolée à tant de nullité*..... Mazzini
» *n'a que peu d'idées, et la plupart fausses, im-*
» *praticables, abstraites, vides, fantastiques*, at-
» tendu que les idées ne prouvent rien sans les faits, et
» que les généralités ne sont d'aucun usage si elles ne
» s'appuient pas sur les particularités... Mazzini passe son
» temps dans des coteries soit secrètes soit publiques, ou à
» lancer des manifestes *puérils et vaporeux*, dans les-
» quels *il ressasse et répète* NAUSÉABONDEMENT (*nau-*
» *seabondamente*) *les mêmes généralités et les mê-*
» *mes formules*, ce qui finit *par le décréditer et le*
» *rendre ridicule dans l'opinion du plus grand*
» *nombre*[1]. »

— BIANCHI-GIOVINI : « Fouillez tant qu'il vous plaira
» dans les archives de la *Jeune Italie* (une publication
» de M. Mazzini), et dans cette immensité de journaux,
» d'opuscules, d'articles, de feuilles volantes, vous n'y
» trouverez que *déclamations, abstractions méta-*
» *physiques, paroles vides de sens ou employées à*
» *contre-sens, idées vaporeuses, mais rien qui sai-*
» *sisse, qui remue, qui oblige à penser*[2]. »

— F. GUALTERIO : « Il (Mazzini) employait *un lan-*
» *gage fantastique* qui ne manquait pas de frapper par
» sa nouveauté, bien qu'il ne fût que l'*expression d'i-*
» *dées complétement stériles*[3]. »

[1] *Rinnovamento*, vol. I, p. 340, 334 et 533.
[2] *Mazzini e le sue utopie*, p. 56.
[3] *Gli ultimi rivolgimenti*, p. 639.

IV.

Maintenant c'est le grand réformateur politique qui va développer lui-même ses magnifiques idées :

« Nous croyons qu'il appartient *au peuple*, *au sens* » *collectif*, *à la puissance d'intuition que les* » *grandes insurrections développent dans les mul-* » *titudes*, *de résoudre le problème* (politique), *et* » *d'élever l'édifice à l'abri duquel les générations* » *trouveront pendant plusieurs siècles un repos* » *tranquille et fécond*..... La révélation du *secret de* » *l'époque* ne peut descendre que du *rayonnement* de » l'esprit humain *élevé à la plus haute puissance* » *par le spectacle d'un peuple de croyants*; que » d'une contemplation de la nature humaine *excitée au* » *développement extraordinaire et concordant de* » *toutes ses facultés*..... Les grands événements *élè-* » *vent les individus à une grandeur gigantesque* » (ingigantiscono gli individui), et l'*embrassement d'un* » *homme du peuple*, racheté par le sacrifice intrépide- » ment affronté, *le cri d'une multitude réunie en un* » *enthousiasme d'affection*, *révéleront plus au* » *philosophe politique*, — en ce qui regarde les » croyances et les capacités d'un peuple, — que *dix ans* » *d'étude* au sein du morne repos d'un cabinet. »

De pareilles billevesées ne se discutent pas. Mais, — convenez-en, — ne sied-il pas bien de s'annoncer avec

[1] *Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.

grand fracas comme possédant une série de systèmes aussi neufs qu'infaillibles pour rénover la face politique du monde, puis d'aboutir ensuite tout simplement à dire : Moi, je ne connais pas le premier mot de tout cela ; adressez-vous au *sens collectif* des quelques milliers d'individus qui viendront de faire une révolution ; écoutez *le cri* de la multitude soulevée (et on sait qu'en pareil cas les multitudes sont dans l'usage de ne pousser absolument *qu'un seul cri*) ; observez le *rayonnement des esprits*, allez *embrasser* le premier barricadeur venu, récemment *racheté par le sacrifice*, et vous saurez le *secret de l'époque.*

Puis ces folies n'ont pas même le mérite de la nouveauté ; M. Mazzini n'est qu'un plagiaire. Il n'est personne de nous, en effet, qui ne se rappelle qu'après le 24 février 1848, plusieurs des directeurs de révolution dans l'embarras cherchaient à s'en tirer en imitant le grand Condé lançant son bâton de commandement dans les retranchements d'une redoute ennemie, — et jetaient, eux, le mot d'ordre de la réorganisation sociale sur la place publique, — au milieu de la foule ameutée, — criant ensuite : Allez le chercher là !

Reste la contradiction de M. Mazzini par lui-même, et, — nous l'avons déjà dit, — elle manque rarement. Vous venez de l'entendre déclarer qu'il *appartient* exclusivement au *sens collectif* des masses en insurrection, au *cri de la multitude*, au *rayonnement*, etc., de résoudre le problème d'un nouvel ordre de choses ; eh bien ! le voici maintenant qui se réfute on ne peut plus victorieusement. « Il *appartient*, dit-il, à vous, *qui*

» *avez reçu de l'éducation*, à vous qui, — par faveur » d'intelligence, de fortune ou *d'exil* (M. Mazzini n'ou- » blie jamais de réserver sa part), avez pu examiner libre- » ment dans *l'étude* du passé (M. Mazzini disait tout à » l'heure qu'en pareil cas l'étude du cabinet ne signifie » absolument rien), dans les indices du présent, dans les » instincts et les pressentiments de votre cœur, les facultés » et les tendances de la nation, — de les discuter *entre* » *vous*, *avant l'insurrection*, de les enseigner dès à » présent, afin que les masses, *quand le jour sera* » *venu*, puissent les examiner et les juger sur-le-champ. » (L'initiative ne doit donc plus appartenir à leur *sens* » *collectif*, etc. ?) Le travail que vous pouvez faire au- » jourd'hui pacifiquement, avec un jugement rassis et » impartial, deviendra *plein d'erreurs*, *de rancunes* » *et de discordes civiles*, si vous attendez pour l'ini- » tier vous-même et y faire intervenir les multitudes, » *les premiers temps de l'insurrection*, *la première* » *fermentation des passions*, *lorsque chaque mou-* » *vement est nécessairement violent*, *et que chaque* » *pensée est empreinte de réaction*. (Et tout à l'heure, » au contraire, *les premiers temps de l'insurrection* » offraient un spectacle sublime, attendrissant, *gigan-* » *tesque;* les *esprits rayonnaient*, les multitudes » s'embrassaient dans un saint enthousiasme d'union et de » tendresse, etc. !) Dieu vous a donné l'intelligence pour » que *vous indiquiez au peuple* qui, affranchi de la » servitude et de la misère, NE PEUT PAS *par lui-même* » *les chercher*, les voies du vrai, et non pour que, le traî- » nant soudainement des ténèbres à la lumière éblouis-

» sante, vous vous contentiez de lui dire : *Maintenant » va et guide-toi comme tu pourras* [1]. » Avouez qu'il est impossible de tourner avec plus de grâce, plus d'abandon, du blanc au noir.

Ce n'est pas tout; dans un autre endroit M. Mazzini s'écrie : Commençons par faire des révolutions, en d'autres termes, par tout bouleverser, tout renverser, « *Dieu nous inspirera ensuite les voies de l'avenir* [2]. » Il ne s'agit donc plus maintenant ni du *sens collectif* des masses révolutionnaires, ni des *gens d'éducation*, *d'exil*, etc. ; il faudrait tout bonnement s'en remettre *à la grâce de Dieu !*

Que si on nous demande ce que veut en définitive M. Mazzini, nous répondrons que c'est là une curiosité dont il faut bien se garder vis-à-vis d'un génie toujours si sûr de son fait.

V.

Nous venons de savoir, — c'est-à-dire de ne pas savoir, — comment un gouvernement nouveau doit s'établir après une révolution. Nous allons apprendre, — c'est-à-dire ne pas apprendre, — car avec M. Mazzini on n'obtient jamais que du *négatif*, — quelle forme doit avoir ce gouvernement.

M. Mazzini proclame « qu'après une insurrection vic- » torieuse, tout ce qui regarde les bases de l'existence

[1] *Prose di Mazzini*, p. 281.

[2] *L'Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.

» d'une nation, *son pacte fondamental*, *la paix ou* » *la guerre*, en un mot tout ce qui dépasse *la sphère* » *de l'administration ordinaire*, ne doit pas se décider par des représentants ou des ducteurs, mais *seulement* PAR LE PEUPLE convoqué en assemblées primaires [1]. »

Le peuple assemblé discutant sa Constitution, les questions de guerre, les traités de paix, les relations diplomatiques, etc., etc., c'est tout uniment *le gouvernement direct du peuple*, idée admirable sans doute. Mais ici encore, M. Mazzini n'a fait que plagier. En effet, si nous ne nous trompons, le *gouvernement direct du peuple* avait déjà été inventé, vers 1849, par un M. Rittinghausen, puis commenté et recommenté par une foule d'autres. M. Mazzini ne vient qu'en cinquantième tout au plus; seulement il est facile de concevoir qu'il n'ait pas pu passer à côté d'une idée aussi sensée, aussi pratique surtout, sans chercher à se l'approprier.

Il a senti cependant que ce n'était pas encore suffisamment sensé et pratique, et après avoir réservé, — comme on vient de le voir, — en dehors du peuple, — *la sphère de l'administration ordinaire*, il s'est empressé de revenir sur cette impardonnable erreur, et de déclarer que « partout on devra laisser *la plus grande partie* » *de* L'ADMINISTRATION *qui sera possible* au gouverne» ment *direct* du peuple. » (Manifeste du Comité Italien, 30 septembre 1851.) Très-bien; avec ce complément du peuple directement chargé de presque tous les détails

[1] *Democrazia italiana*, p. 8.

d'administration, on peut dire que l'idéal de la perfection gouvernementale est complétement atteint.

Maintenant devait nécessairement venir le tour de la contradiction. Ailleurs M. Mazzini a déclaré ce qui suit : « Le monde *a soif aujourd'hui*, quoi qu'on dise, D'AU- » TORITÉ. Bien loin de tendre, comme beaucoup le croient » ou feignent de le croire, *au désordre ou à l'anar-* » *chie*, la démocratie, — de même que le monde dont » elle est à notre époque l'esprit et l'action, — *tend à* » L'UNITÉ[1]. » N'est-il pas vrai que pour éviter *le désordre et l'anarchie*, pour asseoir inébranlablement L'AUTORITÉ et L'UNITÉ, on ne saurait imaginer un plus infaillible moyen que d'instituer le peuple *directement* gouvernant et administrant ?

Mais voici bien une autre espèce de gouvernement, qui ne ressemble à rien de ce qui est ci-dessus, ni même à rien de ce que l'on avait connu jusqu'à ce jour : « Au » moment de l'insurrection, sera gouvernement la ville » qui se lèvera pour exterminer nos ennemis; *seront* » *gouvernement* LES FORÊTS, d'où les hommes de la na- » tion sortiront pour tailler en pièces une armée d'étran- » gers; LES ROCHERS, qui tomberont sur les bataillons as- » saillants ou fuyants; LES PLAINES, qui s'inonderont pour » noyer des milliers d'étrangers[2]. » Cette fois, par exemple, personne ne s'avisera de contester à M. Mazzini la gloire d'invention complète; oui, il peut à bon droit se vanter d'être le premier qui ait imaginé le gouvernement

[1] *L'Italia del Popolo*, nº de mars 1850.

[2] *Democrazia italiana*, p. 22.

d'un quartier de rocher, le gouvernement d'une forêt, le gouvernement des plaines couvertes d'eau, etc.

GIOBERTI : « La prédilection des mazziniens pour l'ignorance, la médiocrité, on pourrait même dire la *nullité politique*, provient, — non pas tant de l'amour qu'ils se portent à eux-mêmes, *très-riches en négations de ce genre*, et d'un sentiment d'envie à l'égard de tout homme dominant par une supériorité de raison et d'intelligence, — que de l'antagonisme inconciliable qui existe entre ces deux dernières qualités et leurs doctrines à eux. En effet, le propre de la science est de saisir la réalité, comme le propre de l'esprit est de s'éprendre pour elle; et la première n'accepte pas *les abstractions vides*, de même que le second dédaigne *les vaines et folles divagations de l'empirisme*[1]. »

VI.

Après avoir découvert des choses si miraculeusement belles en politique, on conçoit que M. Mazzini se couche sur ses lauriers et jette un regard ineffablement contempteur sur les misérables conceptions des précédentes époques. Aussi sa *modestie* habituelle ne s'en fait pas faute. Tous les gouvernements européens, anciens et modernes, essuient tour à tour le feu de ses accablants dédains. Il emploie pour les foudroyer, les pulvériser, les mortiers à la Paixhans de ses plus ronflantes périodes et ses mots du plus gros

[1] *Rinnovamento*, vol. I, p. 183.

calibre. Nous nous bornerons à citer la façon dont il traite notre pauvre France. La vieille monarchie et l'empire de Napoléon Ier sont impitoyablement honnis, conspués, cela va sans dire. La restauration, « assemblage de jésuitisme et de despotisme. » — L'opposition libérale de quinze ans « *ne fit qu'ajouter un degré de corruption de* » *plus à la corruption de l'empire*..... Les prétendus » grands hommes qui la guidaient *n'étaient pas des* » *apôtres, des pontifes d'une foi* (comme le grand » prophète Mazzini, par exemple). Ils combattaient sans » savoir pourquoi, et ils ont enseigné à la France l'hypo- » crisie libérale, le matérialisme des intérêts, la défiance » de toute autorité, bonne ou mauvaise[1]. » Le règne de Louis-Philippe et de la bourgeoisie « offrit le honteux » spectacle d'esprits naguère renommés, qui avaient par- » tagé, admiré les batailles de la liberté, *se vendant* » *comme au marché*, prostituant leur plume et leur » âme. » Les chefs de l'opposition, « entraînés par l'exem- » ple, *séduits par l'éducation matérialiste du dix-* » *huitième siècle*, employèrent pour vaincre l'ennemi » les armes ennemies, — *la négation, la défiance, le* » *bien-être matériel*[2]. » Pas n'est besoin d'ajouter que notre gouvernement actuel et son chef subissent une large part des injures de M. Mazzini; c'est un honneur qui ne pouvait pas leur manquer. Il est tout simple d'ailleurs que Napoléon III, — l'homme de la réalité et de la pratique par-dessus tout, — soit en butte aux attaques d'un

[1] *Democrazia italiana*, p. 200.
[2] *Ibid.*, p. 201.

véritable pendant du chevalier Astolphe des contes de fées, — d'un sublime novateur dont la raison est restée bien et hermétiquement enfermée dans une bouteille, sur un des casiers de la lune.

Vous pensez peut-être que les anciens et nouveaux révolutionnaires, les démocrates, les sectes socialistes de France, dont le grand démagogue italien a jadis pendant si longtemps mendié le concours et l'appui, trouvent du moins grâce devant ses yeux. Détrompez-vous ; est-ce qu'il peut exister quelque part d'autre véritable *apôtre*, d'autre véritable *prophète de l'avenir* que M. Mazzini? Autant vaudrait demander s'il peut y avoir deux soleils.

A la première révolution d'abord, aux *géants* montagnards de 93 : « J'ai toujours eu la conviction profonde, » dit M. Mazzini, que le *règne de la terreur* en France » fut l'effet *d'une lâche crainte* (spavento codardo) chez » ceux qui organisèrent un pareil système. Ils tuaient » parce qu'ils *avaient peur* d'être tués ; et *ils ont* » *perdu la révolution*[1]. » Ainsi ces prétendus *géants* n'étaient que *des lâches*, des gâteurs de révolution. — Voilà leur lot.

Passons à la révolution de février 1848 : « La républi- » que fut alors proclamée, mais *la corruption était trop* » *profonde, et il ne suffisait pas de l'enthousiasme* » *d'un jour pour la guérir.* La France républicaine, » — comme dix-huit ans auparavant la France monar- » chique, — trahit l'Europe et la pensée de vie collective » qui avait soulevé celle-ci. Les hommes qui dirigeaient

[1] *Democrazia italiana*, p. 225.

» la nation à cette époque *renièrent le principe d'où* » *ils étaient sortis.* Ils signèrent un manifeste *athée* de » politique internationale, consacrant le divorce entre le » droit et le fait, etc., etc. [1]. » Tel est le compliment de M. Mazzini à l'adresse de la révolution de février et de ses directeurs. Il est vrai qu'un autre démocrate italien, Guerazzi, est encore plus brutal à ce même sujet: « Je ne » parle pas, dit-il, des hommes du gouvernement provi- » soire de France en 1848, parce que j'aurais peur que » mon encre noire *ne devînt rouge de honte sur le* » *papier* [2]. »

Au tour maintenant de la moderne démocratie et des sectes socialistes françaises.

Voici pour la première : « La démocratie française, » éparpillée en cent écoles diverses, sans bannière com- » mune, sans chefs reconnus, *intolérante*, *soupçon-* » *neuse*, *dissolvante*, *bavarde* (*garritrice*), etc. [3]. » Ce dernier reproche est dur sans doute venant d'un parleur aussi remarquablement sobre que l'est M. Mazzini.

Voici pour les secondes : « On vit naître (sous le règne » de Louis-Philippe) les *hérésies intolérantes d'une re-* » *ligion sociale*, les sectes des socialistes..... La grande » pensée sociale européenne a dégénéré entre les mains » des hommes de système (les divers chefs d'école) *en* » *un socialisme bâtard*, *matérialiste*, *irréalisable*, » *égoïste*, *corrupteur*..... Les socialistes français ont » *faussé* l'ordre des deux termes du problème, ils ont

[1] *Democrazia italiana*, p. 201.
[2] *Apologia.*
[3] *Democrazia italiana*, p. 208.

» proposé comme but ce qui n'était qu'un moyen, et ils » ont ainsi substitué *un nouvel égoïsme à l'ancien*[1]..... » — « Des chefs le culte de l'utilité matérielle est descendu aux inférieurs, à la *plèbe* du parti, » *exagérée, intolérante, ivre de vengeance, exclusive.* Ils ont continué au nom de *la république* » *rouge* l'œuvre *dissolvante et corruptrice* de Louis-» Philippe[2]. » Telles sont les appréciations quant à l'ensemble; les différentes sectes en particulier ne sont pas moins rudement traitées.

« Le communisme français est *un rêve barbare*, » *absurde et immoral*..... L'établissement d'un sys-» tème de récompenses arithmétiquement égales (ceci » s'adresse au Luxembourg de 1848) équivaudrait à ne » tenir aucun compte du mérite moral de chaque ou-» vrier..... Les fouriéristes n'ont pas imaginé de plus » haute mission que de s'annoncer comme devant *faire* » *la cuisine de l'humanité*[3]. M. Proudhon *est le* » *Méphistophélès de la démocratie*... Bien qu'au » fond antisocialiste, il a réuni en lui toutes les phases » *de l'orgie du socialisme français*..., il a renié dix » fois sa propre doctrine, il a inauguré l'ironie comme » reine du monde, *et il n'a abouti en définitive qu'à* » *créer* LE VIDE[4]. » N'est-il pas curieux de voir M. Mazzini traiter si arrogamment ses ci-devant bons amis et alliés, plus curieux encore de l'entendre leur reprocher de ne

[1] *Democrazia italiana*, p. 201, 208.
[2] *Ibid.*, p. 203.
[3] *Ibid.*, p. 232.
[4] *Ibid.*, p. 224 et 302.

savoir imaginer que des systèmes *faux*, *absurdes*, *impuissants*, *irréalisables*, VIDES surtout ! Ne serait-ce pas le cas de conduire tout simplement ce grand critique devant un miroir ?

VII.

L'affranchissement de l'Italie de toute domination étrangère, et la réunion fédérative des divers États qui la composent, est une pensée qui s'est reproduite par delà les monts depuis Dante jusqu'à Alfieri. Nous ne prétendons nullement discuter ni combattre une pareille pensée ; nous nous contenterons de dire, — ce qui d'ailleurs est suffisamment démontré par l'expérience et admis par tous les esprits sensés en Italie, — que la réalisation de ce vœu est entourée de grandes difficultés : d'abord, comme le fait observer Bianchi Giovini, parce que dès 576 la péninsule italique a cessé d'être unie et a été partagée en plusieurs États variant de forme ; en second lieu, parce que dans ces contrées plus que partout ailleurs peut-être, règnent les idées de municipalisme, les traditions provinciales, les divisions, les jalousies d'État à État, de ville à ville, etc. C'est sans doute ce qui faisait dire à Machiavel : « Quand vous me parlez de l'union des Italiens, vous me faites rire[1]. »

Encore une fois, nous ne prétendons point condamner un pareil vœu de la part du patriotisme italien ; en admettant même que ce ne fût qu'un rêve, tout au moins serait-

[1] *Lettere famigliari*, p. 33.

il généreux. M. Mazzini a voulu, lui aussi, s'emparer de cette idée nationale; on peut deviner tout d'abord ce qu'il en a fait. Ne sait-on pas que cet homme *gâte tout ce qu'il touche?*

Raisonnant avec sa pénétration, sa logique ordinaires, M. Mazzini s'est dit : Il y a ici une extrême difficulté; eh bien, pour en sortir plus aisément, il ne s'agit que d'y ajouter une foule d'impossibilités.

Et il a commencé par déclarer qu'il rejetait absolument l'*union*, et il a créé un mot tout exprès pour exprimer ce qu'il voulait, c'est l'*unification* (*unificazione*); — néologisme tout à fait dénué de sens, attendu que les diverses parties d'une nation ne sauraient se fondre comme des parcelles de métaux mis en fusion, — première impossibilité. Puis il a soutenu que l'*unification* devait être accompagnée, — comme condition *sine qua non*, — de l'établissement d'une république une et indivisible en Italie, — le pays notoirement le plus antirépublicain du monde, — plus, d'une rénovation *sociale*, — seconde et troisième impossibilités. Puis il a ajouté une autre condition également absolue, celle de l'abjuration de la religion catholique dans la Péninsule, et de l'adoption de nous ne savons quelle nouvelle religion humanitaire et fantastique de sa composition, — quatrième impossibilité. Puis, comme si ce n'était pas assez de toutes ces impossibilités, il a tenu à en imaginer encore une plus colossale que toutes les autres, celle de l'*affranchissement* de l'Europe entière. M. Mazzini a proclamé que l'Italie ne pourrait pas se considérer comme réellement *unifiée*, qu'il n'y aurait absolument rien de fait, tant qu'il resterait quelque part

un peuple *esclave*. M. Mazzini est tellement *avancé*, qu'il en est encore à parler des *esclaves*, des *tyrannies* et des *tyrans*, etc. Pauvre M. Mazzini!

Écoutons ses compatriotes sur cette mirifique invention de l'*unification*.

GUALTERIO : « Il (Mazzini) réduisait sa politique ita-
» lienne au grand *rêve* d'une seule et indivisible répu-
» blique, *idée absurde* de toutes les sectes qui ont agité
» la Péninsule [1]. »

GIOBERTI : « Je considère l'unité de l'Italie *comme*
» *une chimère*, nous devons nous contenter de l'union [2]. »

BIANCHI-GIOVINI : « Une seule idée vous préoccupe
» (ceci s'adresse à M. Mazzini) : — l'unité de l'Italie;
» mais, bon Dieu! comment cette idée-là est-elle déve-
» loppée, elle aussi! Une unité mystique où — au possi-
» ble se substitue l'imaginaire; — où les théories abstraites
» prennent la place du positif; — où l'on ne tient aucun
» compte de ce qu'ont établi le temps, l'habitude, la tra-
» dition de huit siècles et le droit existant; — ou, d'un
» coup de baguette magique, on prétend faire table rase
» de tout, et changer en un jour la tête et le cœur de
» 24 millions d'habitants, et détruire les préjugés, ou, si
» vous le voulez, les convictions, les intérêts enracinés en
» eux depuis si longtemps. »

Et plus loin : « Vous voulez être unis, nous dit M. Maz-
» zini, et les intérêts dynastiques vous tiennent divisés;
» eh bien! commencez par renverser les trônes de vos

[1] *Gli ultimi rivolgimenti*, p. 640.

[2] Séance du parlement piémontais, 10 février 1849.

» souverains. [illegible]
» en d'autres termes. — commencez [illegible]
» vous, et quand [illegible]
» battre les [illegible]

VII.

Une autre question [illegible] dans les magnifiques [illegible] c'est celle de l'initiative. [illegible] réorganisateur [illegible] lèvera tout entière. — [illegible] M. Mazzini l'a décrété ainsi. — [illegible] la première [illegible] faire des [illegible] de la misère, etc., etc. — [illegible] tion à une très-grave [illegible] pareille [illegible] mirement.

En vain [illegible] semble [illegible] derechef [illegible] auxquelles [illegible] l'[illegible] d'[illegible] pour que la politique [illegible] attention.

Ajoutons que la question de l'initiative est [illegible]

Mazzini [illegible]

attendu qu'outre *la gloire* d'inaugurer l'ère des bouleversements, elle implique encore celle d'en être dominatrice et maîtresse, une fois qu'ils seront accomplis partout, en d'autres termes, celle de s'asseoir sur le trône du chaos universel, — espèce de royauté déjà décrite par Milton. M. Mazzini n'hésite pas à proclamer que l'*initiative* susmentionnée, avec ses conséquences médiates et ultérieures, appartient à l'Italie. Bien entendu, cependant, qu'il présente la question sous une forme à la fois plus fantastique et plus flatteuse. Il déclare qu'à l'Italie appartient l'honneur d'*affranchir* le monde et de marcher ensuite à la tête des nations *régénérées*. Cette idée de l'Italie maîtresse future de l'univers, fait sans aucun doute sourire de pitié quiconque, dans la Péninsule, est doué du plus simple bon sens; mais une pareille flatterie, bien que grossière, — ou plutôt parce que grossière, — doit chatouiller agréablement l'oreille des masses. Aussi M. Mazzini ne se fait pas faute de la répéter à chaque instant et sous toutes les formes. Il va sans dire que, nonobstant, M. Mazzini se met souvent en grands frais d'indignation contre les *vils* courtisans. Il y a, en effet, une très-grande différence entre aduler les princes pour en obtenir des faveurs et des distinctions, et brûler une nauséabonde poix-résine aux pieds du peuple souverain pour gagner des triumvirats.

Comme aussi, d'autre part, M. Mazzini n'a garde de ne pas célébrer en toute occasion son indomptable *indépendance*, et de stigmatiser en même temps le *servilisme* de ses adversaires politiques, les constitutionnels ou modérés en Italie. Le fait est qu'il n'y a aucune ressemblance : l'un caresse obséquieusement, follement, les vanités et les

passions populaires, les autres font profession à la nation un langage digne et sévère. Écoutons par exemple l'historien Farini, un des écrivains les plus constitutionnels : « Je pense, dit-il, que notre Italie a plus besoin aujourd'hui d'admonitions et de réprimandes que de panégyriques et de caresses. — Nos places publiques sont devenues des espèces de cours où se marchande la faveur populaire, qui coûte plus d'adulations et de bassesses que les faveurs royales. » Et Farini reproche avec une énergie pittoresquement expressive à M. Mazzini et consorts d'avoir rendu les cités italiennes *fumantes d'orgueil* (*le nostre città fumanti d'orgoglio*[1]).

Voici maintenant les invincibles raisons pour lesquelles l'Italie est appelée à *affranchir*, à dominer, — un jour qui n'est pas éloigné, — l'Europe entière, sinon les deux hémisphères : d'abord, parce que M. Mazzini a inventé les deux mots merveilleux, *thaumaturgiques* : DIO E IL POPOLO (nous retombons toujours dans le même refrain), et que ces deux mots doivent infailliblement « se » lever, *dans une belle et sainte harmonie*, pour » *diriger les destinées des nations*[2]. »

En second lieu, parce que « deux grandes époques do» minent l'histoire de la civilisation progressive de l'Eu» rope, et, en tête de ces deux époques, apparaît comme » *initiatrice* l'Italie, la seule terre pour laquelle *le tom» beau soit devenu berceau d'une plus splendide* » *résurrection* (ceci ne rappelle-t-il pas le beau temps

[1] Préface du livre intitulé *Lo Stato Romano*.

[2] *Lettera a Pio Nono*, septembre 1847.

» des vieux *concetti* italiens?). A la première époque, » pendant laquelle se développa l'idée de *liberté*, l'ITALIE DE L'EMPIRE prépara le triomphe avec la puissance » des conquêtes. A la seconde, qui vit s'élaborer l'idée » d'*égalité*, l'ITALIE DES PAPES aplanit le terrain avec la » parole de l'*autorité*. Une troisième époque se lève » aujourd'hui sur l'Europe, l'époque de l'association; » l'ITALIE DU PEUPLE, du peuple associé en *un pacte* » *d'amour*, pacte fraternel formé entre citoyens libres, » égaux, en sera, par vertu d'exemple, *initiatrice* et » *maîtresse*. De Rome, de la cité éternelle, sortit le *fiat* » de l'Empire; de Rome s'élança l'apostolat des papes; de » Rome se répandra, — quoi qu'on puisse faire pour rape- » tisser *les immenses destinées italiennes*, — la pa- » role de la fraternité universelle et de la concorde dans » les œuvres des nations; Rome, par une loi de la Provi- » dence, CHEF DU MONDE [1], » etc., etc.

N'est-il pas vrai que l'on croit rêver quand on entend un homme, — et qui plus est, remarquez-le bien, un homme soi-disant *sérieux*, — prétendant asseoir les bases de la suprématie future d'une nation sur d'aussi inintelligibles fadaises? Est-il possible d'imaginer une série de raisonnements plus hétéroclites? Et cependant M. Mazzini est si triomphant de l'avoir trouvée qu'il les répète à tout propos et même hors de tout propos. Il n'est pas une de ses élucubrations dans laquelle on ne voie reparaître la formule : « Après l'*Italie des Empereurs*, après l'*Ita-* » *lie des Papes*, viendra l'*immense spectacle* de l'*I-*

[1] *Prose*, p. 336.

» *talie du Peuple.* » C'est aussi inévitable, aussi chronique que la fameuse devise : DIO E IL POPOLO. Nous sommes pourtant obligé de vous le dire, monsieur Mazzini, prétendre ainsi prédire l'avenir d'une nation d'après son passé, c'est tout simplement faire le métier de diseur de bonne aventure politique, en se servant de l'ordre chronologique au lieu de baguette divinatoire, de l'histoire en guise de jeu de cartes.

Il est vrai qu'il y a encore d'autres raisons, — mais toujours du même ordre et de la même force, — pour rendre inévitable la domination future de l'Italie sur l'Europe. « Je crois, dit M. Mazzini, en une troisième manifestation de la pensée italienne, je crois qu'un AUTRE » MONDE EUROPÉEN doit sortir de la Cité éternelle *qui* » *eut le Capitole et qui a le Vatican*[1]. » Ainsi, voilà deux monuments de pierre transformés en infaillibles garants de suprématie politique. Que dire maintenant de M. Mazzini, négateur superbe et intraitable de toutes les bases sur lesquelles se sont appuyés jusqu'à ce jour l'ordre, les gouvernements, les sociétés; négateur de toutes les croyances religieuses de dix-huit siècles, et qui s'en vient proclamer hautement sa foi à d'antiques bâtisses, à de vieilles colonnades?

Singulier esprit fort, on en conviendra, remplaçant ce qu'il appelle la superstition religieuse par une superstition de maçonnerie!

Au surplus, cette idée de l'Italie maîtresse de l'Europe, — en vertu des anciens empereurs, des anciens papes, du

[1] *Lettera a Pio Nono.*

Capitole, du Vatican, etc., n'est pas neuve chez M. Mazzini. Dès 1831, il écrivait dans une lettre à Charles-Albert : « Nous sommes de *ce peuple* que Bonaparte refusait de » réunir en corps de nation, *parce qu'il* CRAIGNAIT QU'IL » NE CONQUIT LA FRANCE ET L'EUROPE. » (*Siamo di quel popolo, che Bonaparte ricusava di unire, poichè lo temeva conquistatore di Francia e d'Europa* [1].)

En lançant cette phrase vraiment incroyable, M. Mazzini s'imaginait sans aucun doute produire un effet foudroyant, et pourtant, hélas! en homme toujours *avancé* et *progressif* qu'il est, il allait tout uniment à un pas au delà du sublime, — et vous savez ce qu'on y rencontre.

Venons à présent à l'inévitable chapitre des contradictions sur cette si grave et si importante question de l'*initiative*, et cette fois il est assez amplement fourni. Et d'abord M. Mazzini déclare dans une proclamation au peuple romain (7 mai 1849) que « l'*histoire ne se copie jamais elle-même*, » ce qui est un démenti net et formel de toutes les prétendues déductions historiques énumérées ci-dessus. Mais ce n'est pas assez; vous venez d'entendre M. Mazzini proclamer que l'Italie sera nécessairement, inévitablement, la nation *initiatrice;* voici le contraire : « Dans *aucun peuple* ne vit éternellement la » puissance d'*initiative* [2]. » Plus loin, il s'agit d'une « *initiative* EUROPÉENNE existant aujourd'hui dans l'al- » liance *des peuples* qui ont besoin de se refaire une na-

[1] *Prose*, p. 34.

[2] *Democrazia italiana*, p. 211.

» tionalité [1] ». Plus loin, l'*initiative* revient à l'Italie : « Elle resplendit dans vos âmes, ô Italiens! la conscience » de la *puissance initiatrice* que Dieu décrétait à votre » patrie [2]. » Et cela, par la raison « que les intelligences » italiennes possèdent une tendance naturelle et continue » à harmoniser, ce qu'on appelle *synthèse* et *analyse* » (toujours l'inévitable *synthèse*), la théorie et la prati- » que, et qu'on devrait plutôt appeler *le ciel et la* » *terre* [3]! » — La *synthèse, le ciel, l'analyse, la terre!* voilà certes une définition dont aucun traité de dialectique ne s'était avisé jusqu'à ce jour. Plus loin, nous retournons à l'*initiative européenne*, et cette fois elle n'appartient plus « à l'alliance *des peuples* ayant besoin de se faire une nationalité, » mais « *au premier* » *peuple, quel qu'il soit*, qui voudra s'insurger, non » pas au nom d'un intérêt local, mais au nom d'un prin- » cipe européen. Et *si la France* est ce peuple, que Dieu » et l'humanité bénissent la France [4]! » Plus loin, nous retombons dans la négation, et *la France*, que M. Mazzini voulait bien admettre tout à l'heure comme *initiatrice*, est à présent formellement exclue et avec elle tous les autres peuples, aussi naguère admis : « Depuis 1814, *il n'y a plus aucun peuple initiateur* [5]. » Plus loin, reparaît l'*initiative* individuelle et collective de chaque nation : « L'*initiative* a progressé de peuple en peuple

[1] *Democrazia italiana*, p. 212.
[2] *Ibid.*, p. 215.
[3] *Ibid.*, p. 222.
[4] *Ibid.*, p. 254.
[5] *Ibid.*, p. 260.

» comme le soleil de degré en degré, consacrant *tour à* » *tour les nations* pour l'alliance fraternelle à venir, et » démontrant que l'humanité est un tout dont les peuples » sont autant de membres ayant *chacun* une mission spé- » ciale à remplir [1]. » Plus loin, nous retombons dans la négation : « *L'initiative aujourd'hui n'est inféodée à per-* » *sonne ;* elle appartient au plus dévoué, à celui qui agira » pour tous [2]. » Plus loin, la France est derechef et définitivement exclue de toute prétention *initiatrice :* « La » France *ne guide pas ;* elle n'est qu'une partie de l'Eu- » rope, un simple anneau de la chaîne [3]. » Et voici pourquoi M. Mazzini la met sans rémission hors du concours initiateur : « L'esprit français *crée peu* et s'assimile beau- » coup; *manufacturier* par excellence, il reçoit les ma- » tières premières d'autre part. Vif, souple, actif, *plein* » *de confiance en lui-même* (on aime à voir M. Mazzini » se posant en professeur de *modestie*), tendant par sa » nature au monopole, et aidé par une langue facile, claire, » possédant toutes les qualités à l'aide desquelles l'esprit » français s'empare d'*idées trouvées* mais trop souvent » oubliées ailleurs (aurait-il par hasard réussi à voler *une* » *idée* à M. Mazzini? ce serait bien fort de sa part); et » après les avoir travaillées, ornées, faites siennes, il les » lance dans la circulation, » etc. [4]. Assurément l'*esprit français* accusé par M. Mazzini d'être *quasi-impuissant à créer*, de se traîner dans l'ornière *des pla-*

[1] *Democrazia italiana*, p. 264.
[2] *Ibid.*, p. 266.
[3] *Ibid.*, p. 286.
[4] *Ibid.*, p. 281.

giats, etc., ne peut que se courber humblement sous de pareilles inculpations, surtout venant de la part d'un génie si incontestablement *fécond*, *créateur* et *original*! — témoin tout ce qui précède.

Ajoutons toutefois que M. Mazzini veut bien encore ne pas désespérer tout à fait de la France, parce que « c'est » la terre qui a vu mourir *Jeanne d'Arc*, et où ont écrit » *Lamennais et George Sand* [1]. » Nous prenons acte de la déclaration, tout en nous permettant de trouver quelque peu étrange ce rapprochement entre la vierge d'Orléans, l'abbé de Lamennais et madame Sand.

Pour revenir à notre sujet, nous sommes étonné que tout à l'heure, — pendant qu'il était en veine, — M. Mazzini n'ait pas aussi reproché à l'*esprit français* de se noyer dans *les contradictions*. Certes, avec les nombreuses citations que nous avons reproduites plus haut touchant l'*initiative*, il aurait pu, ce nous semble, appuyer merveilleusement la leçon.

Un dernier trait : au milieu de cette foule d'assertions si remarquablement concordantes qu'on a pu voir tout à l'heure, — toujours en matière *initiatrice*, — M. Mazzini se rend à lui-même ce témoignage assurément bien mérité : « Je puis être accusé de tout, *hors* D'INCONSÉQUENCE [2] ! »

Cette creuse et vaine question d'*initiative* et de *suprématie* a occupé aussi Gioberti qui, lui, exprime les deux idées par les mots de *Primato italiano*. Et ce qui

[1] *Democrazia italiana*, p. 253.
[2] *Ibid.*, p. 263.

a vraiment lieu d'étonner de la part du célèbre écrivain, — ennemi d'ailleurs comme on l'a déjà vu des folles excentricités mazziniennes, — c'est qu'il est tombé lui-même, sur ce point, dans de semblables errements, si toutefois il ne les a dépassés. Voici une des causes qui, suivant lui, doivent assurer la domination future de l'Italie sur le reste de l'Europe : « Le second titre du *Primato italiano*, » dit Gioberti, est dans la nature de la race. L'embryon, » ou le jaune de l'œuf, était appelé par les Latins *vitellum*, » mot de la même famille que celui de *vitulus* et qui se » lie avec l'emblème et avec le nom primitif de l'Italie, » laquelle fut appelée dans l'origine *Vitellia*, et eut pour » emblème le veau, le bœuf, le taureau. Les espèces qui » s'en rapprochent ou ses variétés naturelles symbolisent » en général l'énergie primitive et la vertu créatrice des » peuples japonais et blancs d'Orient et d'Occident, et en » particulier celle des Pélagiens, nobles rejetons de la fa- » mille hindo-germanique, et tronc principal des Hellènes » et des Italiens. L'Italie est la nation génératrice et pour » ainsi dire le *vitellum* ou embryon de l'Europe mo- » derne, et par conséquent la plus virile [1]. »

[1] Gioberti, *Rinnovamento*, vol. II, p. 453. Ce passage semblera peut-être tellement inouï que nous croyons devoir reproduire le texte italien : « Il secondo titolo del *Primato italiano* è » la schiatta. L'embritrofo o tuorlo dell' uovo chiamavasi dai La- » tini *vitellum*, la qual voce cognata a quella di *vitulus* si col- » lega col l'emblema e col nome primitivo d'Italia, che in ori- » gine fu detta *Vitellia* ed ebbe per simbolo il vitello, il bue, il » toro. Le specie vicine e le sue varietà naturali idoleggiano in » genere l'energia primitiva e la virtu creatrice dei popoli giape- » tici e bianchi di Oriente e di Occidente, e in particolare quella

Les lignes ci-dessus ne peuvent s'expliquer, suivant nous, que par un phénomène mental observé, dit-on, chez certains visiteurs d'établissements analogues à ceux de Bedlam et de Charenton, qui, au spectacle des extravagances des pensionnaires du lieu, ressentent momentanément les effets de la contagion cérébrale. De même, il faut croire que Gioberti, — en sondant les aberrations mazziniennes, — aura été saisi, lui aussi, d'un accès passager de vertige. Et c'est alors probablement qu'il aura écrit ce qu'on vient de lire.

CHAPITRE III.

M. MAZZINI GRAND RÉFORMATEUR RELIGIEUX.

I.

F. Gualterio a dit naguère de M. Mazzini et à propos de sa monotone devise : *Dio e il Popolo* : « *Dio*, par ce » premier terme de la formule, il entendait exciter la foi » dans l'avenir, faisant, pour ainsi dire, complice et appui » de sa mission la volonté divine ; il semblait vouloir » prendre le ton d'un prophète, je dirais presque d'*un*

» dei Pelasghi, nobilissimo campollo della famiglia indo-ger- » mana, e tronco principale dei rami ellenici ed italici. L'Italia » è la nazione generatrice e quasi il *vitellum* o embrione dell' » Europa moderna, e quindi la più virile. »

» *Mahomet* [1]. » Ce que Gualterio exprimait sous une forme dubitative est bien une réalité. Qu'était-ce, — ainsi que nous l'avons déjà fait observer, — qu'était-ce pour la *modestie* de M. Mazzini que de se poser en réformateur politique et social du monde, s'il ne s'annonçait pas en même temps comme un révélateur envoyé d'en haut, voire comme quelque peu dieu?

Et il s'est mis à plagier Mahomet, non-seulement dans ses allures, mais encore dans son Coran, en répétant à chaque instant : « Dieu est Dieu *et l'humanité est son prophète* (*e l'umanità è suo profeta*). » Seulement la formule ainsi variée n'offre plus aucun sens. C'est, du reste, l'effet que produit inévitablement M. Mazzini quand il touche à quoi que ce soit.

Mais pour plagier complétement Mahomet, il fallait apporter quelque nouvelle religion, en d'autres termes, en inventer une. Et, — comme on a déjà pu s'en apercevoir, — l'invention n'est pas précisément la partie brillante du génie mazzinien. Il s'est donc contenté d'abord de nier la religion catholique, et même toutes les religions existantes [2]; la négation est, en effet, chose plus facile et à la

[1] *Gli ultimi rivolgimenti*, p. 639.

[2] Suivant M. Mazzini, le protestantisme « est basé sur un » principe *étroit* (*gretto*); il entraîne l'abus de l'individualisme » et la négation de toute autorité..... Il se subdivise en mille » sectes toutes fondées sur les droits de la conscience indivi- » duelle, toutes acharnées à se faire la guerre entre elles, *et* » *perpétuant l'anarchie de croyances, véritable et seule source* » *de la discorde qui tourmente socialement et politiquement* » *l'Europe.* » (*Apostolato*, 1843.)

Quant au catholicisme, le grand réformateur ne reconnaît pas

portée de tout le monde. Dans les publications de la *Giovine Italia*, commencées en 1833, M. Mazzini a ressassé tout le vieux répertoire des sarcasmes voltairiens contre le catholicisme, mais c'était du Voltaire *mazzinisé*, autrement dit, ayant perdu toute verve, toute finesse, tout mordant; — du Voltaire lourd, pâteux, boursouflé, noyé dans un entortillage de phrases creuses et sonores, — en un mot, — un Voltaire revenant au monde sous la castorine de M. Prudhomme.

Mais il est bon de faire observer que, tout en reniant le catholicisme, l'Église, la Bible, l'Évangile, etc., M. Mazzini ne cesse de plagier leurs idées et leurs expressions consacrées. On trouve à chaque instant dans ses élucubrations les mots d'*apôtre*, d'*apostolat*, de *mission*, de *baptême*, de *prophète*, de *foi*, d'*évangile*, d'*église*,

la divinité de Jésus-Christ, qu'il a commencé par appeler « *un saint* dont la parole avait été acceptée *comme* divine (*apostolato*); puis « *un philosophe nommé Christ* » (*Instructions*, 1846); puis, dans un n° de l'*Italia del Popolo*, janvier 1850, p. 63, le Christ est déclaré n'être tout simplement qu'*un* HOMME! (Voici le passage : « Le sang *du Christ* racheta le genre humain, il suf» fit du sacrifice d'UN HOMME pour rendre éternelle sa pieuse pa» role. »)

» Le catholicisme (c'est toujours M. Mazzini qui parle) *est* » *mort*, mais vous qui veillez sur son tombeau, rappelez-vous » que le catholicisme n'*est qu'une secte*, UNE APPLICATION ERRO» NÉE, le *matérialisme* du christianisme... Les croyances catho» liques ont dû disparaître devant le progrès des lumières et » *sous les coups du ridicule...* » (M. Mazzini osant parler de *ridicule!!!*) « Le catholicisme n'est plus qu'un *cadavre galva» nisé.* » (L'*Italia del Popolo*, n° de septembre 1849.) Plus loin : « Le peuple italien est appelé à *détruire le catholicisme* » au nom de *la révélation continue.* » (*Initiativa rivoluzionaria*

de *croyances*, de *rédemption*, de *Verbe*, de *sainteté du sacrifice*, de *martyre*, de *terre promise*, de *règne de Dieu sur la terre*, etc., etc. Que M. Mazzini, pauvre comme il l'est d'idées et de formules, demande l'aumône partout, soit ; mais que du moins il n'insulte pas en la demandant.

Sommé de sortir de ce domaine si commode des négations, et de formuler enfin ses révélations religieuses, M. Mazzini déclara qu'il était venu annoncer... quoi? La *religion de l'avenir*, et pas d'autre définition. Que signifiait la *religion de l'avenir?* — C'était, comme tout ce qui sort du cerveau de cet inqualifiable novateur, un mot, pas autre chose qu'un mot, — une religion anonyme, une religion X, une religion ***.

Et c'était au nom de cette fantastique billevesée que

dei Popoli, avril 1852.) Plus loin encore : « L'Europe *a perdu* » *toute foi* dans *le catholicisme*, elle ne lui reconnait plus le » droit, la mission, *la capacité de direction et d'éducation* » *spirituelle*. » (*Condizioni d'Europa*, 1852.)

Il est bon de faire observer que les derniers passages que nous venons de citer sont extraits de manifestes publiés à Londres par M. Mazzini. En déblatérant contre la religion catholique, en disant qu'elle est morte, enterrée, c'est un moyen assuré de faire sa cour au protestantisme anglais. Mais quand ces mêmes manifestes sont réimprimés, — ainsi que dans un recueil récent, *la Democrazia italiana*, pour être distribués clandestinement en Italie, — comme beaucoup d'Italiens peuvent avoir encore *la faiblesse* de tenir au vieux culte de leur pays, alors, dans les phrases où il est question de détruire le *catholicisme*, ce dernier mot est remplacé *par des points*. M. Mazzini s'indigne beaucoup contre les *roueries diplomatiques* et contre ce qu'il appelle les petites ruses de la tartuferie, mais il nous paraît que ceci y ressemble quelque peu.

M. Mazzini prétendait renverser le catholicisme, auquel, — sans parler de bienfaits d'un autre ordre, — l'Italie doit tout ce qui l'a illustrée, ses monuments, ses chefs-d'œuvre artistiques, sa gloire littéraire, — depuis Dante et le Tasse jusqu'à Alessandro Manzoni et à Silvio Pellico! Pendant plusieurs années, M. Mazzini en est resté à cette ridicule inanité religieuse, et ses disciples, qu'il appelle des *croyants* (*credenti*, — par ironie sans doute, — ont dû adorer... un brouillard au futur [1].

En 1836, dans une publication intitulée *Foi et avenir*, M. Mazzini disait : « Parti politique, nous sommes tombés, » *relevons-nous parti religieux;* l'analyse et l'anar- » chie des croyances ont tué la *foi* au cœur des peuples, » la *synthèse* (encore la *synthèse!*) et l'*unité des* » *croyances* la feront revivre. » On reste véritablement confondu en entendant ces mots de *parti religieux*, de *foi*, de *croyances*, sortir de la bouche de cet apôtre du néant, de ce messie du vide.

Après vingt ans à peu près d'apostolat négatif, de divagations, de contradictions sur son invariable thème de l'*avenir*, — M. Mazzini, comprenant peut-être qu'il était temps d'en venir tout au moins à un semblant de positif religieux, a fini par trouver... tout simplement un nouveau plagiat.

A la suite de Fichte, qui avait identifié l'homme avec

[1] Ce travers de prétendre créer de nouvelles religions n'a été que trop répandu de nos jours. Les soi-disant inventeurs devraient bien, une fois pour toutes, méditer ces paroles de M. Thiers, historien de l'Empire : « *Les vieux autels sont les seuls qui inspirent le respect.* »

Dieu; de Schelling, qui avait confondu Dieu avec la nature, et après les théophilanthropes français, — enterrés sous le ridicule, — et qui prêchaient, eux aussi, des lubies à peu près du même genre, — un moderne rêveur allemand, Hégel, brochant sur toutes ces hallucinations, a posé comme dogme que l'esprit humain, étant le critérium du vrai, s'est rapproché incessamment de la Divinité et a fini par s'absorber en elle, ou par l'absorber en lui; — ce point n'était pas bien clairement expliqué. Hégel a créé une secte appelée les hégélistes, et ceux-ci, — allant plus loin que le maître, — n'ont accepté que l'effet et ont rejeté la cause première, c'est-à-dire, ont mis la Divinité de côté pour ne plus reconnaître d'autre Dieu que l'homme, ou, — si l'on veut, — l'humanité. Comme on le voit, c'est tout simplement le mysticisme joint à l'athéisme; — une religion n'ayant d'autre culte que celui de l'espèce humaine, — individuellement ou collectivement, — une sorte d'*autolâtrie* consistant à s'adorer soi-même. C'est le délire de l'orgueil humain, et un pareil dogme devait séduire M. Mazzini.

Quoi qu'il en soit, voilà sa *nouvelle* religion, — importée des nuages philosophiques de l'Allemagne et des limbes du citoyen Laréveillère-Lépaux.

II.

Nous venons de dire *sa religion*, nous n'en sommes pas pourtant bien sûr, attendu qu'avec un génie aussi indécis, aussi contradictoire, aussi vaporeux, on ne sait jamais positivement à quoi s'en tenir sur quoi que ce soit.

Pas n'est besoin de dire que M. Mazzini n'a garde de confesser son plagiat hégéliste et théophilanthropique ; il présente au contraire ce grotesque Apocalypse humanitaire comme une de ses profondes créations religieuses. Seulement, comme si un pareil fonds n'était pas déjà suffisamment confus et incohérent, il a soin d'y ajouter toutes les obscurités qui s'exhalent de son cerveau, — véritable puits de ténèbres.

« *Peut-être*, dit-il, en religion comme en politique, » *l'ère du symbole* va s'éteignant rapidement, et nous » touchons à une manifestation solennelle de *l'idée qui* » *couvait sous ce symbole. Peut-être* une nouvelle » relation découverte, — celle *de l'individu avec l'hu-* » *manité*, — établira la base d'*un nouveau lien reli-* » *gieux*, comme la relation de l'individu avec la nature » fut l'âme du paganisme, comme la relation de *l'indi-* » *vidu avec Dieu* fut l'âme du christianisme.....

» *Une parole* donnera à l'humanité une bannière *éle-* » *vée au milieu des tribus de la terre* :

» *La religion*, C'EST L'HUMANITÉ (*la religione è* » *l'umanità* [1]). »

Et ailleurs : « Nous voulons une unité religieuse qui » réunisse les sectes diverses en un seul *peuple de* » *croyants*, et qui, de toutes les cathédrales, églises et » chapelles, élève *le temple immense*, le PANTHÉON DE » L'HUMANITÉ [2]. »

Sous ce verbiage ridiculement ampoulé, on reconnaît,

[1] L'*Italia del Popolo*, n° de septembre 1849.

[2] *Prose*, p. 113.

en y regardant bien, le plagiat hégéliste. Cette « nouvelle » relation de l'individu *avec l'humanité*, » annoncée comme le *nouveau lien religieux*, par opposition à l'âme du christianisme, qui était « la relation de l'indi- » vidu *avec Dieu* » n'est qu'une reproduction entortillée de la rêverie allemande : Il n'y a pas d'autre divinité que l'espèce humaine, et c'est à elle seule qu'on doit rendre un culte. Mais M. Mazzini ne saurait rien dire nettement, clairement. La parole pour lui est mieux qu'un déguisement, c'est un étouffoir. Et, en somme, quelle est la conclusion de ce vain roulement de paroles? Deux non-sens pompeux, — « l'exaltation du *Panthéon de l'humanité*, » — et « la religion, *c'est l'humanité.* »

Et puis, au milieu de tout cela, le *Dieu* de M. Mazzini reste toujours sans définition et à l'état d'abstraction, de vague idéal.

Le nouvel *apôtre* est-il donc venu uniquement élever un autel *au Dieu inconnu?* Mais cette adoration creuse était connue bien avant lui.

Bientôt cependant M. Mazzini abandonne la doctrine si explicite et si lumineuse de l'hégélisme; il déclare que le nouveau dogme religieux, le dogme définitif, ne pourra être découvert et proclamé que *plus tard.* Ainsi, nous voici revenus à la religion *de l'avenir!*

« L'esprit de Dieu descend aujourd'hui *sur les mul-* » *titudes; les individus* recueillent, purifient, expri- » ment amplement et devinent alors leur puissante initia- » tive, s'ils sont doués d'intelligence et de cœur. Au » dogme de l'autorité absolue, immuable, concentrée en » un homme ou en un pouvoir déterminé, se substitue le

» dogme *de l'autorité progressive*, du *peuple inter-*
» *prète collectif, continu, de la loi de Dieu..... L'i-*
» *déal est en Dieu;* les sociétés s'organisent *pour s'en*
» *rapprocher et en conquérir la plus grande part*
» *possible sur la terre* (ceci est un retour à l'hégé-
» lisme)... Ce principe que le peuple a salué comme régu-
» lateur suprême dans la sphère de la vie politique, sous le
» nom de CONSTITUANTE, aura *inévitablement* son ap-
» plication dans la sphère *de la vie religieuse*, et cette
» application *aura nom* CONCILE [1].

« CONSTITUANTE et CONCILE, voilà *le principe et le*
» *pape de l'avenir* [2]. »

Nous aurions besoin peut-être de répéter à chaque instant que nous citons textuellement, car en voyant des choses aussi inouïes beaucoup de nos lecteurs seront tentés sans doute de les croire impossibles. Elles n'existent que trop réellement cependant, et tout cela est écrit, imprimé, dans un siècle dit *des lumières* par excel-

[1] Le mot de *concile*, emprunté au catholicisme, non plus que l'idée, — tout absurde qu'elle soit, — de cette façon de *Constituante*, de parlement religieux, ou plutôt antireligieux, n'appartient pas à M. Mazzini. C'est encore un plagiat. Le grand Frédéric, qui, comme on sait, avait la prétention, — assez mal fondée d'ailleurs, — de se connaître en philosophie et en religion comme en tactique militaire, — a écrit quelque part : « La » religion catholique, avec son pape et ses prêtres dominant sur » les consciences, a plus de puissance qu'aucune autre souverai- » neté. Mais cela finira un jour; on convoquera des *conciles* » *nationaux*, et alors le catholicisme aura cessé d'exercer la » terrible influence de ses complots et de ses intrigues. » Ainsi il faut ajouter le célèbre roi de Prusse à la liste déjà si nombreuse des gens plagiés par M. Mazzini.

[2] L'*Italia del Popolo*, n° de septembre 1849.

lence, et vient d'un homme qui se pose comme le plus *éclairé* de l'époque! Le courage manque vraiment pour examiner d'aussi exorbitantes divagations. Essayons pourtant. Que veulent dire ces mots : *L'esprit de Dieu descend aujourd'hui sur les multitudes*, — ce dogme de *l'autorité progressive du peuple, interprète collectif, continu, de la loi de Dieu?* Ils ne sauraient signifier autre chose, sinon que c'est au *peuple* qu'il appartient de décider de la foi, des croyances, du culte religieux! C'est insensé sans doute, mais ce n'est pas nouveau. Ce n'est que la reproduction d'un fol expédient déjà mis en avant par M. Mazzini à propos de la politique. On doit se rappeler, en effet, l'avoir entendu proclamer naguère qu'après une insurrection victorieuse, il appartenait *au cri* de la multitude soulevée, au *sens collectif* des faiseurs de barricades, de révéler *le secret de l'époque*, autrement dit, de régler le fond et la forme du gouvernement. Ainsi, de même que l'ordre de choses politique, la religion devrait être proclamée sur la place publique!

Vous le voyez, ce sont toujours les mêmes aberrations, les mêmes moyens extravagants qui reviennent à chaque instant et s'appliquent à tout.

Les contradictions ne sont pas moins inévitables. Ainsi après avoir affirmé la théocratie de la foule, M. Mazzini, un instant après, prétend transporter l'arbitrage souverain des questions religieuses à un pendant de la *Constituante*, c'est-à-dire, à une assemblée politique et délibérante nommée *ad hoc*, et qui, dit-il, — dans ce langage qui n'appartient qu'à lui, — *aura nom* CONCILE et sera *le pape de l'avenir*.

« Cette assemblée, ajoute-t-il autre part, composée » *d'esprits vertueux qui sentent le besoin d'une foi* » *vive* » (et si les électeurs n'y envoyaient pas des esprits de cette nature, n'en auraient-ils pas le droit?) « *inter-* » *rogera le progrès*, sondera les maux, *décrétera les* » *remèdes*, et *posera la première pierre de l'église* » *universelle de l'humanité* [1]. »

Et, dans cette assemblée, on pourrait voir présenter cent, deux cents peut-être, projets différents de religions, ou bien entendre décréter qu'elle ne veut pas de religion du tout. Et si par hasard elle en adoptait une, cette religion pourrait ne passer que par amendement, qui sait? par sous-amendement. Et M. Mazzini et autres esprits forts, qui contestent la divinité du christianisme et de l'Evangile, s'inclineraient religieusement devant des dogmes sortis du scrutin. Quelle pitié!

Et si le principe de toute religion faisait l'objet d'une délibération préliminaire, si Dieu était mis aux voix!...

Nous avons hâte d'abandonner ces sacriléges folies; quand il s'agit d'un pareil sujet, le sourire même devient pénible. Le temps des blasphèmes risibles est passé.

III.

Nous voyons encore reparaître, à propos de religion, ce thème d'insignifiante loquacité appelé l'*initiative*, — un pendant de *l'Italie des empereurs, de l'Italie des papes, de l'Italie du peuple*, — un nouveau pathos his-

[1] *L'Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.

torique en trois époques. Au surplus, ce serait peut-être le cas d'avertir qu'il faut décidément prendre son parti sur cette éternelle *initiative* italienne. Elle doit se représenter quelle que soit la question mise sur le tapis. Ecoutez plutôt le grand visionnaire : « Et puis, — quoi qu'on en » dise, et quoi que les Italiens, — beaucoup du moins aujourd'hui encore pensent le contraire, — *il est écrit* » que *tous, ou presque tous les principes des grandes* » *choses doivent sortir d'Italie* [1]. »

Et il dit ailleurs à ce même propos : « *L'étoile de* » *notre avenir brille* DANS *notre poitrine!!!* »

C'est donc *de Rome*, suivant M. Mazzini, que doit surgir la destruction du christianisme et la promulgation de *la foi nouvelle*. Et voici pourquoi :

« L'Italie se levait trois fois depuis que la Rome du » paganisme, en tombant, fermait le passé à l'antique » civilisation et se faisait berceau de la moderne. La pre- » mière fois sortait d'Italie une parole qui substituait une » unité spirituelle européenne au triomphe de la force ma- » térielle. La seconde fois l'Italie répandait sur le monde le » germe de la civilisation dans les arts et dans les lettres. La » troisième fois *elle effacera de son doigt puissant* le » symbole du moyen âge, et substituera l'*unité sociale* à » la vieille unité spirituelle. *Parce que*, — et *il faut* » *répéter ceci aux étrangers*, — de *Rome seule* peut » sortir pour la troisième fois *la parole de l'unité mo-* » *derne*, *parce que* de Rome seule peut provenir la » *destruction absolue de la vieille unité* [2]. »

[1] MAZZINI, *Scritti letterari*, vol. I, p. 284.
[2] *L'Italia del Popolo*, n° de septembre 1849.

Ce serait bien le cas sans doute de répéter ici un vers proverbe :

Belle conclusion et digne de l'exorde !

Que si, de cet amas de paroles incohérentes, on voulait absolument dégager un raisonnement, il se formulerait ainsi : *parce que* Rome a eu au moyen âge de grands artistes, et *parce que* Rome a été jusqu'à ce jour le centre du catholicisme, c'est Rome qui doit détruire ce même catholicisme. Admirable logique assurément et bien assortie au reste.

Nous allions oublier une autre cause d'*initiative* religieuse également spéciale à Rome. La voici, et certes elle vaut bien la peine d'être citée : « DE LA FLAMME » *des carrosses de cardinaux brûlés* sur la place » du Peuple (à Rome, en 1849) *est sortie* UNE LU- » MIÈRE QUI ÉCLAIRERA LA VOIE *sur laquelle les peu-* » *ples s'uniront fraternellement, un jour ou l'au-* » *tre, dans un développement religieux, dans une* » *foi d'œuvres de rédemption et d'amour* [1]. » Convenez qu'il n'y a au monde que M. Mazzini pour voir tant et de si magnifiques choses, — et jusques à *de la foi et de l'amour*, — dans des carrosses brûlés par des émeutiers. Nous nous permettrons d'ajouter que, dans ce qui vient d'être cité, M. Mazzini nous semble véritablement

[1] *Italia del Popolo*, n° de décembre 1849. — Nous citons le texte italien : « Dalle fiamme delle carrozze cardinalizzie arse sulla piazza del Popolo è uscita una luce che rischiarera la via sulla quale i popoli s'affratelleranno, un di o l'altro, in un sviluppo religioso, in una fede d'opere redentrici e d'amore. »

s'être surpassé lui-même, ce qui, à coup sûr, n'était pas chose facile.

IV.

Passons à la *nouvelle* morale religieuse. On pourrait faire observer que la *nouvelle* religion n'étant pas encore découverte, *sa* morale ne saurait exister, attendu que ce serait vouloir faire naître l'effet avant la cause. Mais n'importe.

M. Mazzini entre en matière en disant qu'il vient *enseigner* au peuple *la loi de Dieu*, c'est-à-dire qu'il débute par une nouvelle contradiction, puisqu'il déclarait tout à l'heure que le peuple est *le seul interprète de la loi divine*. Celui-ci n'a donc pas besoin qu'on la lui apprenne, c'est au contraire lui qui devrait l'expliquer aux autres. Passons.

« *Aucun homme, aucun peuple, aucun siècle* ne » peut présumer de connaître la loi de Dieu *tout entière :* » la loi morale, la loi de vie de l'humanité ne peut se dé- » couvrir en entier que par l'humanité *généralement* » *réunie en association*, QUAND *toutes les forces*, » *toutes les facultés* qui constituent l'humaine nature » *seront développées et en action*[1]. » Puisque la morale ne saurait être connue *en entier* qu'à une époque qui, — d'après la description tracée ci-dessus, — pourrait sembler passablement éloignée, — nous retombons donc dans *la morale de l'avenir*, faisant suite à la *reli-*

[1] *Prose*, p. 215.

gion de l'avenir. M. Mazzini abuse vraiment quelque peu du futur.

Il déclare à la vérité, un peu plus loin, que les gens *plus avancés en éducation* ont pu découvrir du moins *une partie* de ladite loi (encore une fois, que devient donc le peuple *seul interprète?*). Et c'est cette partie qu'il vient enseigner. Écoutons :

« Dieu, père et éducateur de l'humanité, révèle dans » l'espace et dans le temps sa loi à l'humanité. *Interrogez* » *la tradition de l'humanité, l'assentiment de vos* » *frères*, NON DANS LE CERCLE RESTREINT D'UN SIÈCLE » OU D'UNE SECTE, MAIS DANS LA MAJORITÉ DES HOMMES » PASSÉS ET PRÉSENTS. Toutes les fois que, à cet assenti- » ment, correspond la voix de votre conscience, vous êtes » certains du vrai, certains d'avoir une ligne de la loi de » Dieu[1]. »

Qui pourrait croire que de pareilles choses sont dites sérieusement?

Comment! — ce qu'on vient de lire s'adresse à des hommes du peuple, à des ouvriers, et chaque fois qu'ils seront embarrassés sur un point de morale, il faudra qu'ils aillent rechercher, — non-seulement à l'époque actuelle, non-seulement dans un siècle, mais depuis que le monde existe, — ce qu'ont pensé, ce qu'ont dit, ce qu'ont fait concernant ce même point *tous les hommes qui ont existé et qui existent aujourd'hui!!!* De semblables recherches seraient assurément très-faciles et ne coûteraient que très-peu de temps. Et de plus, pour être certain d'ê-

[1] *Prose*, p. 218.

tre dans le vrai, il faudra que la conscience de l'investigateur se rencontre avec l'assentiment du genre humain *tout entier, passé et présent ! !* Et si par hasard cet accord ne peut pas s'établir, — ce qui, on en conviendra, ne serait pas fort extraordinaire, surtout quand il s'agit de s'entendre *moralement* avec quelques milliards d'individus morts ou vivants, — où serait la règle de morale ?

Mais à quoi bon discuter de semblables insanités ? Nous aurions dû nous contenter de les qualifier par une citation latine : *ægri somnia*[1].

Voilà pourtant ce qui s'appelle parfois aujourd'hui un *grand penseur !* Bon Dieu ! qu'on nous ramène donc au plus simple catéchisme de village.

[1] M. Mazzini, si profond, si lumineux en religion, si expert, si intelligible quand il s'agit de développer les préceptes de la morale, accable de ses orgueilleux dédains et poursuit incessamment de lourdes injures (l'injure par parenthèse est le seul point où il se distingue réellement) les prêtres catholiques qui ne savent, eux, que parler au nom de l'*ancien* Dieu et prêcher la morale *surannée* de l'Évangile. Son grand grief surtout, c'est que le clergé perçoit un salaire pour l'exercice de son saint ministère. Voilà ce que M. Mazzini ne saurait supporter ; il déclare de son ton le plus méprisant que c'est faire de la religion une spéculation, et il appelle le clergé *prêtres de la boutique* (preti della bottega). C'est là assurément une plaisanterie d'un esprit fort médiocre et d'un goût encore plus douteux. Cependant M. Mazzini l'emploie et la réemploie avec une grande complaisance. Et les journaux mazziniens, — apparemment aussi pauvres d'idées et d'inventions que le maître, — vivent depuis quatre ans bientôt sur cette piètre grossièreté, — *prêtres de la boutique*, — qu'ils ne répètent guère qu'environ une douzaine de fois par chaque numéro.

Voyons un peu cependant, il nous semble que le grand *apôtre* d'un dieu fantastique, d'une religion dans les nuages, d'une mo-

CHAPITRE IV.

M. MAZZINI GRAND RÉFORMATEUR SOCIAL.

I.

Nous avons vu, dans un précédent chapitre, M. Mazzini traitant plus que cavalièrement toutes les sectes socialistes

rale à l'état de vapeur, ne néglige pas, lui, *les frais du culte*, — bien que son culte n'existe pas. Il nous semble que M. Mazzini s'entend assez bien à *faire la quête*, et, depuis vingt ans, l'Italie doit en savoir quelque chose.

Faut-il citer des preuves?

S'adressant aux ouvriers italiens (*Apostolato*, 1843), il dit : « *Aidez-nous; le sou du pauvre* est comme le grain de froment » d'où sort l'épi, suffisant pour rassasier une famille entière, » parce que la bénédiction de Dieu est *sur le sou gagné par l'ou-* » *vrier à la sueur de son front.* » Il est impossible assurément de demander un sou avec plus d'onction apostolique. Et plus loin encore : « *Aidez-nous avec vos offrandes à élargir la sphère* » *de l'apostolat*, » etc. Enfin, le dernier chapitre d'une circulaire mazzinienne aux comités de l'émigration italienne (janvier 1849) se termine ainsi : « Nous vous prions de persister dans » votre zèle pour la sainte cause d'Italie, d'insister auprès *des* » *riches émigrés* afin qu'ils ne restent pas au-dessous des devoirs » de l'époque, et *vous prêtent généreusement le concours de* » *leur or, avec menace aux récalcitrants de la publicité des* » *journaux pour démasquer l'hypocrisie de leur amour pa-* » *triotique.* » Ce qui équivaut à crier : « La bourse ou la diffamation ! » Nous le reconnaissons, ceci n'est pas *de la boutique;* non, car pareille chose ressemble plutôt à de *la forêt.* — C'est beaucoup mieux sans doute.

de France et les différents chefs d'école ; nous l'avons entendu déclarer tous leurs systèmes, — sans exception, — *bâtards*, *égoïstes*, *corrupteurs*, *absurdes*, *immoraux*, *impossibles*, *irréalisables*, empreints uniquement d'un *grossier matérialisme*, au point qu'ils n'aboutiraient qu'à réduire l'homme aux conditions de l'animal ; et M. Mazzini a même inventé un mot tout exprès pour exprimer cette idée, en disant que le socialisme français tendait à l'*animalisation* (animalizzazione) de l'espèce humaine[1]. Cependant le *Moïse* de la rénovation italienne, — comme M. Mazzini s'intitule modestement lui-même, — répète à chaque instant que toute révolution doit être *sociale*, sous peine de manquer son but. Il doit donc avoir sur ce point si grave, si important, des idées, des systèmes à lui, qui ne soient ni *absurdes*, ni *immoraux*, etc., ni surtout *impossibles et irréalisables*. Examinons :

« Le communisme, inconnu à l'Italie et repoussé par le » plus grand nombre des républicains, est considéré par » nous comme une *idée antiprogressiste*, *hostile à la* » *liberté humaine et pratiquement impossible*. — » Le socialisme, — ASPIRATION *plus que système*, — n'a » de signification que comme désir de substituer à l'anar- » chie effrénée des droits et priviléges individuels qui au- » jourd'hui luttent les uns contre les autres, l'association » progressive, conséquence pratique de la fraternité en- » seignée par le Christ[2]. »

[1] *Democrazia*, p. 151.

[2] *Ai sacerdoti italiani*, février 1851.

Bien; mais ce ne sont là que des négations, et, — nous l'avons déjà dit, — la négation est chose facile et à la portée de tout le monde. Nous verrons d'ailleurs bientôt comment le grand novateur sera conséquent avec ces mêmes négations.

Poursuivons. M. Mazzini s'adresse au peuple italien : « Mais parle, peuple; que font nos ennemis pour soulager » ta misère? *Pour eux les richesses et les plaisirs*, » *pour eux les emplois*, *pour eux les honneurs*, » *pour toi* L'ESCLAVAGE. Regarde autour de toi, peuple, » et vois s'il est une terre bénie du ciel et comblée de ses » dons à l'égal de celle que tu habites. Un *petit champ* » (campicello), que tu y posséderais, suffirait à vêtir et à » alimenter ta famille. *Mais un très-petit nombre de* » *privilégiés la détiennent tout entière*, et tu ne » peux en espérer, toi, d'autre portion *que celle qui* » *servira pour ta sépulture* [1]. »

Nous ferons observer en premier lieu à M. Mazzini que ce ne sont là que des déclamations textuellement plagiées au socialisme français, qui les a mille fois tournées et retournées. Déjà nous avons signalé au chapitre III les emprunts de langage religieux faits au catholicisme, tout en le honnissant, et voici que la même chose se reproduit à propos des socialistes de France, également reniés. Il nous semble peu convenable de dévaliser et de vitupérer ainsi tout à la fois; c'est un procédé que ne saurait excuser, même la grande pauvreté, ou plutôt, l'extrême misère d'idées et d'expressions dont est affligé le grand *apôtre* italien.

[1] *Al Popolo italiano la Gioventù* (1er janvier 1833).

En second lieu, la tirade qu'on vient de lire à l'adresse du peuple péninsulaire, pèche par ce point capital qu'elle n'a aucun rapport avec la vérité. Il n'est peut-être pas de pays où, — en raison de l'absence de grandes propriétés, de vastes fermes, — la terre soit plus divisée qu'en Italie. Ce qu'on appelle véritablement la détresse et la faim y sont inconnues, et on trouverait difficilement un paysan qui n'ait pas ce *campicello* dont il est parlé ci-dessus[1]. Si donc l'homme du peuple italien ne possède *que le coin de terre nécessaire à sa sépulture*, c'est uniquement parce que M. Mazzini avait besoin de réduire les pauvres de son pays au dernier degré du dénûment et du désespoir... pour un effet de rhétorique.

Revenons à la recherche du *nouveau système social* qui doit s'élever majestueusement sur les *absurdités* et les *impossibilités* de toutes les autres sectes.

« Les *biens matériels*, source de bonnes choses s'ils » sont appliqués à l'avantage collectif, de mauvaises s'ils » servent à un but d'égoïsme, DOIVENT SE DISTRI- » BUER *selon les œuvres et l'éducation morale des* » *hommes* (hanno a distribuirsi a seconda delle opere e » della educazione morale degli uomini[2]). » Et ailleurs : « L'humanité ne doit constituer qu'une seule race, créée » pour former une seule famille *d'égaux*, associés libre- » ment en une foi de devoir et d'amour, pour donner

[1] « On peut dire qu'en Italie, — comparativement surtout à » tant d'autres nations, — les classes dites indigentes ignorent la » misère, ignorent la faim; et la faim est la plus puissante cause » d'agitation des peuples. » (Massimo d'Azeglio, *Scritti pol.*, p. 13.)

[2] L'*Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.

» avec l'œuvre commune un complet développement aux » facultés morales de chaque individu, et toute l'activité » possible aux forces de production existant sur le globe, » EN EN DISTRIBUANT *les fruits selon les besoins, les* » *mérites et le travail* (distribuendone i frutti secondo » i bisogni, i meriti e il lavoro [1]). »

Mais, — ou nous nous trompons fort, — ou c'est là du pur communisme, de ce même communisme dont M. Mazzini ne voulait pas absolument, qu'il a déclaré *un rêve barbare, absurde et immoral*, — avec un mélange de saint-simonisme, également repoussé par lui comme *une utopie mesquinement utilitaire*, comme tendant à une *immorale réhabilitation de la chair*, et de plus, comme *faisant disparaître la liberté individuelle*. Qu'est-ce cependant que la DISTRIBUTION dont il est parlé ci-dessus, sinon une reproduction servile de la formule saint-simonienne : *A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres*? Ici tout est plagié, mots et idées. M. Mazzini nous indiquera-t-il son moyen *neuf*, son moyen à lui pour réaliser tous les résultats énumérés plus haut, sans tomber dans le communisme et le saint-simonisme, pour faire, — suivant ses expressions, — de la révolution *sociale* sans aboutir au socialisme?

« Nous voulons, dit-il encore, un état dans lequel une » voie soit ouverte à chaque homme pour le développe- » ment de ses facultés morales et physiques, et pour lui » *assurer un travail continu*, LIBREMENT CHOISI *dans*

[1] *Prose*, p. 169.

» *la mesure de ses jouissances* [1]. » Mais c'est là tout simplement un plagiat du *droit au travail*, idée du *socialisme bâtard*, *corrupteur*, etc. ; et cette formule du travail *librement choisi dans la mesure des jouissances*, est pillée complétement aux fouriéristes, si dédaigneusement honnis par M. Mazzini, comme n'aspirant qu'à être les futurs *cuisiniers de l'humanité*. Jusqu'à ce moment, le prétendu novateur n'a fait que nous traîner dans les vieilles ornières socialistes. Le moyen donc, le fameux moyen de rénovation qui ne devait ressembler à aucun autre

« Il faut que *le travail* soit reconnu *comme la* » *source légitime* de la propriété [2]... *Travail pour* » *tous*, récompense bien proportionnée pour tous; *ni oi-* » *siveté*, ni faim pour personne... Tout homme désireux » de travail *doit en trouver* dans une société bien or- » donnée [3] (encore le plagiat du *droit au travail*)....

» Le progrès de l'esprit humain renversait par le moyen » de la bourgeoisie, de l'aristocratie financière, le privi- » lége de la noblesse de race; et il RENVERSERA par le » moyen du peuple, des hommes de travail, le *privi-* » *lége* de la bourgeoisie *propriétaire* et *capitaliste* [4]. »

Mais ce ne sont toujours, — pour le fond et la forme, — que plagiats sur plagiats des utopies *irréalisables*, *matérialistes*, *égoïstes*, etc. ; M. Mazzini ne cesse pas de se traîner dans ce qu'il appelait tout à l'heure l'*orgie*

[1] *Democrazia*, p. 157.
[2] *Ibid.*, p. 176.
[3] *Ibid.*, p. 293.
[4] *Ibid.*, p. 289.

du socialisme français. Le renversement du privilége de la propriété et du capital, qu'est-ce encore qu'un nouvel emprunt au *rêve barbare, absurde, immoral*, du communisme? Le moyen *inédit* n'arrivera-t-il pas enfin?

« Après l'émancipation de l'*esclave* est venue celle du » *serf;* celle du *prolétaire* doit suivre[1]. » Cette phrase n'a guère été répétée qu'environ cinquante mille fois par les feuilles socialistes françaises. Passons. Le moyen?

« La famille, la propriété se transformeront dans l'ave- » nir. La famille, améliorée de plus en plus par l'égalité et » par l'influence de l'éducation nationale, deviendra un » sanctuaire où se formeront des citoyens pour la patrie, » comme la patrie donnera des citoyens à l'humanité. La » propriété, accessible à tous, *conséquence et repré-* » *sentation d'un travail accompli, représentera* » *l'individu humain dans ses relations avec l'uni-* » *vers matériel, comme la pensée le représentera* » *dans ses relations avec l'univers moral*[2]. »

Ce chapelet de paroles appartient bien à M. Mazzini; mais ce n'est qu'une insignifiante logomachie; de la *socialisterie* précieuse, entortillée, quintessenciée, comme on en aurait pu faire à l'hôtel de Rambouillet. Il s'agit d'autre chose ici; il s'agit de savoir comment l'incomparable réformateur entend s'y prendre pour changer la face sociale du monde, sans se jeter dans les *immoralités*, les *barbaries*, les *impossibilités* des sectes françaises,

[1] *Democrazia*, p. 289.

[2] L'*Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.

qu'il a si bien conspuées, et en ne se servant du socialisme, — ainsi qu'il l'a dit tout à l'heure, — que comme d'une simple *aspiration*. Or, est-ce avec une *aspiration* qu'il prétend *assurer du travail à tous*, et qui mieux est, *un travail au choix?* — Est-ce avec une *aspiration* qu'il arrivera *à distribuer les biens matériels de la terre selon les œuvres et l'éducation morale des hommes?* — Est-ce avec une *aspiration* surtout qu'il compte RENVERSER *le privilége de la propriété et du capital?*

Ceci est puéril ; nous demandons le moyen de réalisation découvert par son puissant génie, et inconnu jusqu'à ce jour. Mais nous avons beau chercher, il ne se montre nulle part. M. Mazzini nous laisse sur ces négations, ces divagations, ces contradictions. Voilà donc à quoi se réduisent ses droits au titre de réformateur *social!* A flétrir, à rejeter énergiquement les monstruosités et les folies des utopistes français, en général ; puis à reprendre ensuite, à proclamer en détail, — pour son propre compte, — ces mêmes monstruosités, ces mêmes folies ; — à se poser avec la double face d'un Janus, disant d'un côté aux gens de sens et d'ordre en Italie : Ne craignez rien, je repousse avec horreur le communisme comme *antiprogressiste, illibéral et impossible*, tout au plus permettrais-je de parler de socialisme, mais seulement à titre d'*aspiration ;* — puis, d'un autre côté, à la foule inintelligente et avide : Venez à moi, je vous donnerai le travail, les jouissances, je veux que vous *renversiez le privilége de la propriété et du capital*, je veux que *vous vous distribuiez les biens matériels.* Et maintenant nous

pourrions dire non-seulement : Où est dans tout cela la nouveauté, la création, le progrès? — mais encore : Où est la loyauté, la franchise?

Ainsi, en résumé, le problème de « la révolution *sociale* » posé par M. Mazzini reste à l'état de prémisses, mais sans aucunes conséquences : — cliquetis de paroles jetées à tort et à travers, sans ombre de logique, de cohésion ; — incessant antagonisme de oui et de non ; — rien de net, de positif, surtout pas l'apparence d'un moyen d'application. Sur ces questions si graves, si brûlantes, qui ne devraient jamais être imprudemment soulevées, — car elles ne se résolvent pas avec de niais marivaudages comme celui-ci : *La propriété représentera l'individu humain dans ses relations avec l'univers matériel, comme la pensée le représentera dans ses rapports avec l'univers moral ;* — sur ces questions, disons-nous, M. Mazzini se montre aussi contradictoire, aussi indéfini, aussi insaisissable que partout ailleurs. Nous le mettons au défi de dire formellement ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. C'est un sphinx d'une nouvelle espèce, posant des énigmes dont il ne sait point lui-même la solution, et, — non pas dévorant, — mais assommant de lourdes phrases ceux qui cherchent vainement à le deviner.

Et M. Mazzini, — on ne l'a pas oublié peut-être, — reproche au socialiste Proudhon *de n'avoir abouti, en définitive, qu'à créer* LE VIDE ! Et que crée-t-il donc, lui, bon Dieu ! Mais peut-être cette attaque ne provenait-elle que d'un mouvement de dépit jaloux ; peut-être le grand négateur italien a-t-il la prétention que LE VIDE soit son domaine exclusif.

II.

Nous avons, — dans les trois précédents chapitres, — additionné les mérites de M. Mazzini comme réformateur politique, comme réformateur religieux, comme réformateur social. A présent, tirons une barre, et voyons le total : 0, 0, 0; et pas autre chose, ce nous semble.

Et cependant jamais amour-propre humain ne s'acclama, ne se prôna soi-même avec plus de franchise, d'aplomb et d'enthousiasme; — jamais empirisme novateur ne s'annonça à plus grand renfort de cymbales et de trompettes; jamais, — en un mot, — pour nous servir d'une appréciation de Gioberti déjà citée, — on ne vit *tant de présomption accolée à tant de nullité.*

On pourrait faire observer, — et nous ne savons pas bien précisément si cette idée vient de nous ou de quelque autre, — qu'il y a des modes pour penser et parler, comme il en est pour s'habiller. Les esprits fashionables ou d'élite donnent le ton en se parant les premiers d'idées neuves et de bon goût, qu'ils portent parfaitement. Les intelligences de second ordre s'en revêtent à leur tour, en variant seulement parfois quelque peu la coupe ou, — si l'on veut, — la forme, en ajoutant par-ci par-là une broderie, un agrément. Le vulgaire ne fait qu'endosser ensuite servilement ce qu'on lui dit être généralement bien porté en ce genre. Il va se pourvoir dans les grands entrepôts intellectuels ouverts au public; — l'usage des pensées toutes faites a précédé de fort longtemps celui des habits tout confectionnés. Enfin, il y a une sorte de bazar du Temple où les

esprits les plus pauvres, les plus dénués, vont décrocher toutes les friperies usées et depuis longtemps mises au rebut.

C'est évidemment là que s'adresse M. Mazzini. N'avez-vous pas reconnu dans son bagage les vieilleries philosophiques et démocratiques qui datent de trois quarts de siècle? Et encore paraît-il ignorer les procédés, — assez vulgaires pourtant, — pour dissimuler autant que faire se peut la vétusté des défroques de hasard; encore ne sait-il pas s'en vêtir en les arrangeant de façon qu'elles aient du moins l'air d'être ajustées, de se tenir. De là les incohérences qui, — chez lui, — sont si fréquentes, si visibles.

Un autre de ses traits caractéristiques, c'est ce que nous appellerions la superstition des mots; il semble qu'il considère ceux-ci comme ayant par eux-mêmes, — et en dehors de toutes les conditions de sens, — une sorte de puissance magique. Aussi le voit-on ne s'étudier qu'à en rassembler un certain nombre d'une façon telle quelle, et alors sans doute, il est persuadé que tout est gagné [1].

[1] On pourrait citer encore à l'appui de cette observation les nombreuses variations qu'il a apportées dans la dénomination de son parti, — à mesure qu'il éprouvait des échecs, — comme si des changements de noms pouvaient devenir un gage de triomphe. Ainsi il l'a appelé successivement :

1831, *La Jeune Italie*, à Marseille. — Avec cette épigraphe empruntée à M. Cousin : « Les jeunes gens de vingt à trente-cinq ans ont grandi dans la révolution; *eux seuls* sont notre espérance. » (Il est bon, par parenthèse, de faire remarquer qu'à cette époque M. Mazzini était jeune, et qu'il se flattait naturellement d'être placé à la tête d'un gouvernement de jeunesse. Mais du moment qu'il a commencé à mûrir, il a cessé d'invoquer

Comment expliquer autrement ses vaines et insignifiantes formules,—telles que *Dio e il Popolo,—après l'Italie des empereurs, après l'Italie des papes, l'Italie du peuple*, etc., — qu'il répète à tout propos et pour ainsi dire machinalement? Cette superstition linguistique est du reste tout simplement renouvelée du moyen âge, du beau temps de l'hermétique, alors que les sorciers prétendaient remédier à toute espèce de maux et faire sortir de terre d'inestimables trésors, avec l'aide seulement de quelques paroles sans liaison, réputées cabalistiques.

Un autre tic qu'on n'aura sans doute pas manqué de remarquer, c'est sa singulière prédilection pour les mots vagues, indéfinis, tels que l'*avenir*, *l'idéal*, *la liberté*, *l'humanité*, *le progrès*, *le peuple*, etc., — pour les mots kaléidoscopiques où chacun, — en les tournant et retournant, — peut voir des milliers d'aspects différents, — pour les mots qui remplacent dans les discussions politiques le *corbillon* des jeux de société, où tout le monde est libre de faire entrer ce qu'il lui plaît.

Bornons-nous, — comme exemple, — au mot qu'il emploie le plus fréquemment, — *le peuple*. Jamais le grand réformateur n'a voulu expliquer ce qu'il entend par cette dénomination. Une seule fois il a émis une définition, et encore ce n'était qu'une définition négative :

le triomphe exclusif des politiques de vingt-cinq à trente ans.)

1840, *Apostolat populaire*, à Londres.

1848 (mars), *L'Association Nationale*, à Paris.

1848 (octobre), *L'Italie du Peuple*, à Milan.

1849, *La Future Europe*, avec des réfugiés d'autres nations, à Londres.

1851, *Comité national italien*, à Londres.

« *Aujourd'hui*, dit-il, IL N'Y A PAS DE PEUPLE, *il n'y* » *a qu'une masse esclave, inerte, sans éducation,* » par la force des circonstances. » (Popolo oggi non v'è ; v'è una gente schiava, inerte, ineducata, per forza di cose [1].) Mais, pourrait-on objecter peut-être, puisque aujourd'hui *il n'y a pas de peuple* et seulement une masse esclave, inerte, sans *éducation*, comment pouvez-vous soutenir ailleurs qu'*au peuple seul* appartient d'être l'*interprète de la loi de Dieu sur la terre*, de décider les questions d'ordre politique et religieux, de gouverner, d'administrer *directement*, etc., etc. ? Pourquoi mettez-vous sans cesse en avant *le peuple*, que vous reconnaissez ne pas exister, etc., etc. ? Passons, nous ne devons plus en être depuis longtemps, ce nous semble, à nous arrêter à une contradiction de M. Mazzini.

En vain Bianchi-Giovini lui a crié : « Avant tout, dites- » nous un peu ce que c'est que *le peuple ?* Vous, répu- » blicain, qui avez constamment ce mot dans la bouche, » l'avez-vous jamais défini une seule fois ? Qu'entendez- » vous par peuple ? Les nobles ou ceux qui ne le sont pas ? » Ceux qui possèdent ou ceux qui ne possèdent pas ? Les » gens instruits ou les ignorants ? La classe bien élevée ou » le vulgaire ? Parmi ceux-là, quels sont les admis, quels » sont les exclus [2] ? » — Point de réponse.

A la vérité d'autres compatriotes de M. Mazzini se sont chargés, à son défaut, d'expliquer ce qu'il entend par *peuple*.

[1] *Prose*, p. 281.

[2] *Mazzini e le sue utopie*, p. 31.

GIOBERTI : « Les mazziniens appellent peuple *le petit* » *nombre de gens* (*quei pochi*) qui applaudissent à » leurs théories [1]. »

MASSIMO D'AZEGLIO : « Une compagnie de comparses, » de professeurs de bruits et de tumultes, s'en va parcou- » rant l'Italie, d'une contrée à l'autre, avec mission de » *représenter le peuple.* Qui a besoin *d'un peuple*, » d'une démonstration, pour devenir ministre ou pour » toute autre chose, s'entend avec le directeur de la » troupe. Les acteurs arrivent, on leur jette quelques » sous, on leur dit ce qu'ils doivent crier, et le tour est » fait. Puis, le lendemain, on lit dans un journal quelcon- » que que *le peuple héroïque* de telle localité » s'est » levé comme un seul homme contre ceux qui foulaient » aux pieds ses droits, qui trahissaient la sainte cause du » peuple [2], etc. » Massimo d'Azeglio traçait cette piquante description en février 1849, c'est-à-dire au moment même où M. Mazzini et consorts étaient portés au pouvoir *par le vœu unanime du peuple.* Ainsi le tableau a dû être peint d'après nature.

En admettant les commentaires ci-dessus, il serait bien possible que M. Mazzini, — qui a déjà plagié tant de monde, — plagiât aussi Louis XIV, et qu'il s'en vînt dire un beau jour : *Le peuple, c'est moi.* — De même que, — par une conséquence très-peu forcée d'ailleurs du dogme hégéliste qui place l'homme sur l'autel, — nous ne serions point trop étonné de l'entendre dire encore un peu

[1] *Rinnovamento*, vol. I, p. 339.
[2] *Scritti politici*, p. 528.

plus tard : *Dieu, c'est moi.* De cette façon, ce serait à la fois plus simple et plus intelligible.

Parmi les mots indéfinis et infinis qu'affectionne spécialement le grand novateur, nous avions oublié de citer ceux-ci : *le beau, le vrai, le juste.* Soit qu'il s'agisse de littérature, de politique, de religion ou de système social, il est bien rare qu'il ne répète pas à chaque page : Je suis pour *le beau,* pour *le vrai*, pour *le juste.* Or, ces mots occupent incontestablement la première place parmi les plus vagues, les plus controversés, les plus multifaces. A la vérité M. Mazzini a toujours soin de les écrire avec une grande lettre, de cette façon : *il Bello, il Vero, il Giusto.* Mais nous doutons fort que même des majuscules puissent faire qu'on s'entende un peu plus aisément là-dessus.

Ajoutons, — avant de terminer, — que M. Mazzini se plaît souvent à se proclamer *le Prophète de* L'IDÉE. Cela ne rappelle-t-il pas quelque peu ces *posadas* espagnoles portant une large enseigne sur laquelle est écrit en gros caractères : HÔTELLERIE, et qui manquent absolument de tout ce qui constitue un établissement de ce genre?

De plus, l'auteur des divers systèmes si sensés, si clairs, si raisonnablement coordonnés, que nous venons de faire connaître, se plaît fréquemment à accabler d'amères railleries ce qu'il appelle les gens *pratiques* et *positifs* (i pratici e i positivi). Il y a dans Lafontaine une fable où il est question de renard et de raisins, et qui, si nous ne nous trompons, recevrait merveilleusement ici son application.

CHAPITRE V.

APRÈS LA THÉORIE LA PRATIQUE, OU LES ŒUVRES MAZZINIENNES.

I.

Ces œuvres ont sur les théories l'avantage d'être du moins un peu plus claires, sinon plus admirables. Mais nous aurons encore ici à signaler de nombreuses et flagrantes contradictions. On sait déjà que M. Mazzini ne peut jamais s'accorder avec lui-même. A la vérité, ce doit être assez difficile. Mais avant d'entrer sur ce nouveau terrain des faits, nous demanderons s'il n'est pas naturel de s'attendre que le grand génie qui a fait orgueilleusement de tous les systèmes, de tous les gouvernements, de tous les rois, ministres, hommes d'État, etc., etc., — passés et présents, ayant existé ou existant dans quelque pays du monde que ce soit, — « un escabeau à mettre sous ses » pieds, » suivant l'expression du Psalmiste, — se gardera bien, lui, — quand le moment sera venu d'agir, — de se traîner dans les misérables sentiers battus jusqu'à ce jour par les pas vulgaires de la pauvre humanité, et qu'il s'en ira loin, bien loin, tracer un lumineux sillon dans des voies aussi resplendissantes qu'inconnues? Ne doit-on pas croire que ce nouvel illuminé qui dit modestement de lui-même : « Nous avons peut-être *entrevu l'idéal*, et nous nous » sentons *capable de voler dans les invisibles régions*

de l'esprit[1]; » — qui, — du haut de ces régions, regarde si souvent en profonde pitié les mesquins intérêts terrestres, — ce qu'il flétrit du nom de *grossier matérialisme;* — qui ne considère la terre que comme « *une* » *échelle du ciel, une ligne de l'immense poëme de* » *l'univers*, une *note de l'accord infini célébrant* » *la pensée divine*[2]; » — que cet illuminé, disons-nous, — se placera toujours dans des sphères d'action spiritualisées, éthérées, quasi-célestes? Ne doit-on pas s'imaginer que cet humanitaire *enflammé*, — nous ne trouvons pas d'autre expression afin de rendre l'ardeur de tendresse qui paraît le consumer pour l'humanité en général, pour ses *frères* de quelque nation qu'ils soient; — qui ne cesse de prêcher avec la plus touchante onction l'amour de ses semblables, comme dans ce passage, par exemple : « *Aimez;* l'amour est *l'aile de l'âme* vers » Dieu et vers le Grand, le Beau, le Sublime, qui sont » l'ombre de Dieu sur la terre;.... l'amour, *fleur semée* » *sur la voie du devoir*[3], » etc.; — qui, dans son cosmopolitisme sentimental, déclare que le genre humain ne forme qu'une seule famille, et qu'on ne pourra pas parler du bonheur de l'humanité, tant qu'une seule *âme sœur* (*anima sorella*) souffrira quelque part sur cette terre; — que cet humanitaire *enflammé*, disons-nous, n'aura jamais en vue que la félicité de ces hommes qu'il semble chérir avec tant de dévouement, d'idolâtrie, et éprouver le besoin de presser incessamment tous sur son cœur?

[1] *Scritti letterari*, vol. III, p. 209.
[2] *Democrazia*, p. 275.
[3] L'*Italia del Popolo*, n° de février 1850.

Enfin, ne doit-on pas regarder comme chose assurée que M. Mazzini n'agira jamais de façon à mériter le blâme de ses contemporains, et surtout un jugement sévère de la postérité, car il déclare, — avec cette *préciosité* souvent déjà observée en lui, — que « les malédictions de l'avenir » sont *le poignard de l'âme* [1] ? »

Voyons comment les réalités répondent à toutes ces inductions. M. Mazzini a commencé sa carrière d'action par les sociétés secrètes, les conjurations, les conspirations, choses peu nouvelles assurément, qui ont joué si souvent un rôle en politique et en tragédie, et dont on a tant abusé, — depuis un demi-siècle surtout, — qu'elles sont tombées dans la dernière vulgarité. Et cependant, le soi-disant Mahomet italien n'a pas même su marcher à travers ces chemins si rebattus. Écoutons Gioberti : « Il ne » réussit même pas dans le vulgaire métier de conspira- » teur, quoiqu'il l'exerce depuis si longtemps, attendu » qu'il manque d'art pour connaître les hommes et de » prudence pour les conduire ; de telle sorte qu'il devient » la proie et le jouet de quiconque l'approche. Comme il » laisse très-facilement apercevoir toutes ses trames, il » mérite plutôt le titre d'agitateur que celui de conspira- » teur [2]. »

Il est bon de remarquer en outre qu'en prenant de pareilles voies, M. Mazzini choisissait précisément, — avec son intelligence habituelle, — celles qui avaient été particulièrement fatales à son pays et avaient causé sa ruine. Un

[1] *Lettera a Carlo Alberto* (1831).

[2] *Rinnovamento*, vol. I, p. 341.

Italien qui fait autorité comme littérateur et comme écrivain politique, Ugo Foscolo, n'a-t-il pas dit il y a quelque quarante ans : « Pour *refaire* l'Italie, il faut *défaire* les » sectes ? » (*Per rifare l'Italia, bisogna disfare le sette.*)

Et dès qu'il était entré dans les conjurations, M. Mazzini, — en homme exorbitamment *modeste* qu'il fut toujours, — devait naturellement prétendre que ce métier se recommandât à la plus haute estime, à la plus vive admiration du monde. Aussi s'écriait-il : « Non, il n'y a » pas de carrière *plus sainte au monde que celle d'un* » *conspirateur, qui se constitue vengeur de l'humanité et interprète des lois éternelles de la nature* [1]. » Et comment, dans l'organisation des sectes conspiratrices, s'y prenait-il pour faire mieux encore ressortir *la sainteté* de la mission et le respect pour *les lois éternelles de la nature?* — En proclamant le droit discrétionnaire d'assassinat politique!

Prouvons-le tout de suite en citant quelques extraits des règlements de la *Jeune Italie* [2] :

« Art. 1er. La société est formée pour *la destruction indispensable* de *tous les gouvernements* de la Péninsule, et pour former un seul Etat de toute l'Italie, sous la forme républicaine. »

. . . . . .

« Art. 30. Les membres qui n'obéiront pas aux ordres de la société secrète, et ceux qui en dévoileront les mys-

[1] *Lettera a Carlo Alberto*, 1831.

[2] *Piccola Cronaca*, par Benedetto Cantalupo, p. 117, 123, 125.

tères, *seront poignardés sans rémission. Même châtiment pour les traîtres.*

» Art. 31. Le tribunal secret prononcera la sentence, en désignant un ou deux affidés pour son exécution immédiate.

» Art. 32. L'affidé qui refusera d'exécuter la sentence prononcée sera reconnu parjure, *et comme tel, mis à mort sur-le-champ.*

» Art. 33. *Si la victime condamnée parvient à s'échapper*, elle sera poursuivie sans relâche en tout lieu, et le coupable sera frappé par une main invisible, se fût-il *réfugié sur le sein de sa mère*, ou dans *le tabernacle du Christ.*

» Art. 34. Chaque tribunal secret sera compétent *non-seulement pour juger les adeptes coupables, mais encore pour faire mettre à mort* TOUTES LES PERSONNES *qu'il aura vouées à l'extermination....*

» Art. 39. Les officiers porteront *une dague de forme antique;* les sous-officiers et soldats auront fusils et baïonnettes, plus *un poignard d'un pied de long*, sur lequel ils prêteront serment, » etc.

Ah ! maintenant, monsieur Mazzini, il ne s'agit plus de niaises et ridicules divagations, c'est l'indignation qui l'emporte, c'est l'horreur. Venez donc encore étaler vos colères de rhétorique contre les *féroces et stupides excès* de la *tyrannie*, contre les saturnales arbitraires des anciens tribunaux d'exception ! N'est-il pas vrai qu'il offre bien autrement de garanties votre tribunal masqué, grâce auquel la vie de chacun serait mise à la discrétion du dernier chenapan anonyme ! Qu'elle est respectable, qu'elle est *sainte*, cette justice de tapis francs démagogiques !

Voilà donc à quoi aboutissent vos beaux élans de concorde, d'amour, de fraternité, d'embrassements universels, — à emmancher des poignards homicides dans des tirades humanitaires!

Et comme on la reconnaît bien toujours votre monomanie rhétoricienne, lorsqu'au milieu de ces détails de sang et de meurtre, vous vous préoccupez encore de lancer de grosses phrases de mélodrame comme celle-ci : « Il sera poignardé, *fût-il sur le sein de sa mère, ou dans le tabernacle du Christ!* » Mais ici cette monomanie cesse d'être grotesque pour devenir odieuse. Affectez donc encore des extases vaporeuses, parlez-nous de vos incessantes aspirations vers l'*idéal*, dites-nous que vous vous plaisez à balancer vos ailes dans *les espaces invisibles;* elles doivent être blanches et angéliques ces ailes, alors que vous ne craignez pas de les tremper dans la boue sanglante des conciliabules de meurtre.

Et ce n'est pas fini; nous venons de voir l'horrible, nous arriverons au hideux.

Le 20 décembre 1848, le *Comité central général d'Italie* (ramification de la secte mazzinienne) répandait dans le royaume de Naples le manifeste suivant :

« CONSIDÉRANT QUE L'HOMICIDE POLITIQUE N'EST PAS UN CRIME, et encore moins lorsqu'il s'agit de se délivrer d'un ennemi qui dispose de puissants moyens, et qui peut rendre en quelque manière impossible l'émancipation d'un généreux et grand peuple;

» Considérant que Ferdinand de Naples est l'ennemi le plus acharné de l'indépendance italienne et de la liberté de son peuple;

» Est approuvée la résolution suivante, pour être publiée, par tous les moyens possibles, dans le royaume de Naples :

» Une récompense de 100,000 ducats est offerte à celui ou à ceux qui délivreront l'Italie du *susdit tyran ;*

» *Comme il ne se trouve dans la caisse du comité que* 65,000 *ducats disponibles pour cet objet, les* 35,000 *autres seront levés par souscription*[1]. »

L'avez-vous entendue cette exécrable maxime : L'HOMICIDE POLITIQUE N'EST PAS UN CRIME ! Et on s'en vient la prêcher au nom de l'*humanité*, du *progrès*, de la *morale* épurée ! Et que dire de ces relevés intimes relativement à l'état de la caisse de l'assassinat, de ces 35,000 ducats en déficit, attendu qu'il n'y en a que 65,000 portés à l'*avoir* du sang? Est-il donc décidé que *le niais* trouvera toujours sa place dans les divagations mazziniennes, même quand elles sont atroces? Et c'est par de pareils moyens que prétend s'imposer la domination d'un pédant à tête folle et vide, se grisant au bruit de ses phrases creuses, ainsi que Quasimodo au bruit de ses cloches ; — d'ambitieux sans moralité et sans talent ; — d'aventuriers besogneux courant les bouleversements révolutionnaires, comme jadis leurs prédécesseurs couraient les brelans ; — de nullités tarées ; — de *furieux imbéciles*, suivant l'expression d'Armand Carrel !

[1] Voir le curieux ouvrage de M. Albert de Dalmas, intitulé *Le Roi de Naples, sa vie, ses actes, sa politique*, ouvrage rempli d'aperçus nouveaux et intéressants, et auquel nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient se faire une juste idée des événements qui se sont accomplis dans le royaume des Deux-Siciles depuis 1830.

Et c'est en Italie, sur cette oasis de l'Europe, que Dieu a faite si belle, si souriante, si harmonieuse, qu'on voudrait implanter une démagogie discordante et sauvage! C'est au milieu de ses parterres de lauriers-roses et d'orangers, que l'on voudrait creuser les cavernes du meurtre politique! C'est sous ce ciel d'une clarté si suave et transparente comme l'opale, que l'on chercherait à importer les plus brumeuses rêveries des plus sombres climats du Nord! Que deviendrait l'Italie ainsi transformée, bon Dieu! Ah! qu'on a bien raison de dire que M. Mazzini *gâte tout ce qu'il touche!* Si on le laissait faire, cet homme finirait par gâter jusqu'au soleil de son pays.

II.

Nous avons oublié de faire observer tout à l'heure que toutes ces sanguinaires folies de sociétés secrètes, d'établissement de tribunaux ténébreux, s'arrogeant le droit de vie et de mort sur tout le monde, n'avaient pas même le mérite de l'invention, — si toutefois ce pouvait en être un. Ce ne sont que des imitations du *Vieux de la Montagne*, des *Francs-Juges* du moyen âge, des *Tugenbund* et des *Jungenbund* de la moderne Allemagne. C'est toujours la *nouveauté* telle qu'on la rencontre chez M. Mazzini.

Citons à présent un manifeste mazzinien publié dans *l'Italie du Peuple*, à la date du 23 juin 1849. C'est le digne pendant du *catéchisme* meurtrier qu'on vient de lire; c'est là encore que l'on pourra voir à quel point est

franche et sincère la sensiblerie humanitaire affectée par le grand rénovateur, et combien il faut se fier à ses apparences de tendre et mélancolique rêveur, ne voulant faire de mal à personne, —si ce n'est au bon sens; c'est là enfin qu'on apercevra derechef tout ce qu'il cache d'onction et de mansuétude sous sa robe d'apôtre :

« Les sociétés où règne l'injustice » (c'est-à-dire non constituées suivant les lubies d'un arrogant visionnaire) « doivent *être renversées jusqu'au fond de leurs entrailles*... Les êtres qui naissent ne peuvent se soustraire aux lois de leurs destinées. Le chemin que parcourt le genre humain est toujours tracé par des ruines : QUI REDOUTE LES RUINES NE COMPREND PAS LA VIE. L'Italie veut être l'Italie, et pourvu que ses destinées s'accomplissent, *qu'il coule des fleuves de sang, que les villes s'écroulent les unes sur les autres, que les batailles succèdent aux incendies et les incendies aux batailles,* N'IMPORTE!... Si l'Italie ne doit pas nous appartenir, mieux vaut préparer une guerre d'extermination, la préparer de telle sorte que chaque défaite soit *une destruction finale*... Si nos paroles sont entendues, comprises, *traduites en action*, nous aurons vaincu. La guerre sera terrible : *toute la vie du peuple ne sera qu'une œuvre de révolution;* par notre exemple, *nous allumerons le feu de la guerre républicaine chez les autres nations*, et le monde verra que les Italiens combattent *au nom de Dieu et du peuple*... Combattons donc comme on combat pour les choses éternelles, *et ne craignons pas* D'EXTERMINER !!! »

Ce n'est peut-être pas par le raisonnement [illegible] devrait répondre à un semblable [illegible], mais par certains [illegible]. [illegible] évidemment [illegible] saint Vincent de Paul [illegible] *d'humanité et d'amour* qui pousse ces sauvages [illegible] lements de mort et de destruction [illegible] égorge *au nom* de Dieu [illegible] été complices [illegible] termine tout *au nom de* [illegible] ! [illegible] monde entier soit bouleversé pour faire [illegible] bouleversement du cerveau d'un [illegible] *doute les ruines* [illegible] soit donc [illegible] que sur ces ruines [illegible] tres termes, pour que le [illegible] règne sur la destruction.

M. Mazzini ose se vanter ailleurs de prêter [illegible] « au petit nombre *d'amis* [illegible] ».

Est-il besoin de constater de nouveau un triste plagiat? Qui ne s'est déjà aperçu que cette théorie de ravages, d'incendies, de *fléaux de Dieu*, reproduit tout simplement celle des Attila, des Alaric, des Genseric, et autres énergumènes destructeurs des temps barbares, qui se glorifiaient du titre de *fléaux de Dieu*. Ce sont eux qui les premiers *ont compris parfaitement la vie*, en *comprenant les ruines*, et M. Mazzini n'aura fait sans doute que copier de vieux manifestes vandales ou visigoths.

[1] *Prose*, p. 75.

III.

En fait *d'idées neuves*, le *Moïse* italien a encore proclamé l'intronisation de la république, et cela avec d'autant plus de raison que l'Italie est généralement antirépublicaine, — ainsi qu'il sera prouvé plus tard par les témoignages des Italiens réputés les plus avancés dans la démocratie, et, qui mieux est, par des aveux implicites et explicites de M. Mazzini lui-même. En vain les meilleurs esprits ont démontré l'impossibilité d'établir aujourd'hui d'une façon stable une pareille forme de gouvernement dans la Péninsule; en vain Ugo Foscolo a écrit à ce propos : « Certains utopistes, en exaltant des principes de » perfection politique, mettent le feu aux esprits. Mais les » hommes sont corrompus; en conséquence toute tentative » *de l'impossible n'aboutit qu'à une corruption* » *plus grande*[1]. » En vain Guerazzi, l'ex-dictateur toscan, dont les opinions démocratiques ne sauraient assurément être suspectées, dit : « La république, qui peut être » une forme très-parfaite de gouvernement pour des » hommes parfaits, n'est pas *un fruit mûr pour nos* » *dents*, ou plutôt pour nos mœurs corrompues[2]. » Et ailleurs : « Ces gens-là (le parti mazzinien), infatués de » leur idée, ne veulent pas comprendre qu'avec des » hommes (comme les Italiens) qui, en voyant des ban» nières déployées, en entendant des tambours, des cris

[1] *Della servitù d'Italia*, p. 189.
[2] *Apologia*, p. 634.

» *et autres diableries*, regardent avec indifférence, » puis se retirent chez eux en fermant les fenêtres, — *il* » *n'y a pas moyen de créer une république*[1]. » En vain Gioberti crie au grand visionnaire : « Jusqu'à ce mo- » ment, votre république n'a été tout simplement qu'une » forme politique, mais non une réforme économique, et » par conséquent on ne peut la considérer que comme » *une vieillerie, en opposition avec l'esprit et avec* » *les besoins de notre époque*[2]. » En vain Bianchi-Giovini se moque « de cette *mystique république*, » — digne pendant d'une mystique Italie unitaire, — » et dont M. Mazzini avait trouvé le modèle dans la nou- » velle Jérusalem mystique de l'Apocalypse[3]. » Et dans un autre endroit : « Vous dites que vous voulez la répu- » blique; dites plutôt l'anarchie, la discorde, la guerre » civile; dites plutôt l'avarice de ceux qui cherchent à » pêcher en eau trouble, — la tyrannie des ambitieux qui » veulent se substituer au pouvoir, qu'ils tentent de ren- » verser; — la présomption de ceux qui restreignent le » monde en eux-mêmes; — l'égoïsme de ceux qui assas- » sinent la patrie sur l'autel de leurs caprices personnels; » — le tumulte des passions, l'anarchie des opinions, la » confusion et le désordre[4]. » En vain, quand il entend parler des prétendus républicains mazzinistes, Massimo d'Azeglio s'écrie : « *Républicains, vous!* Vous n'êtes » pas dignes de baiser les traces indélébiles qu'ont laissées

[1] *Apologia*, p. 230.
[2] *Rinnovamento*, v. 1, p. 346.
[3] *Mazzini e le sue utopie*, p. 7.
[4] *Ibid.*, 21.

» sur la terre ces grands hommes de l'antiquité, qui ho-
» norèrent tout à la fois leur patrie et l'espèce humaine
» par leurs vertus républicaines. Si les ombres de ces
» glorieux morts pouvaient sortir de leurs tombeaux, et
» voir *la vie et les œuvres de ces pygmées qui osent*
» *s'intituler républicains*, se parer de ce nom qu'ils
» surent, eux, rendre synonyme de fermeté, de zèle, de
» vertu, d'accomplissement des plus grands sacrifices, —
» ces grands hommes, dis-je, ne voudraient plus certaine-
» ment être appelés républicains, afin de n'avoir rien de
» commun, pas même le titre, avec de pareilles gens [1]. »
M. Mazzini n'en a pas moins persisté dans sa monomanie de république, sans expliquer, bien entendu, laquelle il entend, — car on sait qu'il y a des républiques de plus d'une espèce, et fort opposées entre elles; — mais nous avons déjà vu que le grand idéologue a horreur de la définition en quoi que ce soit, — et pour cause. Gioberti se charge du reste de nous apprendre ce qu'il faut penser de cette persistance : « Mazzini n'a qu'une seule idée, celle de ré-
» publique. Et comme celui qui n'a *qu'une seule idée*
» ne peut pas varier (car tout changement implique au
» moins deux pensées), il n'est pas étonnant que le Maz-
» zini reste fixé à son idée unique, et qu'il ait cette con-
» stance dans les chimères, que les simples admirent, mais
» que les gens sensés appellent de l'entêtement [2]. »

Et le grand prophète de l'*idée* restera sans doute indéfiniment dans son obstination. Ce n'est pas un homme à

[1] *Scritti politici*, p. 150.
[2] *Rinnovamento*, v. 1, p. 340.

comprendre que les plus courtes démagogies sont les meilleures.

IV.

Nous avons déjà dit que M. Mazzini, qui se décore du titre de *Moïse de l'indépendance italienne*, s'est proclamé le seul capable d'opérer l'affranchissement de son pays, et de le conduire dans la terre promise de l'*unitarisme*. Voyons comment, en fait, il s'est montré apte à accomplir ces superbes promesses. Suivant le plus vulgaire bon sens, la première condition pour arriver à l'*union* — et à plus forte raison à l'*unification*, — c'est que le plus parfait accord possible règne entre toutes les parties d'une nation. Eh bien! pendant les années 1848-49, où les circonstances paraissaient favorables à la réalisation de cette idée d'émancipation, qu'a fait le patriotisme à nul autre pareil de M. Mazzini et de sa secte, pour aider au triomphe d'une pareille entreprise? Afin de seconder l'*unification*, ils n'ont pas trouvé de meilleurs moyens que de semer partout le trouble, l'intolérance, les divisions et les haines de partis, les récriminations, l'injure, la calomnie, etc. Et, — chose plus incroyable encore, — alors que ce n'eût pas été trop de la réunion de toutes les forces nationales pour triompher, alors que l'armée piémontaise était la principale, — pour ne pas dire l'unique chance de succès, — ils se sont mis à déblatérer contre les *armées royales*, à susciter contre elles la défiance et l'animosité populaire, les désignant comme « *vendues corps et âme à la tyrannie*, » les appelant une « *force*

» *brutale et aveugle*, qui écrase les idées sous le pas » pesant des bataillons[1]. » Convenez qu'en s'y prenant ainsi le mazzinisme faisait preuve à un égal degré de patriotisme et d'intelligence [2].

Bianchi Giovini confirme pleinement ces observations : « Pour Mazzini la question n'était pas l'indépendance et » l'union de l'Italie — par quelques moyens qu'elles pus- » sent s'obtenir, — mais le triomphe de l'*idée*, autrement » dit d'une mystique république unitaire. Et pour courir » après ces fantômes, il paralysa toutes les forces effecti- » ves, frappa de langueur tout autre élément d'action, » divisa les esprits, y répandit la défiance et le soupçon, » et en prêchant l'intolérance de toute autre opinion que » la sienne, il enfanta en Italie ce marasme politique qui » nous a conduits à la mort. L'*unité mystique tua* » *l'union de fait*. L'*idée* ne triompha pas et ne triom- » phera jamais, attendu que cela n'est pas dans l'ordre des » choses possibles; et ce qui était possible, et que nous » tenions déjà dans la main, nous fut enlevé, Dieu sait » pour combien de temps[3] ! »

Et lorsque par suite des chances de la lutte, des facilités pour un commencement d'union se sont présentées, — comme en 1848, par exemple, où il s'agissait de réunir la Lombardie au Piémont, et de constituer un royaume

[1] *Democrazia*, p. 291.

[2] Dans la récente et inqualifiable tentative d'insurrection à Milan, M. Mazzini a voulu prouver combien il était en droit de vitupérer les *guerres royales*, les *armées régulières*, etc. Il leur a substitué la *guerre à coups de couteaux* et les bandes organisées d'assassins à gages. Voilà comme il comprend le *progrès*.

[3] *Mazzini e le sue utopie*, p. 7.

de la haute Italie. — [illegible]. — le parti mazzinien a-t-il [illegible] tous ses efforts pour faire échouer ce projet, et pourquoi? Parce que cette union se serait opérée au profit d'une monarchie. Périsse l'Italie plutôt que la [illegible].

Mais M. Mazzini, qui ne veut pas des unions monarchiques, a-t-il été plus heureux [illegible] en matière d'unifications républicaines? Pendant qu'il gouvernait Rome en qualité de triumvir, — ou, pour parler plus exactement, — de véritable dictateur, il a fait de nombreuses et d'insistantes tentatives pour unifier avec sa république dite modèle la Sicile, Venise et la Toscane. L'habileté transcendante de cet incomparable génie politique y a complétement échoué.

Guerrazzi nous explique le fait d'une façon assez curieuse en ce qui concerne la Toscane : « Les Toscans et surtout » les Florentins éprouvaient une indicible répugnance à se » réduire à la condition de simple province romaine, alors » que, dès l'antiquité, ils avaient formé un État florissant, » riche en commerce et plein de glorieux souvenirs : c'est » là une raison qui se représenterait sans doute en pareil » cas chez tous les autres petits États italiens;... Mazzini, » avec sa république romaine *épuisée d'argent*, avec son » papier-monnaie *qu'on ne trouvait pas même à es-* » *compter au plus vil prix*, VOULAIT BIEN *accepter* » *la Toscane* encore florissante, ayant *un actif finan-* » *cier toujours supérieur au passif*[1]. » On voit que le grand utopiste ne perd pas toujours aussi complètement

[1] *Apol.*, p. 72.

de vue qu'il veut bien le dire, *les grossières considérations d'intérêt matériel.*

V.

Si l'on considère l'homme de combinaison, d'action, la gloire de M. Mazzini se réduit à avoir eu au moins vingt entreprises tuées sous lui.

Il débute en 1834 par l'expédition dite de Savoie. Il rassemble une troupe d'environ mille hommes presque tous Polonais, Allemands, Suisses, Français, etc., et c'est avec ces étrangers qu'il entend procéder à l'affranchissement *national* de son pays. Et donnant dès lors des preuves de cette sûreté de jugement, de cette clairvoyance, de cette logique, qui ne devaient jamais l'abandonner par la suite, il choisit de préférence pour théâtre de ses opérations la Savoie, où la résistance à une invasion est la plus facile en raison de la nature montueuse du sol, et de plus, il va attaquer le roi de Sardaigne précisément dans la province qui fut de tout temps la plus dévouée à cette dynastie. Ce n'est pas tout encore, comme dans les conspirations ainsi que dans les entreprises militaires, le secret a été toujours placé au nombre des conditions les plus indispensables de la réussite, M. Mazzini imagine de « communiquer *le plan de* » *campagne des insurgés*, LITHOGRAPHIÉ *et annexé à* » *une circulaire*, à *tous* les chefs supérieurs et inférieurs » de l'expédition[1]. » De la part de tout autre homme pareille chose semblerait certainement incroyable.

[1] GUALTERIO, *Gli ultimi Rivolgimenti*, p. 646.

Il en advint ce qui ne pouvait manquer d'arriver, — un ridicule et honteux avortement. La bande envahissante se dispersa après quelques coups de fusil seulement, échangés avec des douaniers sardes. Le polonais Ramorino, choisi pour général, ne se montra pas un des derniers à prendre la fuite, et la caisse, ajoute-t-on, disparut avec lui. Il fut de plus généralement soupçonné d'avoir dénoncé l'entreprise aux gouvernements français et sarde. Ce qui n'empêcha pas le parti mazzinien, — si prompt à crier à la lâcheté, à la trahison, quand il s'agit de princes, de généraux dynastiques, de *guerres royales*, — d'imposer plus tard au malheureux Charles-Albert ce même Ramorino, qui fut, — comme on sait, — une des fatalités de la campagne de Novare.

Pour en revenir à l'expédition de Savoie, M. Mazzini s'était donné beaucoup de mouvement pour les préparatifs; on le voyait à chaque moment passer en revue et animer les recrues, avec une carabine sur l'épaule. Une fois l'armée entrée sur le territoire ennemi, on chercha vainement partout M. Mazzini, — l'homme et la carabine avaient complétement disparu [1]. Cette évaporation si sin-

[1] Un ami de M. Mazzini, l'avocat républicain Brofferio, explique à la vérité la chose d'une autre façon dans son *Histoire du Piémont* (fort maigre compilation, par parenthèse). Il assure que M. Mazzini avait suivi la bande expéditionnaire en Savoie jusqu'à Carra, et que là, vers le soir, entendant du bruit, il saisit *son mousquet, joyeux de l'idée qu'il allait avoir affaire avec l'ennemi*. « Mais, ajoute l'historien, Mazzini était travaillé *d'une* » *forte fièvre; il s'évanouit, et quand il rouvrit les yeux il se* » *trouva en Suisse, où ses compagnons l'avaient transporté à* » *grand'peine*. » Nous laissons au lecteur à juger de cet évanouissement subit, qui aurait duré l'espace de plusieurs lieues,

gulière fit beaucoup causer dans le temps, et M. le chevalier de Meuz, chargé d'affaires diplomatiques près le gouvernement de Milan, — dans un rapport adressé à M. de Metternich, — s'égayait fort au sujet du *spectacle comique donné par M. Mazzini en Savoie.*

Toutes les tentatives de soulèvements organisées postérieurement en Italie par le grand agitateur, — la descente en Calabre par les infortunés frères Bandiera, les nombreuses insurrections qui ont éclaté dans l'espace de quinze ans sur divers points du territoire des États pontificaux, jusques et y compris la pitoyable échauffourée de Val-d'Intelvi (octobre 1848) et l'ultra-folle entreprise de soulèvement à Milan (6 février 1853), — ont porté ce même cachet d'impéritie et d'extravagance fabuleuses. Gioberti le proclame ainsi que nous : « La vanité de ses tentatives dans » le cours de quinze années, la malheureuse issue de » l'expédition de Savoie, tant de boucheries inutiles, tant » de soulèvements qui n'ont abouti qu'à rendre pires les » conditions de l'Italie, n'ont pas suffi à le guérir[1]. »

A la suite de ces divers mouvements révolutionnaires, beaucoup de malheureux entraînés et mis en avant par M. Mazzini, ont subi des condamnations à mort ; d'autres ont été jetés dans les prisons, mais d'ailleurs, il faut le reconnaître, — le grand idéologue a toujours eu soin de sauver sa précieuse personne. On l'a constamment vu diriger de Londres, de Paris, de Genève, de Lausanne, des expéditions armées, en Italie. Nous reviendrons plus tard sur

et aurait cessé ensuite juste au moment où le héros se trouvait en sûreté !

[1] *Rinnovamento*, vol. 1, p. 342.

ce curieux chapitre; nous nous contenterons de dire pour le moment que M. Mazzini paraît s'être fait une loi de jouer, — à l'égard de ses bravi anarchistes, le rôle du poëte Boileau vis-à-vis des soldats de Louis XIV, — c'est-à-dire, de se borner à les *encourager de loin de la voix et du geste*[1].

VI.

En 1848, les Autrichiens avaient été forcés d'évacuer Milan; les armes piémontaises obtenaient du succès, les Italiens, — sans acception de nuances d'opinions, — semblaient s'être réunis sous la bannière de l'indépendance nationale, M. Mazzini paraît, et à l'instant tout change de face. Son *étoile*, — quoique *brillant* DANS *sa poitrine*, suivant son heureuse expression, — n'en exerce pas moins partout une funeste influence. Le soi-disant apôtre s'était fait précéder d'un manifeste daté de Paris (5 mars 1848) au nom de l'Association Nationale Italienne, dans lequel il disait : « Notre unique vœu est de voir l'Italie s'unir fra-» ternellement en *un pacte d'amour*,... nous ne ferons » entendre qu'une parole *pacifique*, *modérée*, d'accord » avec le mouvement progressif de la nation..... Nous ne » voulons qu'*harmoniser*, *unifier*; nous n'entendons » pas imposer aux efforts d'émancipation le triomphe » prédéterminé de telle ou telle forme de gouverne-

[1] Bianchi-Giovini a exprimé la même idée, mais plus brutalement, en disant : « Dans les endroits où il ne s'agit que de faire » des phrases et de provoquer des désordres, vous rencontrerez » toujours le Mazzini; sur le terrain du danger, jamais. (*Mazzini e le sue utopie*, p. 62.)

» ment, » etc. Mais les faits viennent bientôt démentir ces déclarations doucereuses ; sous le masque bénin et apostolique se montre le sectaire cassant et intolérant [1]. A peine installé à Milan, M. Mazzini organise des clubs, des conciliabules ; il prend ses allures ordinaires de dominateur autocratique ; il prétend tout régler, tout diriger, même les choses de la guerre ; il veut donner des conseils de stratégie aux généraux, lui qui ne peut pas seulement venir à bout d'aligner et de faire marcher les trois ou quatre pauvres formules et les quelques douzaines de mots invariables dont se compose son soi-disant système ! Il entend qu'il n'y ait plus d'autre cri de ralliement que l'inepte devise : *Dio e il Popolo ;* il déclare que tout le monde doit marcher à la suite de l'*idée* (phare si lumi-

[1] Ces contradictions se rencontrent à chaque instant chez M. Mazzini, soit entre ses actes et ses paroles, soit dans ses affirmations ou ses idées. Chose inouïe, il arrive très-souvent que, dans un même article, on le voit se démentir vingt fois à quelques lignes seulement de distance. Qu'on nous permette d'en citer un exemple pris au milieu d'une foule d'autres de ce genre.

Il s'agit d'un manifeste du comité national, à Londres, portant la date du 30 septembre 1851. Le but de cette pièce est de régler les conditions de la *future* insurrection d'Italie (nous savons déjà que c'est là une monomanie du grand visionnaire). M. Mazzini commence par déclarer formellement que « cette prochaine révolution SERA *républicaine et unitaire*, que de plus elle SERA *sociale*. » Il ajoute que : « Partout où surgirait une bannière de » *fédéralisme*, une bannière qui au nom d'un principe ou d'un » État, tendrait à localiser ou à éparpiller en plusieurs camps » l'insurrection, l'insurrection devrait l'abattre. » Il veut enfin qu'on n'entende proférer qu'un *seul* cri, celui de *Vive la République !* et qu'on dise *aux intrigants politiques :* « Au nom de » Milan et de Novare, *retirez-vous.* » Pour qui connaît l'outrageuse phraséologie de M. Mazzini, il est évident que par les mots

neux et avec lequel assurément on ne court pas risque de s'égarer!), il lance des manifestes tranchants et exclusifs comme toujours; il crée, dit Gioberti, « une presse déma-» gogique sans frein, qui déconsidère les honnêtes ci-» toyens, exaltant les incapacités et insultant les hommes » de cœur qui auraient mérité d'être soutenus et encou-» ragés. » Bref, la présence de l'homme fatal, les publications, les manifestations mazziniennes, produisent leur effet immanquable; partout bientôt la confusion, la discorde, l'anarchie; partout les haines, les injures, les luttes intestines (c'était là le *pacte d'amour* promis)! Le contre-coup de ces dissensions se fait sentir dans l'armée piémontaise, assaillie d'ailleurs journellement d'outrages par les démagogues, pendant qu'elle se battait pour

intrigants politiques il entend désigner le parti constitutionnel ou modéré, et tous ceux qui n'appartiennent pas à sa secte.

Certes, il est impossible de formuler plus nettement des déclarations intolérantes et exclusives. Eh bien! à quelques phrases de là, vous l'entendez s'écrier : « Point d'anarchie, de tentatives » de *subversion dans les conditions sociales.* » (Que faisait-il donc tout à l'heure en déclarant que la prochaine révolution devait absolument être *sociale?*) « Point de prédication inconsidérée » de systèmes étranges, EXCLUSIFS, *imparfaits et tyranniques.* » (Que faisait-il donc tout à l'heure en voulant imposer sa république, son unitarisme, en un mot, toutes ses visions systématiques, à l'*exclusion* de toute autre opinion?) Il disait il n'y a qu'un instant qu'il fallait enjoindre à tous ceux qui ne pensaient pas comme lui de *se retirer*, et surtout abattre toute bannière de *fédéralisme*, le voici maintenant qui veut qu'on accueille, qu'on embrasse tout le monde, et il s'exclame en terminant : « *Fédéra-« listes, unitaires*, ne devons-nous pas TOUS conquérir la patrie! » Encore une fois, tout cela se trouve dans une seule et même pièce. Jamais la divagation et l'incohérence furent-elles portées à un tel point?

eux. « Le parti républicain, dit un écrivain militaire, qui » faisait sonner si haut son patriotisme, *avait continuellement entravé la guerre et servi l'Autriche à souhait;* il avait son centre à Milan, et l'on aurait » dit *d'un corps d'armée envoyé par Radetzki sur les derrières de l'armée piémontaise, pour la prendre entre deux feux*[1]. »

Arrive la déroute de Custoza; les Piémontais sont obligés de se réfugier entre les murs de Milan. Les démagogues se montrant de plus en plus patriotes conséquents, soulèvent la population, — non contre l'ennemi, — mais contre ses alliés et ses défenseurs. Charles-Albert se retire au milieu des coups de fusil, et M. Mazzini reproche à ce roi qui pendant trois mois s'était montré aux endroits les plus exposés sur les champs de bataille, « sa » *fuite secrète et lâche*, accompagnée de circonstances » capables de *déshonorer à jamais la monarchie*[2]. » Et qu'avait-il fait, lui, pour être en droit d'adresser d'aussi grossiers outrages et de donner des leçons de vaillance à un prince-soldat? Bianchi-Giovini va nous l'apprendre : « Mazzini *avait fui de Milan quand les Autrichiens en étaient encore éloignés de trente milles, et s'était réfugié au pied du mont Bo-* » *lia*[3]*!!!* »

[1] *Venise en* 1848-49, par A. Lemasson, p. 114.

[2] *Cenni e documenti*, p. 78.

[3] *Mazzini e le sue utopie*, p. 23. — Après avoir joué un si triste rôle à Milan, en 1848, M. Mazzini n'a pas craint de choisir récemment encore (6 février 1853) cette même ville pour théâtre des excès de sa monomanie de bouleversement et de destruction. La seule différence, c'est que cette nouvelle tentative a été plus

VII.

L'homme qui se vante,—comme d'un titre de gloire,—de *comprendre les ruines*, se transporte de Milan en Toscane. Et ici encore nous voyons se vérifier ce que Gio-

colossalement insensée que toutes les autres. Mais, d'ailleurs, rien de changé dans la mise en scène ordinaire des échauffourées mazziniennes; ce pauvre cerveau n'a pas su trouver, depuis vingt ans, un seul moyen nouveau, une seule variante à ses banalités démagogiques. Dans le manifeste insurrectionnel, signé Mazzini, et publié par le *Daily-News*, on retrouve les mêmes non-sens boursouflés qui traînent dans tous ses précédents factums; — l'inévitable couplet en l'honneur des miraculeuses vertus de la fameuse devise : DIO E IL POPOLO; — la même recherche malheureuse des effets de style, n'aboutissant qu'au burlesque prétentieux, ainsi que dans cette phrase : « Soyez *terribles comme la tempête sur nos côtes;* soyez *obstinés*, soyez immuables, *comme les Alpes* qui vous environnent » (les *Alpes obstinées!*); — les mêmes frénésies bouffonnes et profanatoires dans le genre de celle-ci : « Faites-vous *des poignards du fer de vos croix;* » — enfin les mêmes preuves de remarquable *prudence*. Le grand conspirateur, restant à Londres, et poussant de là ses sectaires au milieu des périls immédiats et ultérieurs de la lutte, leur dit : « Nous *combattrons* dans vos rangs DEMAIN! » Ce *demain* présente assurément un côté comique, mais qui disparaît devant la pensée que ce nouvel acte de délire mazzinien a encore coûté la vie à de nombreuses victimes. La marotte d'un fou, quand elle trempe dans le sang, ne saurait plus exciter le rire.

Un dernier trait; on lit dans la *Gazette d'Augsbourg* : « Une grande partie de l'argent trouvé sur les séditieux (à Milan) était de la fausse monnaie. Cela caractérise l'odieux système de Mazzini. Depuis longtemps le comité révolutionnaire de Londres a formé le projet d'émettre du papier-monnaie faux. En attendant, il fait circuler de la fausse monnaie. Est-ce que la loi anglaise permet cela? Généralement, le droit d'asile est refusé en Angleterre aux individus qui ont volé de l'argent. »

berti dit de lui : « Sa parole a la force d'un résolutif et » d'un corrosif social ; *il ne saurait mettre le pied* » *dans un pays sans y porter le trouble, la dis-* » *corde, l'anarchie; incapable de faire rien qui* » *vaille, il ne réussit qu'à bouleverser et à dé-* » *truire* [1]. »

Entré à Florence, M. Mazzini assiste le 20 février 1849, à un banquet démocratique en plein air, à la suite duquel il prononce une harangue sur la *Piazza del Popolo.* Les résultats fatalement inhérents à sa présence et à ses discours ne se font pas attendre, car le lendemain même, 21, — remarquez bien la date, — un journal florentin, inféodé au mazzinisme, publie l'article qu'on va lire :

« Nous sommes joyeux, extrêmement joyeux, *de voir* » *que l'heure du carnage, l'heure du sang soit ar-* » *rivée.* Nous verrons, pardieu ! à présent, combien nous » sommes d'Italiens en Italie. Nous allons pouvoir nous » compter, et *le sang des traîtres baignera, avec* » *celui de l'Autrichien, nos chemins qui ont be-* » *soin d'un baptême de sang pour laver la honte* » *des ignominies passées...* Que l'on fonde des canons » avec les cloches, *qu'on dépouille les églises d'un* » *or inutile et d'un argent mal employé;* qu'on re- » crute, *qu'on fasse marcher* les religieux, les moines » et les prêtres, comme on l'a fait dans d'autres pays; » *qu'on enrôle de force les paysans* pour la défense » commune; QUE LES RÉCALCITRANTS SOIENT MIS A LA » BOUCHE DES CANONS ET NOUS SERVENT DE MITRAILLE A » ENVOYER A L'ENNEMI !!!... QU'ON REMPLISSE AUSSI LES

[1] *Rinnovamento*, vol. II, p. 343.

» PRISONS, POURVU QUE L'INTÉRIEUR DE L'ÉTAT SE VIDE » D'ENNEMIS. » (*Popolano*, 21 février 1849 [1].)

A cette politique hydrophobe, à cette rhétorique de charnier, à ces phrases d'abattoir qui suintent le sang, à ces cris de cannibale flairant la chair à dépecer, vous avez déjà reconnu sans aucun doute le nouvel évangile de l'humanité, de la fraternité par excellence et des *pactes d'amour;* — comme aussi, à ces *paysans* qu'il faut *attacher à la bouche des canons et employer en guise de mitraille*, vous ne sauriez méconnaître l'école vraiment démocratique, la seule qui aime tendrement et sincèrement le *peuple* [2]!

[1] Nous pourrions citer une foule d'articles aussi hideusement, aussi stupidement atroces, publiés par des feuilles mazziniennes pendant les années 1848-49.

[2] Avec leurs dévergondages de frénétiques, parlant sans cesse de tout abîmer, de tout exterminer, *pour la patrie*, les mazziniens s'imaginent sans doute donner l'idée du patriotisme porté au plus haut degré; ils n'en offrent tout au plus que la caricature. Ils ne font que plagier les exagérations ampoulées qui traînent sur ce sujet dans les vieux répertoires mélodramatiques; au lieu de frapper, d'émerveiller, comme ils le pensent, ils ne font qu'exciter le sourire. Et d'ailleurs, un historien italien avait déjà ouvert la voie dans ce genre bouffonnement outré, et il était même allé si loin qu'on ne peut plus que pâlir auprès de lui. Buoncompagni raconte le plus sérieusement du monde qu'au siége d'Ancône (1171) par l'archevêque de Mayence, général de Barberousse, la faim commençant à se faire sentir dans la ville, « plusieurs jeunes filles se présentèrent à la municipalité » en s'offrant elles-mêmes *comme nourriture*, avec ces paro» les : « Messieurs qui gouvernez cette cité, la chair des chevaux » et d'autres animaux est-elle donc considérée comme plus *ex*» *quise* (saporita) *que la nôtre, pour être mangée de préférence?* » De plus, cette chair manque à cette heure totalement; *mange*-

Que tout cela serait odieux si ce n'était par-dessus tout pitoyable !

M. Mazzini avait si bien porté bonheur à la Toscane,— ce pays jadis si calme, si florissant,—et dont le gouvernement paternel avait été proverbial pendant un siècle, — que le ministre anglais à Florence, sir Charles Hamilton, écrivait à la fin du même mois de février 1849 : « Il est » impossible de se faire une idée *de la terreur, de la* » *misère et de la désolation qui règnent dans cette* » *malheureuse cité*[1]. »

VIII.

Nous voici arrivé à M. Mazzini triumvir et à la République romaine. Nous n'avons pas besoin de déclarer que notre intention n'est nullement de présenter un historique de cette période, déjà décrite d'ailleurs par plusieurs écrivains français et italiens[2]. Nous nous bornerons à extraire de l'ensemble quelques détails et quelques citations qui rentrent dans notre cadre. Comme aussi nous nous proposons de laisser complétement de côté la partie militaire,

» *donc de* NOUS, qui nous offrons spontanément, ou bien jetez-» nous dans la mer ; mieux vaudra pour nous mourir que de » tomber au pouvoir de ces Allemands qui n'ont pour loi que la » brutalité et la fureur. » (BUONCOMPAGNI, *Obsidio Anconæ.*) Dans cette histoire prétendue, le burlesque de la mise en scène est tout à fait au niveau du burlesque de l'invention.

[1] *Correspondance affecting the affairs of Italy*, p. 174.

[2] Nous citerons entre autres un ouvrage aussi complet que remarquable, intitulé *Histoire de la Révolution de Rome*, par Alphonse Balleydier.

celle du siége de Rome. Et cela pour deux raisons : la première, c'est que la défense a été courageuse et que le courage est toujours respectable ;—la seconde, c'est que M. Mazzini est resté tout à fait étranger à cette partie-là. On ne l'a jamais, — au grand jamais, — aperçu du côté de la porte Saint-Pancrace, théâtre des batailles. Il s'était réservé les harangues, les manifestes, les proclamations, etc., autrement dit le département des phrases. Pendant que d'autres se battaient, il n'a tiré, lui, que la plume et versé que son encre.

M. Mazzini et tous les pamphlétaires démagogues à la suite ont cité, — et citent encore à cette heure, — la République romaine comme ayant été constamment un modèle d'ordre, de mansuétude, de fraternité, de désintéressement, comme ayant offert, — en un mot, — le spectacle de toutes les vertus civiques et humanitaires. Ils nient qu'il y ait eu *le moindre excès* de commis, et surtout qu'on puisse apercevoir la plus légère tache de sang sur la blanche robe de cette vierge mazzinienne. Un seul exemple suffira pour prouver la candeur de semblables assertions. L'assassinat du ministre Rossi (19 novembre 1848) a soulevé d'horreur l'Europe entière; mais ce crime a été précédé et suivi de circonstances qui le rendent plus odieux encore. Les chefs des sociétés secrètes l'avaient décrété, dit-on, trois semaines auparavant, dans un banquet *fraternel*, au milieu du choc des verres. La veille du jour fixé, il y avait eu *répétition* pour l'exécution de ce forfait, comme s'il se fût agi tout simplement d'une fiction dramatique. Cent seize conjurés s'étaient réunis le soir dans la salle du théâtre Capranica; un cadavre em-

prunté à l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Jacques se dressait debout, appuyé contre *une coulisse;* le sectaire assassin désigné par le sort, s'exerça à frapper sûrement le coup de poignard, et l'assemblée battit des mains, se félicitant de voir que *la représentation marcherait bien le lendemain.*

Le crime accompli, qui ne sait que l'assemblée des représentants romains, — alors que le sang du ministre coulait encore sur le seuil du lieu de ses séances, — resta froide, impassible? le président Sterbinetti dit de son ton ordinaire : « On va passer à la lecture du procès-verbal. » Qui ne sait que, le soir, ce détestable assassinat fut célébré par une fête publique, par une nombreuse procession où se trouvaient mêlés plusieurs *militaires de différents corps?* que cette procession cannibalesque parcourut les rues portant des torches, des bannières, à l'une desquelles était attaché le couteau qui avait servi à l'accomplissement du crime et qui était encore rouge de sang? — que ces hordes poussaient des cris de joie sauvages et chantaient en chœur un hymne composé *pour la circonstance*, et dont le refrain était : *Bénie soit la main qui a poignardé Rossi!* Qui ne sait qu'à une station, au café des *Convertite*, l'assassin lui-même fut l'objet d'une ovation? — que c'était à qui, — parmi cette abominable foule, — pourrait saisir et baiser sa main sanglante qu'on appelait sa *santa mano?* Qui ne sait enfin que, pour mettre le comble à toutes ces horreurs, la procession vint parader devant l'hôtel où pleuraient la veuve et les enfants du comte Rossi, et élever le out eau meurtrier à la hauteur des fenêtres du premier

étage? Le lendemain, les feuilles démagogiques applaudirent avec enthousiasme à ces hideuses scènes. Des réjouissances populaires en l'honneur de cet assassinat eurent lieu sur d'autres points de l'Italie, notamment à Livourne. Un forcené démocrate, le docteur Carlo Pigli, alors gouverneur de la ville, harangua en cette occasion la foule du haut de son balcon, et dit entre autres choses, que « Rossi avait été frappé par *un digne fils de la République romaine*[1]. »

Eh bien! en présence de ces apothéoses publiques du crime, M. Mazzini a *osé*, — le mot est modéré, — écrire ce qui suit dans une lettre adressée à M. de Lesseps (16 mai 1849) : « L'assassinat de M. Rossi, fait déplora» ble, *mais isolé*, EXCÈS INDIVIDUEL REPOUSSÉ, CON» DAMNÉ PAR TOUT LE MONDE. » Après un pareil exemple, on peut juger ce que valent les affirmations mazziniennes sur tout le reste[2].

Les sectaires ne se contentent pas de chercher des atténuations mensongères, ils crient à la calomnie quand on

[1] Guerazzi, qui était à cette époque ministre de l'intérieur en Toscane, confirme pleinement le fait. Il ajoute : « J'adressai à ce » sujet des représentations à Pigli; je l'engageai à être plus mé» nager de ses discours vis-à-vis de la foule, et je l'exhortai à » *imiter la rose*, laquelle, disais-je, est d'autant plus belle » qu'elle se montre moins (quanto si mostra meno, tanto è più » bella). » (*Apologia*, p. 45.) Cette comparaison de *la rose*, à propos d'une glorification de l'assassinat, paraîtra sans doute plus que singulière.

[2] Que serait-ce s'il était vrai que M. Mazzini eût écrit lui-même, — comme l'assure une brochure italienne, — *Le Peuple à Rome*, 1850 : « *L'assassinat de Rossi était nécessaire et* » *juste!* »

parle des autres assassinats qui ont souillé si fréquemment la république romaine. Faut-il donc rappeler l'abbé Ximenès poignardé comme rédacteur d'un journal *réactionnaire*[1], — nouvel exemple du respect du parti pour la liberté des opinions? — Faut-il rappeler les trois malheureux paysans massacrés en pleine rue, — comme jésuites déguisés, — par la foule *qui se lave les mains dans leur sang et se partage les lambeaux de leur chair*[2]?

Faut-il rappeler le curé de la Minerve égorgé dans les souterrains du cloître de Sainte-Calixte, et les *quatorze* prêtres fusillés dans le même lieu[3]? En même temps les assassinats ensanglantaient d'autres parties des États romains, et notamment Imola, Sinigaglia et Ancône. A propos des excès homicides qui se commettaient à Imola, le ministre de l'intérieur, Saffi, écrivait au comte F. Laderchi, gouverneur de la province de Ravenne : « Je suis profondément désolé ; c'est là une terrible plaie. Je vois les extrêmes difficultés de l'action gouvernementale *dans une aussi horrible décomposition de la société.* »

Il se passa, dans les provinces citées plus haut, un fait qui paraîtrait incroyable si l'on ne savait à quel point de démence perverse peuvent entraîner les passions démagogiques. Nous l'empruntons à Carlo Rusconi, ardent mazziniste, ministre des affaires étrangères de la république romaine, dont il a écrit l'histoire. Un pareil témoignage ne saurait sans doute passer pour suspect; voici ce que raconte Rusconi : « Dans les provinces d'Ancône et de Si-

[1] Juillet 1848. — [2] 4 mai 1849. — [3] 20 mai 1849.

» nigaglia s'était formée (chose horrible à dire!) une so-
» ciété qui crut servir les principes démocratiques en
» tuant les individus qui ne professaient pas ces mêmes
» principes, et qui imagina (présomptueuse sottise jointe
» à une horrible férocité!) de purger la société *de tous*
» *les hommes immoraux et de tous ceux qui étaient*
» *hostiles au gouvernement républicain.* Les statuts
» de cette secte, qui s'était appelée l'*Infernale*, portaient :
» *Mérite la mort, quiconque n'est pas républicain*
» *et se montre hostile à la république, comme aussi*
» *quiconque a donné au pays l'exemple d'une vie*
» *corrompue et désordonnée, foulant aux pieds*
» TOUTE VERTU ET TOUTE MORALE [1]. » Et Rusconi cite nominativement quinze personnes qui tombèrent sous le couteau de ces fanatiques démocrates; et il ajoute qu'il y en eut encore beaucoup d'autres. Est-il possible, nous le demandons, de concevoir un aussi monstrueux renversement du sens moral : des républicains égorgeurs par frénésie de liberté et de fraternité, des bandits au nom des bonnes mœurs, des assassins au nom de la vertu!! Mais à qui la faute, sinon à ces détestables apôtres qu'on entend toujours mêlant à leurs soi-disant prédications de progrès et de morale le meurtre et le sang?

L'autocrate de la république romaine ne manquera sans doute pas d'objecter que son gouvernement n'est pas resté indifférent en présence de ce débordement de crimes. Voyons donc les énergiques mesures qu'il a prises : pour l'assassinat du comte Rossi et de l'abbé Ximenès, aucune punition, pas même une recherche des coupables; — re-

[1] *La Republica Romana*, vol. I, p. 189.

lativement à l'égorgement des trois malheureux paysans, au milieu d'une rue, en plein jour, et avec des circonstances si atroces, le ministre Saffi publie une proclamation commençant ainsi : « Rome, la cité créatrice de notre » vie civile, *le centre idéal* dont toute l'Italie attendait » la nouvelle parole de rédemption, était paralysée dans » sa magnifique mission par ce funeste amalgame de l'au- » torité sacerdotale et de la principauté, qui, dans les mi- » sérables réseaux d'une artificieuse et exclusive politique, » étouffait l'irrésistible pensée de la nation... » Suivent deux pages d'un aussi vaporeux pathos, — évidemment imité du maître, — et c'est seulement après avoir ainsi divagué sur toute autre chose, que la proclamation arrive incidemment à parler des « *délits de sang* (périphrase » assez adoucie) qui se commettent sur quelques points » (heureusement *fort rares*) de l'État, et troublent dé- » plorablement *le concours général et merveilleux* » *d'un peuple entier dans l'œuvre de sa rédemp-* » *tion.* » La proclamation dit encore que par ces *délits*, « *l'idée vierge et majestueuse qui s'élève aujour-* » *d'hui sur le Capitole* est jetée dans la fange ; par eux » le nouveau *pacte d'amour* et de pardon, juré à Rome » par les vrais croyants dans l'avenir de l'humanité, est » profané ; par eux, l'*œuvre de la vie et l'harmonie* » *de la liberté* sont horriblement violées et foulées aux » pieds [1]. » La pièce se termine par des menaces de répression.... *pour l'avenir*, mais nous ne sachions pas qu'elles aient été suivies d'aucun effet.

[1] Voir cette proclamation dans l'ouvrage de C. Rusconi, déjà cité, p. 231.

Quant au massacre d'un si grand nombre de prêtres dans les souterrains du cloître de Sainte-Calixte, le triumvirat lance une autre proclamation où il est dit : « Des » *désordres rares* (toujours les expressions les plus adou- » cies), des commencements de dévastation, des actes » offensifs à la propriété, menacent le *calme majestueux* » avec lequel Rome a sanctifié sa victoire... Romains, vos » triumvirs ont pris l'engagement solennel de montrer à » l'Europe que *vous êtes meilleurs que ceux qui vous* » *assiégent*... que vous êtes non-seulement braves, mais » bons; que force et loi sont parmi vous l'âme de la répu- » blique[1], etc. » Puis, même péroraison de menaces... oratoires, et même absence d'effets.

En résumé, — pour prévenir et châtier d'horribles assassinats, — pas autre chose que des phrases pompeusement insignifiantes, sentimentalement alambiquées. Jugez comme les bandits devaient être effrayés et contenus !

L'historien mazziniste Rusconi, — parmi ce qu'il appelle les beaux actes de la république romaine, — cite celui-ci : « La police *fut réformée dans le sens de cette* » *moralité qu'elle devrait toujours avoir*, et ce mi- » nistère confié à des hommes sobres, de réputation in- » tacte, afin que l'institution *fût pour les citoyens une* » *sauvegarde et non plus un sujet d'épouvante*[2]. » Ici encore, mots superbes, mais auxquels manque absolument la réalité. Que penser de cette police *régénérée*, véritable *sauvegarde* des citoyens, et qui laissait impu-

[1] *Republica Romana*, vol. II, p. 269.

[2] *Ibid.*, v. I, p. 113.

nément commettre les désordres, les dévastations, les violences, les spoliations, les assassinats publics, dont Rome était alors le théâtre! Mais si nous nous transportons à Ancône, cette police modèle joue bien encore un autre rôle. Écoutons Farini : « Parlerai-je d'Ancône, où les bandits » assassinaient en plein midi, sur les places, dans les mai» sons particulières, dans les établissements publics, en » présence de la milice qui laissait faire. J'ajouterai que » *des officiers de police, tout à la fois sbires, juges* » *et bourreaux, donnaient la mort aux citoyens* » *que leur devoir était de protéger contre toute of*» *fense*[1]. »

Le jour de l'entrée de l'armée française dans Rome, — c'est Carlo Rusconi qui l'avoue, ou plutôt qui a l'air d'en faire gloire : « la fureur publique, à un certain » moment, ne put plus se contenir, et *quelques soldats* » *français ainsi que quelques prêtres italiens tom*» *bèrent percés par cent poignards*[2]. » La république romaine, — baptisée dans le sang de Rossi, — devait donc finir comme elle avait commencé, — par des assassinats!

Encore une fois, M. Mazzini dénie toutes ces atrocités homicides; il s'écrie : « Nos mains, les mains qui ont dirigé Rome, *sont pures de délits de sang*[3]. » S'il veut dire tout simplement par là qu'il n'a point trempé *personnellement* dans les forfaits dont nous venons de dérouler le triste tableau, nul assurément ne songe à le contester. Mais alors qu'on institue des sectes assassines;

[1] *Stato Romano*, v. III, p. 393.
[2] *Republica Romana*, v. II, p. 198.
[3] *L'Italia del Popolo*, n° d'octobre 1849.

qu'on leur met entre les mains *la dague et le poignard;* qu'on leur jette des maximes comme celle-ci : « *Ne crai-* » *gnons pas d'exterminer, — L'homicide politi-* » *que n'est pas un crime;* » alors que les meurtres viennent ensuite à s'accomplir, peut-on justement échapper à l'accusation de complicité morale? Nous ne le pensons point. Le malheureux Macbeth s'écrie que toute l'eau de l'Océan ne saurait laver les taches de sang, à plus forte raison toutes les phrases de l'art oratoire ne peuvent y suffire.

Le parti mazzinien s'est plu à rejeter sur la papauté toute la responsabilité des catastrophes qui ont accablé Rome. Suivant eux, Pie IX n'avait qu'à se confier à un peuple dévoué, généreux, qui ne demandait qu'à développer paisiblement ses libertés. Le vrai peuple romain, à la bonne heure, mais Massimo d'Azeglio ne nous a-t-il pas appris qu'il y avait, — à cette époque de surexcitations révolutionnaires, — des directeurs de troupes de comparses, se chargeant de fournir *un peuple* au gré des besoins et des fantaisies des grands agitateurs? Or, ce peuple de convention, le parti mazziniste avait eu soin de se le procurer à Rome, et il en disposait comme de sa chose. Maintenant, établissons nettement la position (de 1847-48). N'est-il pas vrai que le vicaire de Jésus-Christ sur la terre avait grand tort de ne pas se fier à une secte qui nie la divinité du Christ, et qui l'appelle tout simplement UN HOMME[1]! N'est-il pas vrai que le chef de la religion catholique de-

[1] L'*Italia del Popolo*, n° de janvier 1850, p. 63 : « Le sang » *du Christ*, est-il dit, racheta le genre humain; il suffit du sa- » crifice d'UN HOMME pour rendre éternelle sa pieuse parole. »

vait raisonnablement faire cause commune avec des ennemis déclarés du catholicisme, avec ceux qui le disent à chaque instant un *culte perdu, définitivement mort, un cadavre galvanisé*, etc. ? N'est-il pas vrai qu'un pape devait se remettre aveuglément entre les mains de gens qui n'ont jamais cessé d'attaquer, de maudire, l'institution de la papauté, et d'invoquer sa destruction? N'est-il pas vrai, enfin, que le souverain temporel des États romains ne pouvait, sans une suprême injustice, refuser de croire au profond dévouement des adeptes de la *jeune Italie*, de cette même secte qui, — dès quinze ans auparavant, — s'était organisée dans le but avoué de travailler à la *destruction indispensable de* TOUS *les gouvernements de la Péninsule?*

La situation ainsi posée, de quel côté étaient le parti pris, la mauvaise foi? La réponse certes n'est pas difficile, et les faits d'ailleurs ne la fournissent malheureusement que trop. Laissons les arguties et les subtilités; ce qui est arrivé à Rome en 1848 devait nécessairement arriver, attendu que c'était le résultat d'un complot préparé, arrêté de longue main, et dont le vénérable Pie IX devait être la victime, *quoi qu'il pût faire d'ailleurs.* Aussi voit-on sa proclamation si généreuse d'amnistie du 17 juillet 1846, sa Consulte et toutes ses concessions libérales ne donner lieu qu'à de nouvelles exigences de plus en plus inacceptables, de plus en plus impossibles [1].

[1] Pie IX avait voulu appeler la liberté, il voyait l'anarchie lui répondre; et il avait coutume, dit-on, de citer souvent à ce propos le conte de cet enfant qui, ayant vu un sorcier à l'aide de signes magiques évoquer et faire danser un diable, puis le

Et puisque nous en sommes sur le chapitre de la franchise, nous poserons une autre question à M. Mazzini : Lorsqu'il est arrivé à la dictature de la république romaine, il s'était montré jusque-là, — nous venons de le dire, — anticatholique on ne peut plus prononcé ; il avait déclaré mille et mille fois qu'il ne croyait ni à cette religion, ni à son divin auteur, ni à ses rites ; il n'avait cessé de couvrir les ministres du culte d'outrages et d'anathèmes ; comment se fait-il donc que ce même anticatholique, pendant son triumvirat, ait plus d'une fois *ordonné* des cérémonies religieuses dans les églises, cérémonies dans lesquelles il se plaisait à parader revêtu d'une écharpe ? Comment se

faire disparaître avec d'autres signes, ne se rappela plus ces derniers, de telle sorte qu'il eut le diable obéissant à ses ordres, mais ne savait comment s'en défaire. « Cet enfant, ajoutait tristement le bon pape, cet enfant, c'est moi. »

Nous avons parlé de l'amnistie du 17 juillet 1846 ; les nombreux conspirateurs qui en avaient profité prêtèrent avec enthousiasme le serment suivant imposé comme condition : « Je » jure *sur ma parole d'honneur de n'abuser en aucun temps*, » *en aucune manière, de la souveraine clémence du Saint-Père*, » et je m'engage *à remplir fidèlement tous les devoirs d'un bon* » *et loyal sujet.* » Ce serment fut accompagné des plus extrêmes démonstrations d'amour et de gratitude envers Pie IX... Quelque temps après, ces mêmes amnistiés se montraient en tête de ses ennemis les plus implacables et les plus acharnés à le renverser.

Criera-t-on à la noire ingratitude ? Mais un mazziniste vous apprendra qu'ils ne devaient aucune reconnaissance à Pie IX, au contraire. « Pie IX, dit-il, prétend se faire un mérite d'un par- » don qu'*il devait, lui, demander*, en répudiant les péchés du » papisme, *et au lieu de cela il* OSE *l'accorder* avec la condition » d'un serment de respecter la puissance pontificale. » (L'*Italia del Popolo*, n° de décembre 1849.) L'explication est neuve et fait honneur au cœur et à l'esprit de son auteur.

fait-il notamment que le jour de Pâques (1849) il ait voulu forcer les chanoines de Saint-Jean-de-Latran à célébrer, *pour lui et son gouvernement*, une messe solennelle à l'autel de Saint-Pierre, réservé exclusivement au pape ; — que le 6 juin suivant, veille de la Fête-Dieu, le triumvir Mazzini ait publié une proclamation dans laquelle on remarquait les passages suivants : « Romains, demain est » le jour consacré à fêter *l'hostie de paix et d'amour*. » La cour romaine le célébrait avec une pompe solennelle » et une grande démonstration de luxe. La guerre allumée » sous vos murs empêche l'accomplissement de cet acte » religieux. Néanmoins *l'acte de religion ne doit pas* » *être omis*. Que chaque curé, que chaque chapitre le » célèbrent dans l'intérieur de leur église. Les humbles » prières des chrétiens s'élevant sans faste vers le ciel en » seront mieux accueillies, et pour l'expiation des péchés, » et pour le secours au peuple pieux et confiant en ce Dieu » qui bénit et défend la cause des opprimés, » etc.

Et c'est un ennemi acharné du catholicisme, c'est l'apôtre de nous ne savons quelle religion fantastique devant s'élever sur le tombeau de la foi évangélique, qui s'en vient ainsi recommander la célébration d'une fête catholique, que disons-nous ! débiter presque un pieux sermon, prêcher la prière, la dévotion à des autels qu'il déteste, qu'il injurie, qu'il voudrait renverser dans la poussière ! M. Mazzini répondra-t-il que son intérêt gouvernemental lui commandait, à Rome, d'avoir l'air de ménager encore et de respecter le catholicisme, ce qui équivaudrait à dire qu'il entendait faire de la religion un instrument politique, *instrumentum regni* ? Mais cette coupable prostitution

n'est pas nouvelle ; elle a été plus d'une fois stigmatisée, même par M. Mazzini, qui s'annonçait comme venant répudier tous les manéges condamnables des anciens systèmes. Et encore une fois pourquoi le prophète de la religion *de l'avenir*, de la religion universelle et humanitaire, qui précisément, — il l'a répété assez souvent, — *couve dans Rome* et doit *s'élancer du haut du Capitole*, ne proclamait-il pas hautement, franchement, sa foi nouvelle, son culte régénérateur, au lieu de s'incliner devant le catholicisme dont il ne veut plus? M. Mazzini a dit quelque part : « Je puis pécher sous bien des rapports, mais *non par hypocrisie*[1]. » — C'est au lecteur à prononcer.

Arrivons aux principales mesures gouvernementales, administratives et financières qui ont signalé la dictature de M. Mazzini à Rome ; — nous disons dictature, car il est bien connu que ses deux collègues en triumvirat ne comptaient absolument pour rien. Et ici encore on reste stupéfait de voir que ce novateur superbe n'ait fait que se traîner servilement sur les traces de nos révolutions de 93 et de 1848. Que trouve-t-on en effet dans les fastes de la république mazzinienne? En voici le résumé fidèle : clubs tyranniques, bonnets rouges, contrefaçon de la *Marseillaise*, désordres de rue, un *peuple*, — le peuple de la faction, — qui s'agite, se soulève, crie, menace, impose des lois par la violence, — en un mot, — fait des *journées révolutionnaires* toutes les fois que les agitateurs en chef en ont besoin pour l'accomplissement de leurs pro-

[1] *Lettera ai sacerdoti italiani*, 9 février 1851.

jets ; — manifestations, fêtes, processions civiques avec drapeaux, bannières, emblèmes, allégories, sur le modèle de celles dessinées jadis par le citoyen peintre David ; — domination arrogante et despotique de la populace ; — profanations religieuses, parodies sacriléges des rites catholiques par des impies de carrefour ; — insultes, attaques contre les personnes, violations, perquisitions domiciliaires, pillages, assassinats, égorgements de prêtres ; — commissaires révolutionnaires, comité de salut public, tribunaux militaires, état de siége ; — emprunts forcés sur les riches, réquisitions, spoliations, confiscations ; — assignats déguisés sous les noms de bons du trésor, de billets de la Banque, etc. ; — fonte de cloches en canons, dévastations d'églises, — ateliers nationaux et jusqu'à un régiment d'enfants de sept à douze ans, sous le nom de *bataillon de l'Espérance*, pour singer l'*école de Mars* de 1793. Hélas ! il n'y a absolument rien de *nouveau* dans tout cela ; impossible d'apercevoir dans ce triste calque la plus légère trace de *transformation*, encore moins de *régénération*.

M. Mazzini proclame les principes suivants comme formant la base de son système d'économie sociale : « Nous ne voulons pas détruire, mais améliorer ; pas *déplacer, transporter l'activité et l'aisance d'une classe dans une autre*, mais ouvrir de larges voies d'activité et d'aisance *à tous*[1]. » Et ailleurs encore : « *Il ne s'agit pas* de détruire, d'abolir, de *transporter violemment la richesse d'une classe à une autre*[2]. »

[1] *Democrazia*, p. 233. — [2] *Ibid.*, p. 280.

Et cependant il n'a pas fait autre chose à Rome. Citons les décrets suivants :

— « Les biens domaniaux des corporations religieuses seront répartis en portions suffisantes à la culture entre des familles pauvres, moyennant une redevance modique (susceptible de rachat) envers l'administration du domaine. »

— « Tous les dépôts d'argent appartenant aux institutions de mainmorte, tant chez les particuliers que dans les caisses publiques, seront versés dans les caisses du gouvernement républicain pour être appliqués aux besoins de la patrie. »

— « Tous les biens ecclésiastiques sont déclarés propriété de la république. »

— « Confiscation du palais du saint-office et de plusieurs autres édifices pour y loger des familles pauvres. »

— « Emprunt forcé de 17 millions sur les riches, les capitalistes, les négociants, les sociétés industrielles, les corporations religieuses, les propriétaires, avec institution dans chaque chef-lieu de province de commissaires pour recevoir les dénonciations, en juger et taxer. » Bientôt après, « nouveau décret portant une augmentation de 25 0/0 pour ceux qui n'auraient pas payé dans le délai de quinze jours. »

Nous pourrions citer beaucoup d'autres mesures portant le même caractère.

Eh bien! qu'est-ce que tout cela, sinon *une transposition violente de la richesse d'une classe dans une autre?* Qu'est cela, sinon prendre aux uns pour donner à d'autres, chose encore moins que *nouvelle* et

qui ne s'est pratiquée que trop souvent? Il n'est pas besoin de se poser comme le plus grand réformateur du monde pour en arriver là. M. Mazzini prétendrait-il par hasard avoir inventé la confiscation et la spoliation?

Ce caractère spoliateur est celui qui marque le plus généralement les actes de la république romaine. Et comme le ridicule aussi est fatalement inhérent à la secte mazzinienne, nous en trouvons un exemple assez plaisant à propos précisément de spoliations. Dans la séance du 18 février 1849, à l'assemblée des représentants romains, le bruit courait qu'une protestation du pape était arrivée de Gaëte. Le ministère est sommé de la faire connaître; Carlo Rusconi, ministre des affaires étrangères, en donne lecture. Aussitôt après le ministre de la guerre, Campello, se lève et s'écrie emphatiquement : « *L'enceinte sacrée* de la » représentation nationale ayant été *souillée par cette* » *lecture*, je demande une loi décrétant la confiscation » de *tous les chevaux* des soi-disant palais apostoli- » ques et de tous ceux des gardes-nobles, pour être appli- » qués au service de l'artillerie républicaine. » Cette loi fut votée d'enthousiasme. Reste maintenant à expliquer comment la confiscation d'un certain nombre de chevaux pouvait avoir pour effet de *purifier une enceinte sacrée*. Quant à nous, nous n'aurions jamais soupçonné dans un pareil fait la moindre propriété lustrale.

Le dictateur romain s'est-il du moins réellement occupé, — comme il s'en vante si souvent, — de l'amélioration du sort des classes pauvres? Consultons à ce sujet l'historien Farini, témoin oculaire, — car il se trouvait à Rome en 1848-49 : « S'il (Mazzini) captait *la tourbe*

» *des oisifs et des criards* par des aumônes jetées sous » semblant de travaux (les ateliers nationaux), il ne pour- » voyait nullement, — et il était d'ailleurs impuissant à » pourvoir, — au soulagement de la *modeste et honnête* » *pauvreté*[1]. » Nous nous en étions déjà douté; M. Mazzini, — comme tous les grands agitateurs, — avait son *peuple* à lui, et il ne s'occupait que de celui-là. D'un autre côté, Gioberti nous édifie sur ce qu'il faut penser de ses bruyants et continuels élans d'amour et de sollicitude pour les *masses souffrantes*. « On devrait croire » que les mazziniens adorent le peuple, s'il suffisait pour » cela d'en avoir toujours le nom à la bouche, sans s'oc- » cuper de ses besoins. Mais outre qu'ils veulent *faire de* » *l'État un monopole au profit de leur secte*, ils ne » cherchent à changer le gouvernement que dans l'unique » but de le saisir entre leurs mains. Je ne vois pas que » jusqu'à ce moment l'amélioration du sort du peuple ait » occupé leurs pensées ni leurs plumes[2]. »

M. Mazzini, qui s'est adjugé la qualification de *Moïse* italien, a-t-il du moins promulgué quelques-uns de ces nouveaux et lumineux principes qui consacrent la gloire du législateur? Tous ses titres, sous ce rapport, se bornent à ce qu'on va lire, et qui est consigné dans son *Monitore romano* (mars 1849) : « L'UNIQUE LÉGALITÉ » *dans les révolutions consiste à* INTERROGER, A DE- » VINER LA VOLONTÉ DU PEUPLE ET A L'ACCOMPLIR!!! » Voilà donc le critérium de ses idées en matière de législa-

[1] *Stato Romano*, v. III, p. 393.
[2] *Rinnovamento*, p. 188.

tion et de justice : — une vieille et détestable maxime qui ouvre la porte à tous les caprices, à tous les excès de l'arbitraire révolutionnaire!

Le grand visionnaire, — dans ses tirades éthérées, — a l'air de planer fort au-dessus des intérêts terrestres, du *grossier matérialisme*, qu'il anathématise si souvent avec une sainte indignation. C'était bien le cas de prêcher, à Rome, ces belles théories d'abnégation et de désintéressement, et surtout de veiller à ce qu'elles fussent mises en pratique; car sa république a offert les plus scandaleux exemples d'avidité et de rapacité qui jamais aient affligé les regards. Ce fut une ardeur surhumaine à la curée des portefeuilles, des siéges parlementaires rétribués, des places de toutes sortes, des grades militaires, des émargements budgétaires, etc., etc. Et l'exemple de cette frénésie d'appétits était donné de haut. La presse des solliciteurs était telle, qu'on avait été obligé d'instituer une commission pour examiner les titres des solliciteurs. Eh bien! à peine installée, cette commission avait déjà reçu *soixante* demandes de places de la part des membres de l'assemblée des représentants romains, — et ils n'étaient en tout que *cent cinquante* [1]. Le cynisme cupide fut porté si loin qu'on vit, chose inouïe! — un député élu dans deux colléges réclamer double indemnité!

Parlerons-nous des prostitutions d'emplois, — et des plus élevés, — à des gens d'une renommée plus que douteuse (nous sommes très-modéré en nous exprimant ainsi), du mépris de toutes les conditions d'avancement,

[1] Farini, *Stato Romano*, v. III, p. 263.

de toutes les règles concernant la capacité et la spécialité? L'autocratie démagogique s'exerçait là dans toute son étendue discrétionnaire; on disposait des places comme de la vie et de la fortune du commun des citoyens. Faut-il citer, — entre une foule d'autres, — un épicier promu d'emblée au grade de colonel dans l'armée? — Un mazziniste, ex-coiffeur, — et, ce qui est bien autre chose, — ayant de très-fâcheux antécédents judiciaires, — devenant ministre, puis lieutenant général; un ex-médecin, un homme flétri sous toute espèce de rapports, arrivant à être membre du gouvernement provisoire, ministre, puis inspecteur général des monuments publics [1]? Et à ce propos nous ferons une réflexion. Les ultradémocrates ont assez crié, Dieu merci, contre les priviléges de l'ancienne noblesse, qui s'était arrogé un droit sur tous les emplois civils et militaires. Maintenant nous demandons en quoi peuvent gagner le mérite, la capacité, à ce que les fonctions publiques soient attribuées au privilége des opinions de *la veille*, au lieu de l'être, comme jadis, au privilége de la naissance? Et nous ajouterons : Quel véritable *progrès* y a-t-il de l'ancien gentilhomme qui était colonel-né, à un épicier *avancé* arrivant de plein saut en tête d'un régiment? C'est toujours en réalité le même abus avec un simple changement de nom.

[1] Le nommé Sterbini; c'est lui qui, dans son journal *le Contemporaneo*, provoqua ouvertement au meurtre du ministre Rossi, et qui eut en outre l'infamie de composer l'hymne destiné à célébrer cet odieux assassinat. F. Gualterio a dit de lui : « Il résulte de la découverte des rapports adressés au ministre Del Caretto que Sterbini, ce prétendu grand patriote, faisait naguère de l'espionnage pour le compte du gouvernement napolitain. »

Faut-il une autorité à l'appui du tableau que nous venons de tracer de tant de cupidités éhontées? Nous invoquerons celle d'un ministre même de la république romaine. Le 26 mars 1849, le chef du département de la guerre publiait un ordre du jour ainsi conçu : « Les de-» mandes de grades dans l'armée *augmentent chaque* » *jour* A UN POINT HONTEUX. Non-seulement il est im-» possible de satisfaire à toutes, mais cela ne se doit pas. » Encore un témoignage qu'on ne saurait révoquer en doute, celui du général Guillaume Pépé, depuis un demi-siècle vétéran,—d'autres disent Don Quichotte,—de la démocratie italienne : « Les clubs, dit-il, prétendaient exercer une » influence sur la distribution des emplois et surtout des » grades militaires. De soi-disant patriotes demandaient à » entrer dans l'armée avec des *grades supérieurs*, si » militaires, ils réclamaient de l'avancement en se faisant » appuyer par des sociétés patriotiques. *Ce mal à Rome* » *fut porté à l'excès*, et c'en fut assez pour détruire » toute discipline, toute organisation [1]. » Et combien d'autres exemples ne pourrions-nous pas citer d'ambitions d'autant plus arrogantes, d'autant plus âpres, qu'elles étaient moins justifiées [2] !

[1] L'*Italia*, p. 123.

[2] Et c'est après avoir donné des preuves si éclatantes de la modération de ses appétits, de la réalité de son désintéressement, c'est après avoir laissé, — à la chute de la république romaine, — les caisses publiques dans l'état que chacun sait; c'est, disions-nous, après des précédents si honorables pour lui, que le parti mazzinien ose jeter à la face du clergé catholique, de la politique française, de ses adversaires politiques, etc., en un mot, à la face de tout le monde, le reproche de tout réduire à des ques-

Il a été question tout à l'heure des clubs; comme c'est une institution désastreuse, et en outre une vieillerie des plus décrépites, on pense bien que le grand *novateur* ne pouvait pas manquer de s'y attacher. Il en avait donc inondé la péninsule en 1848-49. Ce qu'ils ont produit, on le sait; tant il est vrai que rien ne peut provenir de cet homme fatal qui ne soit funeste au plus haut degré à son pays. Au surplus Guillaume Pépé se charge également de nous édifier sur ce point. « Les clubs, dit-il, ont été *la* « *cause de grands maux* dans *toute* l'Italie[1]. »

IX.

Voyons à présent comment le célèbre abbé démocrate Gioberti juge l'ensemble de la république romaine : « Le » gouvernement temporel du pape était *légitime*, parce » qu'il avait été accepté récemment par les Romains, *et* » *voulu par tous les peuples italiens. Il n'en était* » *pas de même de la république*, sur laquelle on au- » rait dû consulter la nation avant de l'adopter... *La pre-* » *mière erreur fut donc la république, la seconde* » *le choix de son chef.* L'équité, les convenances, la » politique, conseillaient également de ne pas élire Mazzini, » qui n'avait contribué en rien à la partie *la plus excu-* » *sable* (c'est Gioberti qui souligne ces mots) du mouve-

tions de *boutique*. Comme s'il n'était pas bien connu aujourd'hui que les révolutions ne sont souvent qu'une affaire de commerce, et même d'assez vilain commerce.

[1] L'*Italia*, p. 187.

» ment romain, et venait se placer comme dans une niche » que d'autres avaient préparée. Si les sectaires de son » parti, en semant la mésintelligence entre les modérés et » le souverain pontife, et en excitant des désordres, » avaient conduit les choses à l'extrême; s'ils s'étaient » publiquement réjouis de la mort de Rossi et avaient » prodigué leurs applaudissements à l'assassin, la plus » simple convenance devait empêcher d'élever sur le pa- » vois leur chef, bien que personnellement innocent du » forfait. La politique enfin prescrivait de choisir un » homme habile, expérimenté, capable de se faire obéir, » qui ne fût un objet de haine et d'effroi pour personne, » et tel qu'il pût inspirer la confiance générale. Mazzini » ne possédait aucune de ces qualités et avait la réputa- » tion de fanatique et perpétuel conspirateur; il repré- » sentait aux yeux de beaucoup de gens tout ce que l'on » peut imaginer de plus excessif en matière de révolution; » il mettait en défiance les sages, effrayait les timides et » excitait la plus vive répulsion chez les personnes reli- » gieuses, justement épouvantées de voir un ennemi pro- » noncé du culte catholique appelé à gouverner la cité » sainte et le centre du catholicisme... De telle sorte qu'une » république dirigée par un tel homme, au lieu d'apai- » ser les opposants, devait soulever contre elle tous ceux » qui n'ont pas de goût pour la domination des déma- » gogues [1]. »

Et l'intervention française à Rome en 1849, que M. Mazzini n'a cessé de poursuivre de ses injures et de ses ca-

[1] *Rinnovamento*, v. I, p. 358, 360, 361.

lomnies, c'est encore le démocrate Gioberti qui se charge de la justifier et de prouver que le grand anarchiste italien en fut la cause déterminante.

« Ennemi absolu de toute espèce de monarchie et vou-
» lant réduire le monde entier en république, Mazzini ne se
» serait certainement pas contenté de celle de Rome, mais
» de là, comme d'un centre, *il aurait conspiré contre*
» *tous les souverains.* Maintenant, comment cela au-
» rait-il pu convenir aux gouvernements d'Italie et d'ail-
» leurs, chacun le comprendra; d'où il était facile de pré-
» voir que sa bannière arborée dans la ville éternelle *de-*
» *vait réunir tout le monde pour la destruction*
» *de la nouvelle république romaine, et détermi-*
» *ner la France elle-même à éteindre un incendie*
» *menaçant à la fois pour l'Italie et pour tous les*
» *pays qui l'environnent.* En effet l'intervention eut
» lieu, non pas tant contre le principe démocratique, que
» *contre la démagogie incarnée dans Mazzini*,
» d'autant plus que celui-ci était tenu pour s'entendre par
» delà les Alpes avec les sectes dangereuses à la propriété
» et à la famille. Beaucoup de ces inconvénients eussent
» pu être évités si le gouvernement de l'État romain avait
» été confié à des hommes connus par leur sagesse gou-
» vernementale [1]. »

X.

C'est donc en vain, monsieur Mazzini, que vous essayez d'élever sur un piédestal votre triste république romaine.

[1] *Rinnovamento*, v. 1, p. 361.

Les arguties de langage, les phrases sonores, les soufflets audacieux à la vérité, n'y peuvent rien faire; ce chaos taché de sang, ce résumé de toutes les folies et de tous les excès démagogiques, est irrémissiblement condamné par quiconque porte un cœur honnête et possède une ombre de jugement. Il y a eu, à la vérité, dans les fastes révolutionnaires des dernières années en Italie une page honorable, mais cette page, ce n'est pas vous qui l'avez tracée, c'est la république de Venise. Là, en effet, — toute question d'opinion à part, — il faut reconnaître que les choses se sont passées avec une espèce d'ordre. Là, — sauf deux ou trois cas, et peu graves encore, — point de ces soulèvements, de ces violences populaires, — point de ces insolentes tyrannies de ruisseau, — point de ces dérisions ou de ces profanations sacriléges, — point de ces exactions, de ces spoliations, de ces rapacités inassouvissables et effrontées, — point surtout de ces orgies sanguinaires qui ont flétri l'anarchie mazziniste trônant à Rome. Là, il y a eu véritable fraternité entre toutes les classes, courage, dévouement de sacrifices, et cela sans fracas de phrases, sans bulletins d'une hyperbole poussée jusqu'à la démence[1], sans vantardises outrées et ridicules de soi-même.

Le dictateur vénitien, Daniele Manin, ne s'était pas posé en ennemi de la religion de son pays; le 6 novembre 1848,

[1] Le bulletin publié par le triumvirat sur l'affaire du 30 avril 1849, disait « que les Français avaient perdu *plus* de *quinze cents hommes*. » La suite a dignement répondu à la *véracité* de ce début. On a calculé qu'en additionnant le nombre des soldats français tués pendant le siége de Rome... dans les bulletins et les journaux mazzinistes, on arrivait à un chiffre d'environ *quarante mille*.

il faisait prier le saint-siége de bénir les armes de Venise. Daniele Manin, — lors de l'assaut de Vicence par les troupes autrichiennes, — s'était mis à la tête des siens et payait bravement de sa personne. Vous a-t-on jamais vu, vous, monsieur Mazzini, sur le lieu d'un combat? Et veut-on savoir pourquoi la république vénitienne a gardé ainsi une réputation respectable? C'est qu'elle avait repoussé tout contact, toute alliance, toute complicité avec le parti mazziniste; c'est qu'elle avait soin d'expulser de son territoire tous les agitateurs connus pour appartenir à cette secte[1]. Son envoyé à Rome, Castellani, n'entretenait que des relations très-froides avec le gouvernement romain, et il refusa constamment d'acquiescer à l'idée favorite des anarchistes péninsulaires, — celle d'une *Constituante*, autrement dit, d'une assemblée ayant pouvoir de régler les destinées générales de l'Italie.

Aujourd'hui encore Daniele Manin donne des leçons à l'ex-triumvir romain, en supportant l'exil avec calme et dignité, en ne faisant pas chaque jour à grand bruit son propre panégyrique. M. Mazzini ne comprend pas, lui, ce calme et cette convenance de tenue; il ne comprend pas que quand on a eu une fois, — ne fût-ce que par hasard, — l'honneur d'être placé à la tête du gouvernement d'un peuple, cet honneur impose des conditions auxquelles on est tenu de ne point faillir, sous peine de prouver qu'on n'était pas digne d'occuper une si haute position. Et c'est ce qui arrive lorsque l'on reprend, — comme l'a fait M. Mazzini, — les habitudes de conspirateur, d'agitateur,

[1] Bianchi-Giovini. Ouvrage cité, p. 106.

— qu'on se mêle à la tourbe des brouillons vulgaires, — qu'on assourdit le monde de son apothéose personnelle, — qu'on se livre enfin aux plus folles, aux plus déplorables excentricités d'actions et de paroles.

M. Mazzini ne comprend pas davantage les devoirs que l'âge impose, car l'âge aussi, — de même que de hautes fonctions remplies, — commande une certaine dignité. Comment l'incorrigible machinateur de bouleversements ne sent-il pas que les effervescences de l'agitation juvénile, continuées alors que les cheveux blanchissent, deviennent encore plus tristes, plus inexcusables? La bohême politique, — aussi bien que la bohême littéraire, — ne va tout au plus qu'à la jeunesse.

CHAPITRE VI.

LE PROGRÈS MAZZINIEN.

M. Mazzini est venu remplacer par la secte de la *Jeune Italie* les anciennes sectes péninsulaires des carbonari. Voyons ce qu'étaient ces dernières. Leurs règlements, qui se trouvent dans une espèce de catéchisme remontant, — à ce que nous croyons, — à 1819, portent : « Art. 2. Pour être reçu carbonaro, il faut que le » candidat qui se présente jouisse dans le public *d'une* » *bonne réputation civile et morale.* » L'article 25 dit que « les présidents de vente sont chargés de surveiller » *la bonne conduite* des affiliés, dont ils sont respon-

» sables. » Comme on l'a vu les statuts de la *Jeune Italie* ne s'occupent nullement, ni des antécédents, ni de la bonne conduite, ni de la bonne réputation des adeptes. Ils ne demandent que des gens prêts à tuer qui on leur désignera, *fût-il réfugié sur le sein de sa mère, ou dans le tabernacle du Christ.* En fait de garanties *morales*, ils exigent tout simplement que les membres soient porteurs d'un *poignard d'un pied de long.* — Voilà le *progrès !*

Passons au *pacte social de l'Ausonie*, qui était communiqué au Grand Elu, dernier grade de la charbonnerie italienne. Leurs idées, leurs systèmes politiques et religieux, étaient exposés ainsi :

« Art. 22. Le pouvoir exécutif sera exercé par deux rois élus pour 21 ans par l'Assemblée centrale souveraine. L'un s'appellera *roi de la mer*, l'autre *roi de la terre.* Ils administreront, le premier la marine et les ports, le second l'intérieur de la république. Ils devront se communiquer tous leurs actes, lesquels n'auront pas de valeur sans leur consentement *unanime.* En cas de dissidence, ils en référeront à l'Assemblée souveraine, qui nommera parmi ses membres *un roi du peuple*, lequel décidera sans appel la question entre les deux rois.

. . . . . .

» Art. 55. La bannière nationale de l'Ausonie (l'Italie) sera triangulaire, une des pointes flottante, l'autre attachée à la hampe. Ce grand triangle sera formé de trois triangles égaux réunis, dont le plus élevé, — près de la hampe, — sera bleu de ciel, celui au-dessous vert-pré, et celui flottant couleur d'or. Ces trois couleurs indiquent le

ciel, la terre, le soleil et les astres, *qui composent le système du monde.* » (Il nous semble qu'il n'était pas besoin de tant d'apprêts, de triangles, de hampes et de drapeaux, pour rappeler une vérité astronomique aussi élémentaire. Mais enfin cela valait encore mieux, à tout prendre, que d'adopter, comme l'a fait le mazzinisme, l'emblème sanglant du bonnet rouge.)

. . . . . .

« Art. 51. La religion chrétienne *est conservée comme religion de l'Etat ;* tolérance du maintien des couvents et des ordres religieux, à condition *qu'on aura été soldat pendant sept ans avant d'être moine.*

. . . . . .

» Art. 57. Les tombes des grands hommes et des bienfaiteurs de la patrie seront élevées, aux frais de l'Etat, *le long des grands chemins*, etc. [1]. »

Utopies pour utopies, nous avouons que nous préférerions celles-ci. Elles sont du moins bénignes, inoffensives, point impies, point sanguinaires, et même assez divertissantes. Au lieu de cela, nous avons maintenant les divagations mortellement lourdes et ennuyeuses de M. Mazzini, puis des principes se résumant ainsi : A bas les gouvernements! A bas la religion! A bas l'ordre social! A bas tout! — Il faut *prêter une voix aux âmes généreusement féroces ;* — il faut tout détruire, tout incendier, *tout exterminer.*

Là est encore le *progrès !*

[1] Gualterio. *Documenti*, p. 6 et suivantes.

CHAPITRE VII.

LA LIBERTÉ MAZZINIENNE.

I.

Un écrivain italien, Parini, a dit : « Je connais des libertés de plus d'une espèce : liberté vaniteuse, liberté tyrannique, liberté bavarde, et beaucoup d'autres qu'il vaut autant passer sous silence. Moi aussi j'aime la liberté, mais non la liberté amphibie. » Machiavel déclarait qu'il était, lui, pour la *liberté libre* (*la libertà libera*). Il serait assez difficile de définir au juste la liberté mazzinienne ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est d'un genre tout particulier. Et à ce propos encore, on reconnaît que Bianchi-Giovini a raison quand il reproche au grand agitateur de se servir d'une « phraséologie for-» gée dans les laboratoires du mysticisme, qui enlève aux » mots leur signification propre et conventionnellement » reconnue, pour leur en donner une autre, vague, in-» certaine, et il faut ajouter, insidieuse ou mensongère, » attendu qu'elle confond ou falsifie les idées, et renverse » la véritable entente des choses[1]. »

Quant à la liberté d'opinions personnelles, l'infortuné Rossi et tant d'autres de leurs adversaires politiques tom-

[1] *Mazzini*, etc., p. 40.

bés sous le stylet mazziniste, prouvent à quel point ils la respectent.

Quant à la liberté de la presse, qu'ils proclament, qu'ils préconisent, qu'ils aiment si ardemment... pour eux-mêmes, comment l'acceptent-ils quand il s'agit de journaux se permettant de ne pas être inféodés à la secte ? Citons des exemples.

A Florence (1848) ils brisent les presses de *la Vispa ;* à Livourne, ils brûlent en place publique les exemplaires du journal toscan *la Patria*, et intiment au directeur de la poste l'ordre de ne plus en recevoir à l'avenir, *sous peine de mort* [1]. Dans cette même ville, des coupe-jarrêts du parti se portent dans les bureaux du *Cittadino Italiano*, et défendent au rédacteur en chef de continuer sa publication, ou sinon... [2]. En Toscane encore, à Florence et à Pise, les mazzinistes soupçonnant que le résultat des élections pourrait bien ne pas leur être favorable, mettent en pièces les urnes du scrutin.

A Rome l'abbé Ximenès, — déjà cité, — ayant eu l'audace de plaisanter sur les déconvenues démagogiques dans un article intitulé *Les trois fiaschi*, est lâchement poignardé (juillet 1848). A la nouvelle de cet assassinat, les rédacteurs d'un autre journal d'ordre, le *Labaro*, publient collectivement la déclaration suivante :

« Un de nos confrères est tombé hier frappé d'un coup de stylet porté par un bras inconnu. La liberté d'opinion et la liberté personnelle, garanties par les lois, ne pouvant

[1] Guerazzi. *Apologia*, p. 42.

[2] Massimo d'Azeglio, p. 535.

nous être assurées par un pouvoir en dissolution, la rédaction du journal est d'avis d'en suspendre la publication jusqu'à ce que les lois aient repris leur pleine et entière vigueur. » Et le soir le *peuple*, — celui de M. Mazzini, — se rassemblait sous les fenêtres des bureaux de la rédaction, en poussant ces cris stupidement hétéroclites : « *Vive la liberté de la presse ! A bas le* LABARO ! *Vive la liberté et mort aux prêtres* [1] ! »

Le journaliste Bianchi-Giovini, qui avait pris un jour la licence d'attaquer ces grands apôtres de *liberté*, et qui avait pu voir combien ceux-ci se montraient conséquents avec leur principe, quand il s'agissait de subir la moindre opposition, s'écriait : « Nous avons dit la vérité *aux mi-* » *nistres, aux généraux, aux divers partis de notre* » *pays :* cela a plu aux uns et déplu aux autres; mais » personne du moins ne nous a calomnié : tous, au con- » traire, nous ont respecté. *Il n'en a pas été ainsi* » *quand nous nous sommes permis de dire la vérité* » *à Mazzini et aux mazziniens.* Ce sont de ces gens » qui prêchent la liberté pour eux et l'intolérance contre » les autres [2]. »

Carlo Rusconi raconte que vers la fin du siége de Rome, Sterbini s'étant rangé parmi les mécontents se mit un jour à parler, sur une place publique, contre la dictature mazzinienne et contre les fautes du gouvernement. Un jeune sculpteur, ami de Mazzini, lui signifia qu'il eût à cesser ces discours *séditieux*. Sterbini voulant insister,

[1] *Histoire de la Révolution de Rome*, par Alph. Balleydier, p. 152.

[2] *Mazzini*, etc., p. 109.

le séide mazziniste *arma sa carabine* et se montra disposé à s'en servir comme d'un dernier argument [1]. Cette *carabine* pourrait encore être citée parmi les exemples de *liberté* sous l'autocratie triumvirale.

Massimo d'Azeglio, naguère proscrit pour l'indépendance de ses opinions, mais qui avait trop de sens et d'esprit pour se courber devant les odieuses ou ridicules absurdités du mazzinisme, est brûlé en effigie sur une des places de Livourne (1848) ; il nous apprend que, de plus, il recevait très-souvent des lettres anonymes contenant des menaces de mort. Et il ajoute à ce propos : « La nou-» velle *aristocratie démocratique* a tellement copié les » façons de l'ancienne, qu'en fermant les yeux et en ne » regardant ni les figures ni les costumes, on se croirait » dans l'âge d'or des barons et des petits seigneurs du » beau milieu du dix-septième siècle [2]. » C'est-à-dire qu'on aurait tout simplement échangé la féodalité aristocratique contre la féodalité démagogique, les hauts barons de l'épée contre ceux du dévergondage phraseur, les tyranneaux de castels contre les tyranneaux d'estaminets. Pauvre *progrès* encore à notre avis que celui-là!

Dans un autre endroit, Massimo d'Azeglio disait plaisamment à ces singuliers apôtres de la fraternité : « En » vérité, quand je vois comment vous traitez vos *frères*, » vous me faites regretter de ne pas être fils unique. »

[1] *La Republica Romana*, p. 162.

[2] *Scritti politici*, p. 535.

II.

M. Mazzini arrivant à Livourne (le 8 février 1849) alors que la Toscane était sous un gouvernement provisoire, lance cette déclaration solennelle : « La nation, par l'organe de ses représentants élus au suffrage universel, fera connaître ses volontés, et *nous nous inclinerons* devant l'expression de cette autorité souveraine. » Mais bientôt, s'apercevant que le résultat des élections serait loin d'être favorable à son parti, il change d'attitude et de langage, et reprenant ses allures habituelles de suprématie orgueilleuse et intolérante, il fait dire par un de ses journaux (*Frusta republicana*, 18 février) : « Toute la Toscane démocrate n'a qu'un vœu : République et union avec Rome; et puisque toute la Toscane démocrate exprime ce vœu, nous ne voyons ni le besoin, ni la convenance d'avoir encore *l'adhésion de la partie de la Toscane qui n'est pas démocratique.* » Est-il possible de proclamer avec plus d'outrecuidance l'oligarchie sectaire et le vasselage abject du reste de la nation, qui n'est considéré que comme un troupeau d'esclaves devant marcher humblement à la suite de ses maîtres et seigneurs démagogues? Voilà l'égalité, voilà la fraternité mazziniennes[1] ! voilà ce que c'est que ces marchands de liberté à faux poids!

[1] Farini a fait une observation à peu près analogue : « Mazzini, dit-il, ne voit en Italie que sa propre secte; il renferme le monde entier dans le cercle de son idée éternelle, une, immuable. » *Stato Rom.*, vol. III, p. 314.

III.

Dans les statuts de la société l'*Unité italienne*, il est dit, art. 17 : « Tous ceux qui composent la société ont » deux devoirs à remplir : silence absolu, *obéissance* » *aveugle aux supérieurs.* » Voilà en effet comment M. Mazzini a toujours compris la *liberté* quand il commande ; jamais on ne vit domination plus tranchante, plus arrogante ; il y a chez lui un mélange de l'autocrate, du capitan et du pédant de collége. Il ne tolère autour de lui que de très-humbles serfs. Et cette inconséquence de gens affichant les principes les plus exagérés d'indépendance et se prosternant platement aux pieds du grand Lama de la secte, n'a pas échappé à Gioberti : « Ne » manquent-ils pas de sentiments élevés et libéraux, dit-il, » ces individus qui,— avec toute leur haine contre la mo- » narchie,— ont besoin d'adorer un homme et de se don- » ner un prince, tandis qu'ils se révoltent contre celui qui » est reconnu par l'universalité ! On sait leur idolâtrie pour » Mazzini, à qui ils sont aveuglément inféodés et dévoués ; » ce qui est d'autant plus étrange que ces sectaires allient » l'obéissance servile avec des maximes d'égalité et des » cris de liberté[1]. » Il paraîtrait cependant que le joug, ou plutôt la pédantesque férule du *maître*, s'est fait sentir avec tant de pesanteur et d'outrecuidance, qu'à la fin le vasselage est devenu intolérable, et qu'il s'est manifesté des tentatives intestines d'affranchissement. C'est du moins

[1] *Rinnovamento*, v. I, p. 339.

ce qui résulte du manifeste d'un comité démocrate romagnol (1852), où il est dit que de nombreux cris s'élèvent au sein du parti contre *la dictature abhorrée de Mazzini* (l'aborrita dittatura mazziniana[1]).

IV.

Le jour de Pâques, à Rome (1849), M. Mazzini triumvir *ordonne* aux chanoines de Saint-Jean-de-Latran de célébrer, — à l'autel réservé pour le pape, — une messe solennelle à laquelle il se proposait d'assister avec l'état-major démagogique de son gouvernement, avec la tourbe des clubs, avec *son peuple*, à lui, etc., etc. (tous gens très-sincèrement religieux, comme on sait). Les chanoines se refusent à une semblable profanation. Alors, — pour montrer qu'il respecte la liberté des cultes à l'égal de toutes les autres libertés, — le triumvir condamne, de sa pleine autorité, chacun des membres du chapitre à une amende de 120 écus romains. L'arrêt porte que les chanoines avaient « offensé gravement *la dignité de la religion, excité du scandale*, et qu'il était du devoir du *gouvernement de maintenir la religion sans tache* » (immaculata). Détestable dérision jointe à un odieux arbitraire ! C'est le négateur de la divinité du Christ, qui voulait faire semblant de se prosterner devant ses autels, et qui crie au *scandale*, — comme si le scandale ne venait pas uniquement de lui ! Et c'est l'ennemi acharné, l'insulteur incessant du

[1] *Democrazia*, p. 128.

christianisme, qui prétend se charger de veiller sur la *dignité et l'intégrité* de cette même religion!!!

Le 7 mars 1849, paraît à Rome un décret portant que *tous les employés* qui refuseront de faire acte d'adhésion au gouvernement de la République romaine *seront immédiatement privés de leur traitement et de leur emploi.* — Toujours au nom de la *liberté* des consciences et des opinions.

Gualterio raconte que, — lors de l'expédition mazzinienne de Savoie en 1834, — « un démocrate, auquel on » avait déjà tiré beaucoup d'argent pour cette inepte et folle » entreprise, s'étant enfin aperçu qu'on le trompait, et » ayant crié contre l'infamie de pareilles manœuvres, *fut* » *menacé de mort* et serait tombé sous les poignards des » sectaires, si l'historien Sismondi, qui demeurait à cette » époque à Genève, ne l'avait pas soustrait à leur rage [1]. »

Autre fait à peu près du même genre et que nous avons déjà cité dans une précédente note. Une circulaire adressée par M. Mazzini aux comités de l'émigration italienne (janvier 1849) se terminait ainsi : « Insistez auprès des riches » émigrés pour qu'ils nous prêtent généreusement *le con-* » *cours de leur or*, AVEC MENACE *aux récalcitrants* » *de la publicité des journaux*, pour démasquer l'hy- » pocrisie de leur amour patriotique. »

Ces deux derniers exemples prouvent qu'avec M. Mazzini l'argent est *libre* comme tout le reste.

Ne serait-il pas temps enfin que ces charlatans, ces modernes tartufes de *liberté*, — gens au fond les plus despotes,

[1] *Gli ultimi Rivolgimenti*, p. 641.

les plus oppresseurs et arbitraires qui se puissent rencontrer, — cessassent d'abuser d'un nom qu'ils n'ont jamais compris, qu'ils ne veulent pas comprendre? Un montagnard de la Convention, Cusset, de Lyon, s'écriait un jour : « Oui, la liberté, *mais pour les patriotes;* quant à nos ennemis, *nous ne leur devons que la mort.* » En voilà du moins un qui avait le mérite de la franchise.

CHAPITRE VIII.

L'ENTOURAGE MAZZINIEN.

I.

Il nous semble que, sur ce chapitre, c'est un devoir pour nous de laisser entièrement la parole à des appréciateurs italiens.

GIOBERTI : « Certains individus adhèrent au grand agi-
» tateur par amour pour la bannière, sans se rendre es-
» claves de ses volontés ni jurer par ses paroles, et ceux-
» là ne sauraient être comptés parmi les vrais sectaires.
» D'autres sont des hommes sans aucune valeur, qui, —
» pour valoir quelque chose et faire un peu de bruit, —
» ont besoin d'appartenir à une secte et sont contents
» d'avoir un chef qui les dispense de s'instruire, de tra-
» vailler, de penser par eux-mêmes. D'autres sont de ces
» mécontents qui aspirent à se refaire en pêchant en eau

» trouble, et qui en conséquence s'attachent naturelle-
» ment à qui professe des doctrines subversives. D'autres,
» — et ce sont peut-être les plus nombreux, — sont des
» cerveaux faibles mais exaltés, qui aiment les idées super-
» latives et inclinent par instinct vers celui qui les professe
» et sait le mieux flatter leurs fantaisies [1]. »

F. GUALTERIO : « Il est notoire d'autre part que Mazzini
» s'entourait d'hommes perdus dans l'opinion, de déma-
» gogues, d'individus enfin tels qu'ils suffiraient pour ter-
» nir la réputation la plus intacte et ruiner la cause la plus
» sainte [2]. »

FARINI : « Le Mazzini a toujours montré une grande
» indulgence pour les vices, et trop souvent aussi pour les
» scélératesses (*sceleratezze*) de ses séides [3]. »

BIANCHI-GIOVINI : « Comme nous ne connaissons pas
» personnellement M. Mazzini, et que nous ne pouvons
» que le juger sur ses œuvres, nous acceptons sans res-
» triction ce qu'assurent ceux qui *perhibent testimo-*
» *nium de eo*, et qui le donnent pour un galant homme,
» un homme de bonne foi. Mais nous voudrions qu'ils
» nous aidassent à résoudre une difficulté. Comment un
» honnête homme peut-il se lier avec une troupe de gens
» dissolus? Comment un honnête homme peut-il s'ac-
» commoder de vivre avec des gens de toute race et de
» toute couleur? Si parmi les suivants de Mazzini il y en
» a de vertueux et d'honorables, le plus grand nombre

[1] *Rinnovamento*, vol I, p. 340.
[2] *Gli ultimi Rivolgimenti*, p. 640.
[3] *Stato Rom.*, v. III, p. 313.

» cependant n'appartient pas à cette classe; c'est une » bande d'aventuriers venus on ne sait d'où, allant on ne » sait où, vivant on ne sait comment. Il y a des. . . .
» . . . . . .
» . . . . . .
» des individus ne reconnaissant aucune loi, aucune disci- » pline, qui crient à bas les autres pour s'élever eux-mê- » mes; — qui crient : Vive la liberté ! pour la confondre » avec la licence; — qui crient : Vive la république ! pour » l'échanger contre le déréglement, — et qui, partout où » ils vont, portent le désordre et l'anarchie [1]. »

Nous avons supprimé dans le passage ci-dessus certaines catégories qui nous ont paru peintes avec un peu trop de crudité, et cela parce que nous n'avons aucun goût pour les personnalités injurieuses, surtout lorsque, en notre qualité d'étranger, nous manquons, — comme dans le cas dont il s'agit, — de moyens pour en constater l'exactitude.

II.

M. Mazzini se plaît souvent à répéter que son système est de donner pour chefs aux peuples *le Génie et la Vertu* (Duci il Genio e la Virtù). Quant à *la vertu*, il

[1] *Mazzini*, etc., p. 112. — Un journal de la secte ayant, à propos de ce tableau du parti mazzinien, reproché à Bianchi-Giovini d'avoir méconnu « la *véritable fleur* de l'Italie, » celui-ci répondait plaisamment : « Hélas ! si c'est là la *fleur* de l'Italie, que serait donc l'*herbe* ! »

nous sera sans doute permis de dire qu'elle ne semble pas précisément faire le fond principal des portraits tracés ci-dessus. Bianchi-Giovini affirme d'autre part que pour obtenir la confiance du grand idéologue et être admis parmi ses intimes, il suffit de se présenter à lui « avec une longue « barbe, des cheveux ébouriffés, des yeux roulant dans « leur orbite, et la bouche pleine de grandes phrases. » Or aucun moraliste, aucun physiologiste, n'a encore dit, que nous sachions, que ce fussent là des signes caractéristiques de la vertu. Laissons donc celle-ci de côté, et passons au *Génie*.

Le *génie* de M. Mazzini doit être sans doute suffisamment connu déjà de nos lecteurs, c'est une question jugée. Cherchons les autres *génies* autour de lui. Nous nous arrêterons à un que nous pouvons apprécier d'après ses œuvres, — M. Carlo Rusconi, ex-ministre des affaires étrangères de la République romaine. Nous avons déjà dit qu'il en avait écrit l'histoire. M. C. Rusconi avait débuté précédemment par être littérateur, et littérateur médiocrement heureux, à ce qu'il paraît. Il avait entre autres publié, vers 1845, — si nous ne nous trompons, — une compilation intitulée *Scènes de la vie de Louis XVI*, dans laquelle il traitait assez mal les tribuns révolutionnaires, les démagogues, les émeutiers, les actes de violence et de spoliation, etc.; — en un mot, — tout ce qu'il a depuis admiré à Rome en 1848-49. Mais des contradictions n'étaient pas, — comme on le pense, — pour déplaire à M. Mazzini, qui fit de M. C. Rusconi un ministre.

Nous ouvrons les deux volumes de la *Republica Ro-*

mana, par le même, et nous voyons que l'auteur se proclame tout d'abord révolutionnaire-socialiste, et des plus avancés. Puis il en vient à parler du gouvernement provisoire de la République française en 1848, et s'en montre peu satisfait. Mais on ne devinerait jamais quel est son grand grief contre lui; ce grief, le voici : « Un des membres de ce gouvernement ne s'est-» il pas avisé de parler à la France *du respect dû à* » *l'autorité*[1] ! » Voilà ce qui révolte M. C. Rusconi; » *comme si*, ajoute-t-il, l'*autorité existait encore de* » *nos jours*[2] ! » Et plus loin : « *Quand vous venez à* » *cette heure parler d'autorité, vous faussez toutes* » *les idées du peuple, vous faites reculer l'Europe* » *de trois siècles, vous n'appartenez pas à la révo-*» *lution. Si vous voulez l'autorité, vous ne voulez* » *pas la liberté*[3], » etc., etc. La *Constitution romaine*, — votée en 1849 sous le triumvirat mazzinien, — n'a pas non plus l'assentiment complet de M. C. Rusconi; il lui reproche d'être... *trop peu démocratique!* Par exemple, au sujet du paragraphe II qui était ainsi conçu : « L'association sans armes et sans un but de délit » est libre, » l'auteur dit : « Il s'agit évidemment ici » d'associations politiques, de délits politiques, c'est-à-dire » de renversements violents des ordres constitués..... » Qu'un gouvernement né d'une révolution appelle délits » les tentatives de mouvements politiques, c'est-à-dire les

[1] *Repub. Rom.*, p. 15.
[2] *Ibid.*, p. 15.
[3] *Ibid.*, p. 16.

» révolutions, *c'est ce qui en contredit l'origine*, » *c'est ce qui n'a pas de sens*..... Le prestige de l'auto- » rité étant détruit, *toutes les révolutions deviennent* » *légitimes;* en condamner une c'est les condamner » toutes, etc. [1]. » Ailleurs M. C. Rusconi reproche encore à la Constitution romaine de n'avoir pas remis les fonctions judiciaires, les grades dans l'armée, en un mot, *tous les emplois publics à la nomination directe du peuple souverain* [2]. En voilà bien assez, ce nous semble.

Eh bien! le *Génie* politique dont on vient de voir les belles maximes, était, — de par M. Mazzini, — un des principaux ministres de la République romaine!

D'après celui-là qui était placé en tête, on peut juger des autres.

CHAPITRE IX.

LOYAUTÉ, FRANCHISE MAZZINIENNE.

I.

En 1831, M. Mazzini adressait au roi de Piémont, Charles-Albert, une lettre imprimée dans laquelle il débutait ainsi : « Sire, la nature en vous créant pour le trône

[1] *Repub. Rom.*, p. 137, 138.
[2] *Ibid.*, p. 144, 145.

» vous a créé aussi pour *les hautes entreprises et les* » *fortes pensées;* et l'Italie sait *qu'il y a en vous au-* » *tre chose de royal que la pourpre.* » Puis après ces éloges et beaucoup d'autres semblables, il l'engageait, — dans ce langage si précis et si intelligible qui a distingué tout d'abord les excogitations mazziniennes, — à *bâtir l'avenir*, à *commencer une ère*, moyennant quoi il lui garantissait que *toute l'Italie serait à lui.* Eh bien! après avoir ainsi célébré Charles-Albert, après lui avoir offert toute l'Italie, — comme si, par parenthèse, cette couronne eût dépendu du signor Mazzini, — ce même homme, en 1848, usait toutes ses cabales, toutes ses conspirations, pour empêcher le roi de Piémont de ranger seulement la Lombardie sous son sceptre. Ce n'était pas encore assez; il se vantait *de n'avoir jamais cru à Charles-Albert;* il le représentait comme un esprit nul, sans portée, sans caractère [1]. (Qu'était donc devenue la prédestination pour *les hautes entreprises et les fortes pensées?*) Et il finissait par dépasser les bornes les plus extrêmes de la calomnie en écrivant cette phrase: « Quel- » ques-uns des familiers de Charles-Albert disaient tout » bas *qu'il était atteint de démence.* C'était l'Hamlet » de la monarchie. » *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?* — Qui peut entendre M. Mazzini lançant des accusations de folie!

Même bonne foi, même cohérence à l'égard de Pie IX. M. Mazzini lui adresse également une lettre publique à la date du 8 septembre 1847. Ici encore éloges enthou-

[1] *Cenni e documenti*, p. 13.

siastes : « J'étudie, dit-il au saint-père, vos pas avec *une* » *immense espérance* (immensa speranza), et je vous » écris avec TANT D'AMOUR, *tant d'émotion de toute* » *mon âme*, etc.... Permettez-moi de vous adresser une » parole *profondément sincère.* » Puis, avec son superlatif aplomb ordinaire, M. Mazzini, qui tout à l'heure donnait au roi Charles-Albert des leçons de monarchisme, prétend donner au pape des leçons de foi et de religion. C'est inimaginable, mais ne croyez pas que nous exagérions : « Soyez, dit-il à Pie IX, *soyez croyant.* » Viennent ensuite les creuses divagations d'usage ; il invite Sa Sainteté « à élever un temple à la Vérité, à la Justice, à *la* » *Foi*, à *annoncer une ère* » (tout à l'heure il conseillait à Charles-Albert de *commencer une ère* ; le grand utopiste varie peu ses non-sens). « *Ne craignez pas*, » ajoutait-il, *d'excès de la part du peuple* (promesse » bien réalisée par la suite et à l'accomplissement de la- » quelle l'auteur de la lettre lui-même n'a pas peu contri- » bué). — FIEZ-VOUS *à nous pour le reste*, disait-il en- » core, *nous* vous fonderons un gouvernement *unique* » en Europe ; *nous* saurons traduire en un fait puissant » l'instinct qui frémit d'un bout à l'autre de la terre d'Ita- » lie ; *nous* vous susciterons d'actifs appuis parmi les peu- » ples de l'Europe ; *nous* vous trouverons des amis, même » dans les rangs de l'Autriche ; NOUS SEULS, parce que » *nous seuls* avons une unité de but, et croyons dans la » vérité de notre principe, » etc., etc. Ici *la modestie* est égale à la sincérité, le grand visionnaire parle absolument comme s'il tenait l'Europe entière dans sa main. La lettre se terminait ainsi : « Je vous écris parce que *je vous*

» *crois digne d'être l'initiateur de la vaste entre-*
» *prise*. Si j'étais près de vous, j'invoquerais Dieu pour
» qu'il me donnât la puissance de vous convaincre avec le
» geste, avec l'accent, avec *les larmes*... Croyez, très-
» saint-père, aux sentiments de *vénération et de haute*
» *espérance* avec lesquels je suis, » etc. La suite a suffi-
samment prouvé la bonne foi de ces protestations, de ce *tant d'amour* et de ces *larmes* de tendresse.

Et notez que non content d'avoir entraîné la chute de Pie IX dans un abîme de conspirations et de trahisons, le grand agitateur écrivait en décembre 1849 (voir l'*Italia del Popolo*) : « Je me suis tu pendant dix-huit mois, alors
» que des politiques *abusés* s'efforçaient de *tirer la vie de*
» *la mort*, en RÊVANT UN PAPE RÉDEMPTEUR *de l'Italie*
» *et de l'Europe*. » Et-la lettre que nous venons de citer! Voilà la consistance, voilà la *franchise* du grand apôtre!

M. Mazzini présente, le 22 mars 1848, une adresse au gouvernement provisoire de la République française, en qualité de président de l'Association nationale italienne, adresse dans laquelle il assure ce gouvernement de son dévouement, *à la vie, à la mort*, de *ses sympathies*, de *son admiration* pour la révolution de février, qui venait de donner au monde un *si glorieux exemple*, etc. Or, nous l'avons déjà entendu traitant aujourd'hui avec un souverain mépris ce même Provisoire, qui « *trahit* la
» France et l'Europe, qui publia un manifeste *athée*, » etc., et cette même révolution de 48, « qui concentra toute son
» étude à conserver ou à acquérir, c'est-à-dire se perdit
» dans *une question de boutique* (encore l'injure fa-

» vorite) et non d'honneur, de dignité[1], » etc., etc.

Les prêtres catholiques, — objets constants de sa haine et de ses injures, contre lesquels il déchaîne encore à cette heure toutes les grossièretés de la presse mazzinienne, si riche en ce genre, — il leur adresse, le 9 février 1851, croyant sans doute en avoir besoin à ce moment-là, une lettre des plus doucereuses, dans laquelle il les appelle : *Prêtres italiens, mes frères* (sacerdoti italiani, miei fratelli), et sollicite leur concours dans ce qu'il prétend son *œuvre de régénération*, ajoutant mielleusement : « Nous pourrions vaincre sans vous, mais nous ne le voulons pas, » etc.

Les révolutionnaires socialistes français, à la suite desquels il a marché si longtemps, dont il recherchait si ardemment le concours et l'appui, ce qui faisait dire à Gioberti : « Il est notoire que Mazzini s'entend avec les sectes » les plus exorbitantes de l'Europe, sans en excepter celles » qui menacent la propriété et la sûreté publique[2]; » il les renie aujourd'hui; il accable ces anciens alliés et complices de dédains et de sarcasmes, et honnit leurs *orgies socialistes*, leurs *rêves barbares*, *absurdes*, *impossibles*, *immoraux*, etc., etc., — tout en les reproduisant d'ailleurs pour son propre compte.

Nous avons réuni ces divers exemples afin de prouver que le grand démolisseur est également conséquent en tout et partout, que de plus il est fidèle à ses admirations, à ses protestations, à ses amitiés, à ses alliances politiques, comme — au bon sens et à la raison, — c'est tout dire.

[1] *Democrazia*, p. 204.
[2] *Rinnovamento*, v. 1, p. 349.

II.

Autres faits du même ordre : Gioberti raconte qu'en 1847 il s'aboucha pour la première fois avec M. Mazzini, et lui représenta la nécessité de ne pas compromettre le mouvement constitutionnel qui se manifestait alors en Italie par des menées républicaines hors de propos. « Il me » déclara, ajoute Gioberti, que *telles étaient ses intentions*. Mais ces paroles étaient tellement sincères, que, » — dans ce même temps, — il exhortait secrètement les » siens à se servir de l'agitation du moment pour la faire » tourner à l'avantage de la *jeune Italie*, — secte opposée à toute espèce de monarchie, — et cela en criant : » Vive le duc de Toscane! vive Charles-Albert! vive » Pie IX[1]! »

Ces manœuvres si *loyales* sont d'ailleurs pleinement confirmées par des instructions secrètes que le grand agitateur avait fait répandre parmi ses affiliés dans la péninsule une année auparavant (octobre 1846), et dont nous citerons les passages suivants : « Dans notre pays, c'est par » *les princes* qu'il faut aller à la régénération (lisez la révolution). Il faut absolument qu'on les mette de la partie, » c'est facile. Le pape entrera dans la voie des réformes » par la nécessité; le roi de Piémont, par l'idée de la couronne d'Italie; le grand-duc de Toscane, par inclination, » faiblesse et imitation; le roi de Naples, par la contrainte.

[1] *Rinnovamento*, v. I, p. 342.

» Les peuples qui auront obtenu des constitutions et ac-
» quis par là le droit d'être exigeants pourront parler à
» haute voix et commander l'insurrection. Ceux qui se-
» ront encore sous le joug de leurs princes devront expri-
» mer leurs besoins *en chantant*, pour ne pas trop ef-
» frayer et ne pas trop déplaire. Profitez de la moindre
» concession pour réunir et remuer les masses *en simu-*
» *lant la reconnaissance.* Les fêtes, les hymnes, les
» attroupements donneront l'élan aux idées, et, rendant le
» peuple exigeant, l'éclaireront sur sa force, » etc.

Enseigner aux peuples la fausseté, l'hypocrisie, la trahison, c'est encore là du *progrès*, de *la régénération!* mais nous sommes toujours obligé de faire observer que M. Mazzini est absolument incapable de rien inventer. Tous ces plans ci-dessus de démonstrations mensongères pour arriver au renversement d'un souverain, ne sont qu'un pauvre plagiat de notre ex-*comédie de quinze ans.*

Dans ces mêmes instructions de 1846, il est recommandé « de prendre les grands seigneurs *par la vanité* et de leur *laisser le premier rôle* tant qu'ils voudront marcher avec les révolutionnaires, sauf à s'en débarrasser après; » d'attirer le clergé « en *lui promettant* la liberté; » de gagner le peuple « en parlant souvent, beaucoup, partout, de ses misères et de ses besoins; » d'essayer de *paralyser* l'armée par l'éducation du peuple, après quoi on pourra marcher même *contre elle* sans danger, » etc., etc. Comme on le voit par ce résumé, le digne apôtre prêche tout simplement l'art de tromper *tout le monde*[1]. Et il criera contre ce qu'il appelle les *roueries*

[1] Le 16 mai 1849, à l'occasion de la suspension momentanée

des cours, de la vieille politique, du jésuitisme, etc.

Mais hâtons-nous d'ajouter que ce système de fausseté, il ne le renie pas, au contraire, il l'avoue et le proclame avec une *naïveté* que nous nous abstenons de qualifier : « Les hommes de *bonne foi* (on ne voit pas trop » ce que la *bonne foi* peut avoir à faire ici) ne devraient » jamais oublier, dit-il, un fait constant que nous pouvons » à peine indiquer; et c'est la différence radicale, continue, » qui se manifeste entre *le langage des partis et leurs* » *actes*, entre le bouillonnement irrité, exagéré, de l'esprit » *tendant à conquérir* et repoussé par la force brutale, » et les nécessités pratiques auxquelles il se trouve soumis » en descendant de la sphère de l'idée dans celle des faits. » Proudhon arrivé au pouvoir ne se chargerait pas de » donner une forme organique à *l'anarchie*. Aucun com- » muniste doué du plus simple bon sens ne s'aviserait, le » jour d'une révolution, de publier comme programme » *les utopies de la veille*. Pas un de tous ceux qui prê- » chent le terrorisme systématique, n'oserait réduire en » fait les maximes par lui proposées alors qu'il n'était qu'un » simple individu isolé et impuissant. Et c'est dans l'ordre » des choses, à cause du changement qui s'opère dans les » mêmes hommes suivant le terrain sur lequel ils se trou-

d'hostilités entre notre armée assiégeante et la République romaine, le triumvirat envoya sous prétexte de gracieuseté, aux soldats français, 50,000 cigares et 100 livres de tabac. Mais les paquets avaient pour enveloppes des proclamations excitant nos troupes à l'insubordination et à la révolte. Ainsi la loyale franchise de M. Mazzini brille, *même lorsqu'il apporte des présents;* et elle pourrait remplacer proverbialement celle des anciens Grecs.

» vent[1], » etc., etc. A quoi aboutit en somme toute cette phraséologie ? A déclarer que les *apôtres* révolutionnaires, — une fois parvenus au but de leur ambition, — agissent tout autrement qu'ils ne parlaient la veille. Eh, mon Dieu ! on ne le sait que trop. Mais il appartenait à M. Mazzini de réduire ces ..... *différences*, comme il les appelle euphoniquement, — en théories et en principes, — et pour qu'il ne manquât rien à la chose, — d'adresser ce petit code édifiant aux « gens de *bonne foi !* »

Ce n'est pas tout ; M. Mazzini qui ne cesse de faire lui-même l'éloge de ses vertus, — et toujours avec autant d'à-propos que de justesse, — disait dans une lettre à M. de Lesseps, en date du 16 mai 1849 : « Vous me demandez, monsieur, quelques notes sur l'état actuel de la République romaine. Je vais vous les fournir avec *cette franchise qui a été pour moi, dans vingt ans de vie politique, une règle invariable.* » Cet éloge ne couronne-t-il pas admirablement le chapitre qu'on vient de lire ?

[1] *Democrazia*, p. 277.

CHAPITRE X.

LA MODESTIE MAZZINIENNE.

I.

Nous l'avons déjà dit : M. Mazzini pourrait être proclamé peut-être l'homme le plus *modeste* de ce temps-ci, et ce n'est certes pas une mince gloire à une époque où il a tant de concurrents en ce genre. Que de gens, en effet, auxquels on aurait pu appliquer de nos jours ce que Mirabeau disait d'un littérateur son contemporain : « Je ferais une fortune immense si je pouvais l'acheter ce qu'il vaut, et le revendre ce qu'il s'estime! »

Le grand idéologue s'annonçait comme tel dès son début, alors qu'en 1831, — conspirateur vulgaire et tout à fait inconnu, et écrivant au roi Charles-Albert, — il mettait comme épigraphe en tête de sa lettre ce superbe dilemme à l'usage des anciennes Cortès d'Aragon : *sinon, non :* ce qui signifiait que M. Mazzini entendait traiter de pair à pair avec les souverains du Piémont. Et l'Italie, ne comprenant pas cette sublimité, se permit d'en rire beaucoup dans le moment.

Et comme le Moïse, le prophète, le Mahomet italien parle *modestement* de lui même! Ici il se place en tête de ces âmes « qu'on voit se lever comme Prométhée, pour

» protester contre la fatalité qui les opprime, et l'affronter » *seules;* — de ces hommes qui ont *une prophétie* » *d'avenir écrite sur le front;* — de ces *êtres d'une* » *nature supérieure*, que la nature jette sur la terre alors » que finit une époque, *pour la rattacher à la nou-* » *velle;* — de ce petit nombre de grands génies privi- » légiés, dont *la parole féconde, énergique*, révèle » clair et puissant *le vœu du siècle*, etc. [1]. »

Là, il s'écrie : « Il nous appartient, *à nous*, pour at- » teindre notre but, de remonter aux principes; — de » *ramener les nations qui aujourd'hui errent à* » *tâtons dans le vide*, aux lois du progrès, de l'huma- » nité, de Dieu; de *relever le* SENS MORAL *tombé* (!!!); » — de ressusciter le sentiment du devoir dans le cœur » d'hommes *réduits à l'état de machines calcula-* » *trices;* — ..... de *recréer* une vie *morale* d'enthou- » siasme et d'amour, de la substituer à la vieille existence » du privilége et de l'inégalité, etc., etc. [2]. »

Ailleurs il dit (toujours en parlant lui-même de lui-même) : « Et d'abord que sommes-*nous?* — L'ESPRIT » *régulateur, le credo général de notre parti na-* » *tional* [3]..... Nous sommes par le nombre, *par l'in-* » *telligence, par le courage, par la connaissance* » *de la vérité, plus forts que nos ennemis* [4]. »

Et après s'être ainsi dressé de ses propres mains des autels, avec quel ineffable et majestueux dédain ne parle-

[1] *Prose*, 310.
[2] *L'Italia del Popolo*, n° de juin 1850.
[3] *Democrazia*, p. 219.
[4] *Ibid.*, p. 257.

t-il pas de tous ceux qui *osent* se déclarer ses adversaires politiques : « Gens, dit-il, dont quelques-uns sont influents » par une position sociale ou par la fortune, tous par opi- » nions libérales, sincères peut-être, mais tout au moins » fort tièdes, — ne manquant pas d'esprit, mais *sans* » *aucune étincelle de* GÉNIE (!!!), et gâtés par les » habitudes d'une analyse étroite, stérile, *cadavérique*, » empruntée au dix-huitième siècle, etc. [1]. » Que vous semble de ce sublime réformateur, — dont vous connaissez les théories et les œuvres, — reprochant à autrui de n'avoir pas une *étincelle de* GÉNIE? O apologue évangélique de la paille et de la poutre dans l'œil, que vous êtes éternellement vrai!

Et quels sont ces hommes que M. Mazzini abaisse ainsi sous ses pieds? Ce sont les Cesare Balbo, les Leopardi, les Manzoni, les Ugo Foscolo, les Pellegrino Rossi, les Massimo d'Azeglio, les Pinelli et autres notabilités du parti constitutionnel ou modéré en Italie. Voyons les principes de ces chefs politiques si dédaigneusement traités, et par qui? Massimo d'Azeglio dit qu'il a adopté ainsi que ses amis, comme programme, ces belles paroles prononcées par sir Robert Peel dans la séance de la chambre des Communes du 12 février 1847 : « Il faut d'un côté accomplir les réformes voulues par les nécessités des temps, comme de l'autre se garder des spéculations abstraites et excessives de liberté. »

Cette maxime si remarquable du grand ministre, dont la perte a été irréparable pour l'Angleterre, mériterait,

[1] *Prose*, p. 72.

suivant nous, d'être souvent citée et profondément méditée, car elle nous paraît résumer avec autant de concision que de clarté et de justesse les véritables conditions de gouvernement à l'époque moderne.

Cesare Balbo proclame les principes suivants : « Que » l'homme peut être libéral sans être irréligieux ; aimer » la patrie et travailler à son bien-être sans offenser les » principes éternels de justice, et sans se jeter continuelle- » ment dans des chances incertaines et périlleuses ; croire » au bien sans faire le mal ; croire à la résurrection de » l'Italie sans renier la raison ; prendre celle-ci pour guide » au lieu de s'en remettre au hasard, etc. [1] » N'est-il pas tout simple de voir d'aussi *pauvres* principes pris en pitié par le grand rénovateur, qui porte *une prophétie d'avenir écrite sur son front*, et qui a promulgué, lui, des systèmes aussi admirables que nouveaux, se résumant ainsi : « L'*homicide politique n'est point un crime ; — les biens matériels* DOIVENT SE DISTRIBUER *suivant les œuvres et l'éducation morale des hommes ;* — pour comprendre *la vie, il faut comprendre les ruines*, etc., etc.

C'est au milieu de ces ruines que le frénétique démolisseur prétend trôner sans partage, semblable au Satan de Milton, qui s'écriait : « Il est beau de régner dans ces abîmes ; oui, mieux vaut toujours une royauté en enfer que d'occuper un rang subalterne dans le ciel. »

On a ri dans le temps de cette boutade absolutiste de M. de Maistre : « Qu'est-ce qu'une nation, mon cher ami?

[1] *Le Speranze d'Italia.*

C'est *le souverain et l'aristocratie*[1]. » Nous sommes certain que, sans trop se faire presser, M. Mazzini dirait, lui, à cette heure : « La nation italienne, c'est moi et mes quelques douzaines d'obscurs séides. » Tant il est vrai que les extrêmes se toucheront toujours.

Ajoutons que cette *modestie* du maître paraît avoir gagné les disciples. Ainsi l'un d'eux, le docteur Carlo Pigli, gouverneur de Livourne au temps du triomphe de la démagogie, disait : « On prétend que le parti républicain est peu nombreux en Toscane ; les hommes ne doivent pas se compter, mais *se peser ! !* »

C'est ainsi encore que le triumvirat et l'Assemblée des Représentants Romains déclarèrent solennellement un jour que l'*Europe les admirait !*

Cette face si marquée du caractère mazzinien n'a pas échappé aux compatriotes du superbe visionnaire.

GIOBERTI : « Mazzini ne s'est-il pas avisé récemment » de mettre en avant la création de nouvelles croyances et » d'un nouveau culte religieux? Tandis que Maximilien Ier » déposait la couronne impériale pour ceindre la tiare » (*Guicciardini*, ch. XII), le Mazzini ne paraît pas » vouloir se contenter d'une seule de ces hautes dignités ; » il veut être empereur et pape tout à la fois[2] »

FARINI : « Démesuré est l'*orgueil de cet homme né* » *pour la ruine de l'Italie*. Et les adorations de ses » tristes sectaires l'ont tellement aveuglé, qu'il confond » l'amour de la patrie avec son amour-propre, et qu'il

[1] *Lettres et opuscules inédits*, p. 404.

[2] *Rinnovamento*, v. I, p. 341.

» préférerait brûler le temple plutôt que d'en voir l'autel » principal consacré à d'autres. » Et plus loin : « Il tran- » che du prétendant, du fondateur d'une nouvelle dynas- » tie, avec plus de prosopopée (*più prosopopea*) et d'or- » gueil, que ne pourraient le faire les rejetons bourboniens » de France et d'espagne [1]. »

Et combien cette ivresse orgueilleuse de la part d'un vulgaire conspirateur, — d'un utopiste stérile n'ayant jamais pu même produire une idée, un système, qui eût seulement la moindre apparence de consistance, — d'un désorganisateur maniaque, dont toute la gloire se réduit à avoir bouleversé et désolé l'Italie, — ne paraîtra-t-elle pas encore plus étrange, plus inouïe, si on la met en regard de l'humble modestie d'un homme qui avait été tout à la fois le libérateur, le législateur, on peut dire le créateur de son pays; — nous avons nommé Wasinghton. Voici comment ce grand citoyen parlait de lui-même en faisant ses adieux au congrès américain, après quarante-cinq années de glorieux services :

« ... Les actes publics prouvent jusqu'à quel point les principes que je viens de rappeler m'ont guidé dans l'accomplissement des devoirs de ma position. Ma conscience du moins me dit que je ne m'en suis pas éloigné. Comme aussi, quand je repasse les actes de mon administration, je n'y reconnais aucune faute d'intention. J'ai le sentiment trop profond de mes imperfections pour être sûr de ne pas avoir commis d'erreurs. Quelles qu'elles aient pu être, je prie le Dieu tout-puissant de détourner les maux qui pour-

[1] *Lo Stato Romano*, v. II, p. 204, 349.

raient en résulter. J'emporterai ainsi avec moi l'espoir que ma patrie ne cessera pas de les juger avec indulgence, et qu'après quarante-cinq ans d'une vie consacrée à la servir avec zèle et bonnes intentions, tomberont en oubli les torts d'un mérite insuffisant, comme je tomberai bientôt moi-même dans le sein de l'éternel repos. »

Que l'on compare à présent les deux hommes et les deux langages !

CHAPITRE. XI.

LA LANGUE MAZZINIENNE.

I.

Étant connu que M. Mazzini *gâte tout ce qu'il touche*, il ne pouvait manquer aussi de gâter l'idiome de son pays.

L'immortel auteur de la *Divina commedia* professait une admiration passionnée pour la belle langue italienne, qu'il avait pour sa part grandement contribué à créer. Et son enthousiasme à ce sujet s'exprimait avec une exaltation naïve : « Cet illustre idiome, disait-il, recherche les hommes semblables à lui..... de même que la grande magnificence convient aux hommes puissants, la pourpre aux nobles seigneurs, de même notre langue veut des supériorités en savoir et en intelligence, et méprise les autres. » Ailleurs, Dante vouait « à une *perpétuelle infamie*

ceux de ses compatriotes qui vantaient les idiomes étrangers et dépréciaient l'italien; il les traitait de *pervers* (malvaggi), et appelait *abominables délits* (abominevol reità) les motifs qui les engageaient à agir ainsi. » Enfin, il « n'estimait dignes d'être traités dans cet illustre idiome supérieur à tous les autres, que les sujets les plus choisis[1]. » Hélas! M. Mazzini n'a que trop encouru ces anathèmes lancés par un des rois de la poésie; dans sa monomanie de conspirations, il devait conspirer aussi contre *il gentil parlar italiano.*

Ce n'était pas assez que la moderne phraséologie à l'usage des discussions politiques et l'institution d'assemblées représentatives en Italie, eussent introduit dans cet idiome si riche, si suave, si mélodieux, une partie du vocabulaire sec, positif, inharmonique, de la polémique septentrionale, comme aussi les protocoles parlementaires, peu euphoniques on en conviendra; ce n'était pas assez d'avoir forcé la langue du Tasse et de l'Arioste à parler comme un huissier de la chambre des Communes.

M. Mazzini est venu encore la surcharger de germanismes, d'anglicismes et de gallicismes; il s'est plu à obscurcir sa limpide clarté par les brouillards du néologisme le plus brumeux. Aussi Gioberti l'accuse-t-il « de » parler *barbarement* (barbaramente) et de se servir » d'un style qui ne pourrait pas être appelé italien *sans* » *une grave injure pour l'Italie.* »

Et il ajoute : « Vous ne trouveriez pas un seul livre de » valeur (*di polso*) dans tout ce qui est sorti de l'officine

[1] DANTE. *Conversazioni.*

» mazzinienne... Ce ne sont que des lieux communs em-
» pruntés aux éphémérides d'au delà des monts..... Leur
» langue, ou pour mieux dire leur jargon, est un pastiche
» polyglotte dans lequel l'Italie a la dernière part; de telle
» façon qu'ils réussissent très-agréablement à rappeler
» Rome antique, à célébrer ses grandeurs, dans un idiome
» semblable à celui de Brennus et de Genséric. Quant à leur
» style, — image naturelle de l'âme, car le bon goût
» est à la forme du langage ce que le jugement est au fond,
» — les mazzinistes sont d'ordinaire ampoulés, désor-
» donnés, *accoutumés à transporter les délires poé-*
» *tiques dans la prose et les élégances du notariat*
» *dans la poésie;* ils veulent être, — comme ils le di-
» sent, — sentimentals et romantiques, et ils ne réussis-
» sent en réalité qu'à être ennuyeux et barbares[1]. »

II.

Pour donner un exemple de ces déplorables profanations linguistiques, nous allons citer quelques échantillons du nouveau vocabulaire politique, extraits d'une brochure révolutionnaire qui nous tombe par hasard sous la main[2].

L'auteur combat « le *cosmopolitismo* papal; — le *dualismo* entre l'esprit et la matière; — le *monopolismo* du capital; — le *parasitismo* des oisifs; — l'*an-*

[1] *Rinnovamento*, v. II, p. 185, 336, 338 et 340.

[2] *Introduzione ad alcuni appunti storici*, par Montanelli (1851).

tagonismo entre les travailleurs et les capitalistes ; — le *governismo ;* — le *terrazzanismo* de la nationalité ; — le *fusionismo* et le *formalismo ;* — le *monocratismo* unitaire et le *monocratismo* électoral ; — l'*unitarismo* national, le *constitutionalismo* français et l'ancien *liberalismo* italien ; — la *clerocrazia* catholique et l'*oligarchia* cléricale ; — les constitutions *politico-teologiche ;* — la *plutocrazia*, qui, dit-il, s'appuie sur la *clerocrazia* et la *militocrazia ;* — l'intérêt *plutocratico* français s'alliant avec l'intérêt *clerocratico* italien ; il veut le *socialismo*, l'*individualismo*, la *democrazia cosmopolitica*, les *teorie filantropiche ;* il admire la *blusa* du *proletario*, » etc., etc.

Voilà ce qu'est devenue la belle langue italienne avec les ornements exotiques dont l'ont affublée les modernes néologues de la démagogie. Ne dirait-on pas d'affreuses verrues sur un beau profil de statue grecque?

CHAPITRE XII.

LE THÉATRE MAZZINIEN.

I.

Après les révolutions de 1848, le mazzinisme s'est emparé du théâtre comme « d'un moyen de *progrès* et de *civilisation.* » Parmi les tristes productions politico-dramatiques dont l'Italie a été inondée à cette époque,

nous nous bornerons à en choisir une comme spécimen, et nous prendrons l'*Assedio d'Alessandria* (le *Siége d'Alexandrie*) par M. Felice Govean[1], parce que ce fut une des premières de ce genre, sinon une des plus scandaleuses.

La pièce imprimée est accompagnée d'un factum qui n'est pas moins curieux que l'œuvre dramatique. M. Pinelli, alors ministre en Piémont, avait à ce qu'il paraît défendu d'abord la représentation de la pièce, et on verra tout à l'heure s'il avait tort. Sur ce, la *modestie* mazziniste se révolte; oser défendre une dangereuse rapsodie du parti, c'était un crime irrémissible! Et l'auteur, M. Govean, adresse au ministre une lettre, dans laquelle il lui disait, — entre autres aménités, — « Chevalier Pinelli, » hâtez-vous de vous réjouir du mal que vous nous avez » fait. Les événements politiques changent la position des » hommes : le cas échéant, nous vous rendrons la pareille; » et nous vous assurons dès à présent que *nous vous la* » *rendrons* SANS PITIÉ. » C'était faire entendre assez clairement, — ce nous semble, — au ministre, que ce

[1] Ce même M. F. Govean, jadis médecin, — sans clientèle, bien entendu, — rédige de concert avec un autre médecin *in partibus*, A. Borella, une feuille ultra-démocratique qui se publie dans les États sardes, sous le titre de *Gazetta del Popolo*. Ces deux ré-*docteurs* sont réellement littéraires comme une ordonnance médicale; de là vient que leur polémique pourrait tout au plus être goûtée dans les pharmacies. Mais, en revanche, ils déploient un talent de grossièretés et d'injures, qui doit leur mériter l'admiration des halles. La *Gazetta del Popolo* se distribue dans les rues; elle est imprimée sur papier-sucre; le style et l'esprit sont à l'unisson du papier. Le tout se vend un sou; en conscience, c'est exorbitamment cher.

refus d'autoriser la représentation d'un mauvais mélodrame lui coûterait la tête. L'empereur Néron avait, — si nous ne nous trompons, — des procédés assez analogues contre ceux qui s'avisaient de ne pas applaudir à sa voix, quand il lui arrivait de chanter sur un théâtre. Mais ce César était loin sans doute de se douter qu'il donnerait un jour des leçons aux apôtres de l'*humanité* et de la *fraternité !*

II.

Passons à l'œuvre scénique : si les renseignements à nous communiqués par des personnes qui se trouvaient alors en Italie sont exacts, l'*Assedio d'Alessandria* aurait été joué quelques mois après l'assassinat du malheureux Rossi. La pièce contient une apologie du meurtre politique ; et, afin sans doute que l'intention fût plus intelligible, le *traître* qui subit la *justice du peuple* a nom Rossino-Bianchi, et on ne l'appelle souvent dans le cours de la pièce que *Rossi*no. Voici un extrait de la scène :

BRASCA.

« Dieu de miséricorde ! le cadavre du consul Rossino-Bianchi.

RODOLFO (*le podestat d'Alexandrie*).

» Le cadavre d'un traître.... Tranquillisez-vous, Biagio-Brasca. *Les peuples ne se sauvent que de cette façon, en frappant les traîtres. Venez avec moi à Saint-Pierre* EN RENDRE GRACES A DIEU.

BRASCA.

» Et aussi implorer miséricorde pour son âme.

RODOLFO.

» A présent qu'il est mort, soit ! »

Est-il possible, nous le demandons, d'offrir sur un théâtre de plus tristes monstruosités : non-seulement glorifier l'assassinat politique, mais encore aller dans une église pour *en rendre grâces à Dieu !*

Et comme quelques poignées d'émeutiers avaient brisé et brûlé à Rome, en 1848, l'écusson de l'ambassadeur d'Autriche, il fallait célébrer encore cette sauvage violation du droit des gens, aussi bien que l'assassinat du ministre Rossi, parce qu'apparemment on *moralise* et on *instruit* le peuple en faisant l'apothéose des plus abominables excès commis par la lie qui le déshonore.

Donc un ambassadeur autrichien est introduit dans la pièce, et il est grossièrement et publiquement outragé ! Il essaie de répondre par quelques paroles :

RODOLFO.

« Ambassadeur, *tu insultes !*

VIVIANO (*l'homme du peuple modèle*).

» *Si je t'assassi....* (se l'amazz...). »

Cet odieux *aparté* ne reçoit aucune désapprobation.

Apparaît en vue des remparts l'empereur Barberousse, qui vient, — sous la foi des conventions conclues, — jurer une trêve.

VIVIANO.

« Podestat, un mot !

RODOLFO.

» Parle.

VIVIANO *bas à Rodolfo.*

» Je suis sûr de mon arbalète, et elle est de force *à percer une cuirasse, même impériale.*

RODOLFO.

» Imbécile (stolto) ! TU DEVAIS LE FAIRE ET NE PAS LE DIRE; à présent garde-t'en bien, sur ta vie ! »

Est-ce assez de niaises horreurs !

Après cela, il fallait bien aussi *instruire* le peuple quant au style; et voici les modèles que la pièce lui offrait en ce genre :

GALIAUDO.

« Nous sommes au vendredi saint; tout est silence..... Quelle nuit obscure !... Une seule étoile brille comme furtivement ainsi qu'une lampe aux pieds d'un mort. *Aujourd'hui le mort est un dieu;* il convient *que la lampe soit un astre..... Cadavres phosphorescents, sortez pour éclairer des entrailles de la terre !* » etc.

Voilà un aperçu des enseignements *moraux et civilisateurs* du théâtre mazzinien !

Nous pourrions citer beaucoup d'autres pièces politiques aussi déplorables pour le fond et pour la forme, dont le but est de saper toutes les bases de l'ordre, de la société, de la religion; — du reste sans invention et sans idées, — en un mot — inspirées par l'*esprit* du maître.

CHAPITRE XIII.

LA PRESSE MAZZINIENNE.

Notre intention avait été d'abord de présenter de nombreux extraits des journaux démagogiques en Italie depuis 1848 ; mais outre que ce tableau serait fort peu attrayant, il ne se rachèterait pas même par l'originalité, attendu que les feuilles mazziniennes n'ont fait que se traîner sur la voie des *Père Duchêne* et des *Fils Duchêne* qui ont paru en France et ailleurs dans l'espace de ces soixante dernières années. Quant aux qualités constituant ce qu'on appelle le talent de publiciste, on n'en retrouve pas l'ombre dans ces pâles publications dont le style d'ailleurs, d'une nauséabonde grossièreté, paraît constamment emprunté à la polémique des jours gras [1]. Nous nous con-

[1] Voici comment deux célèbres écrivains politiques d'Italie apprécient cette même presse mazzinienne :

Massimo d'Azeglio : « La presse affranchie s'élança comme un » torrent débordé et inonda l'Italie de ce déluge de misères po» litiques et sociales que tout le monde peut voir, et qui ont plus » que jamais divisé les esprits, troublé le sens du peuple, révélé » à nos ennemis beaucoup de choses qu'ils ignoraient, et donné » une bien pauvre idée de nos publicistes (sauf quelques excep» tions) à l'Europe civilisée. » (*Scritti politici*, p. 484.)

Gioberti : « Une tourbe de folliculaires grossiers, ignorants, » inhabiles, présomptueux, très-insolents (*insolentissimi*). » (*Rinnovamento*, v. 1, p. 249.)

— Bianchi-Giovini ne s'attache, lui, à signaler que le côté niais-

tenterons donc d'offrir quelques spécimens fort courts, en commençant par le suivant emprunté à un article de journal mazzinien qui parut à Rome le lendemain de l'assassinat du comte Rossi :

« La soirée qui a suivi le meurtre de M. Rossi *a été* » UNE VÉRITABLE FÊTE ITALIENNE!!! Des rassemblements » nombreux se sont formés ; ils parcouraient les divers » quartiers de la ville en criant : Vive la constitution ita- » lienne! vive le peuple! *vive le poignard de Brutus!* » vive l'union ! vive le ministère démocratique! vive l'Ita- » lie républicaine [1]. »

— « Il faut agir par la force pour ramasser de l'argent, tout de suite et beaucoup; il faut *le prendre où il se*

et ridicule : « En fait de déclamations, dit-il, les journaux mazziniens de Rome et de Toscane (mars 1849) en contiennent tant, que si chacune pesait seulement un grain de sable, elles suffiraient pour lapider cent mille Radetzki. Quand on lit ces journaux hyperboliques, on croit rêver ou se trouver au milieu d'un hôpital de fous. L'un vous trouve cent millions d'écus avec autant de facilité que s'il s'agissait de ramasser des cailloux sur le bord d'un fleuve ; l'autre vous met sur pied une armée de 500,000 hommes en aussi peu de temps qu'il en faut pour écrire ce chiffre sur le papier. Un troisième célèbre la glorieuse république romaine, et rêve déjà la conquête du monde, comme si le monde n'était qu'une dragée à jeter dans la bouche d'un enfant; et ces extravagances et bien d'autres encore s'écrivent avec le même sérieux que Swift a pu en mettre à écrire l'histoire de Gulliver et du pays de Lilliput. O mon pauvre pays de Lilliput! qu'as-tu fait de ton bon sens, et où s'en est allée également la cervelle de ton Mazzini, qui s'est fait le prophète des Lilliputiens! » (*Mazzini e le sue utopie*, p. 115.)

[1] *Histoire de la Révolution de Rome*, par Al. Balleydier, v. I, p. 222.

trouve, sans trop d'hésitation, attendu que toute autre pratique financière ne répondrait pas à l'urgence des besoins. » (*La Costituente*, journal toscan, du 21 février 1849.)

— « Pour combattre l'ennemi étranger, il faut ne pas avoir à craindre que l'ennemi intérieur nous dresse des embûches et nous menace par derrière. La conscience de la cause impose la nécessité et le droit de la victoire, et *rend légitime et sacrée toute espèce de moyens.* (L'*Alba*, février 1849.)

Il nous semble que ces petits extraits peuvent dispenser de plus amples citations.

CHAPITRE XIV.

LE COURAGE MAZZINIEN.

I.

Sur ce sujet délicat, — comme sur le fond du chapitre VIII, — nous nous en référerons à des juges italiens.

BIANCHI-GIOVINI : « Notre Mazzini est moins impru-» dent que Streuve; il se tient à une distance respectueuse » des cours martiales : il fait le Caton (*catoneggia*) en » restant à domicile, et envoie les autres se faire fusiller; » mais ses victimes reçoivent de lui le tribut annuel d'un

» service funèbre, — ce qui est une belle consolation pour » les âmes du purgatoire [1].....

» Le prophète italien nous parle bien de la *poésie d'action*, — c'est-à-dire d'une action qui est vraie seulement » en poésie; — il nous promet bien qu'il marchera à la tête; » mais du lieu où les balles atteignaient les frères Bandiera, » à l'endroit où reposait tranquillement Mazzini, la distance » était immense [2]. » A propos de ces malheureux frères Bandiera, tout le monde, en Italie, a accusé le grand promoteur des insurrections péninsulaires d'avoir poussé ces jeunes gens à une entreprise aussi colossalement folle que celle qui consistait à tenter (juillet 1844) l'envahissement du royaume de Naples à la tête d'une troupe de *vingt* conjurés. L'accusé a vainement essayé de se disculper; « mais, comme dit Bianchi-Giovini, il suffit de lire son » récit même pour se convaincre que ce fut lui qui les » excita et qui les envoya à la mort [3]. » M. Mazzini était à Londres alors que les frères Bandiera se faisaient fusiller à Cosenza, ce qui ne l'a pas empêché d'écrire, — précisément à propos de cette funeste entreprise, — la phrase qu'on va lire et qui paraîtra pour le moins étrange : « Le » très-petit nombre de gens au suffrage desquels je tiens » savent que *je n'organiserais* JAMAIS *une expédition* » *armée* SANS EN PARTAGER D'UNE MANIÈRE OU D'UNE » AUTRE LES PÉRILS [4] !!! » — Témoin encore la récente tentative d'insurrection à Milan!

[1] *Mazzini e le sue utopie*, p. 45.
[2] *Ibid.*, p. 46.
[3] *Ibid.*, p. 61.
[4] *Prose*, p. 60.

Et ce qui n'est pas moins étrange, c'est que, — toujours à propos de cette échauffourée de 1844, qui eut lieu en Calabre, M. Mazzini restant à Londres, — le grand idéologue adressait à ses compatriotes italiens les plus sanglants reproches de leur couarde inaction en présence de ces tentatives de soulèvement; qu'il leur disait que les frères Bandiera étaient morts pour les « racheter » de *cette tache de lâcheté* que toute l'Europe leur imprimait (*della taccia di codardia che tutta Europa vi da*); » — que non content de ces vitupérations, — si singulièrement placées dans sa bouche, — il stigmatisait avec une insultante ironie ce qu'il appelait les *hommes du printemps* (*uomini della primavera*), autrement dit les révolutionnaires sans cœur, suivant lui, qui alléguaient la nécessité d'attendre au printemps pour commencer les entreprises insurrectionnelles. Mais en admettant ce que vient de dire Bianchi-Giovini, on conçoit facilement que, pour qui a l'habitude de se tenir à couvert à Londres ou ailleurs, — pendant que d'autres courent les hasards, — toutes les saisons doivent paraître également favorables et surtout également *saines*.

II.

Reprenons les citations.

BIANCHI-GIOVINI : « Mazzini fuit de Milan (1848) quand » les Autrichiens en étaient encore éloignés de plus de » trente milles, et va se réfugier au pied du mont Bolia [1]. »

[1] *Mazzini*, etc., p. 23.

Ce qui ne l'a pas empêché, — comme on l'a déjà vu, — d'accuser Charles-Albert, — dont l'intrépidité au milieu des combats a été suffisamment prouvée, — de s'être sauvé de cette même ville de Milan « par *une fuite secrète, lâche*, accompagnée de circonstances telles qu'elles devaient déshonorer à jamais la monarchie. » Ce qui ne l'a pas empêché encore de jeter au fils de Charles-Albert, — au jeune roi actuel du Piémont, Victor-Emmanuel, qui a suivi son père sur tous les champs de bataille, et qui, à Novare notamment, a eu ses habits percés de balles, — l'épithète de *prince efféminé* (*principe femminiero*)[1].

Au surplus M. Mazzini paraît décidément possédé de cette manie de s'établir juge en matière de vaillance, manie qui lui sied assez peu, chacun en conviendra. En voici un nouvel exemple que nous empruntons à l'ex-ministre mazzinien à Rome, Carlo Rusconi. Celui-ci raconte qu'après l'occupation de la première enceinte par les troupes françaises, le général en chef Roselli donna ordre au général Garibaldi de reprendre ces positions. Ce dernier jugea l'entreprise impossible et exposa franchement son opinion. Il s'ensuivit un dissentiment entre les deux généraux; M. Mazzini prit parti pour le premier, et fit entendre assez clairement que Garibaldi avait eu une défaillance de cœur. On conçoit ce que dut éprouver le célèbre *condottiere*, auquel personne ne contestera assurément le titre de brave soldat, en s'entendant donner des leçons de bravoure, et par qui? par M. Mazzini! Aussi, dit C. Rusconi, « offensé du jugement émis sur son compte (et il y avait » certes bien de quoi!) par le triumvir, il se refroidit

[1] *Cenni e documenti*, p. 85.

» grandement à son égard [1]. » C'est alors que Garibaldi aurait dit de lui ce mot souvent reproduit par nous et qui le peint si bien : *Cet homme gâte tout ce qu'il touche.*

BIANCHI-GIOVINI : « *Nous sommes prêts, la main* » *sur le cœur, à combattre avec vous*, et, ces paro- » les, Mazzini les écrivait quelques jours seulement après » sa très-peu glorieuse défection des rangs de l'expédition » de Garibaldi (vers le lac Majeur, après la reddition de » Milan, 1848). Démosthène ne jeta son bouclier qu'a- » lors qu'il se trouva en face des Macédoniens; mais Maz- » zini ne peut pas même en dire autant; et sa fuite, quand » l'ennemi était encore à deux journées de marche, scan- » dalisa tellement ses partisans, que tous ceux qui avaient » un cœur de soldat l'abandonnèrent [2]. »

M. Mazzini célèbre très-souvent, et avec un enthousiasme vraiment lyrique, tout ce qu'offre de beau et d'attrayant la *gloire du martyre* : « Le martyre, s'écrie- » t-il, le martyre n'est jamais stérile. Le martyre pour une » idée est la plus haute formule que le *moi* humain puisse » trouver pour exprimer sa propre mission; et quand un » juste se lève du milieu de ses frères abattus et s'é- » crie : *Voilà!* ceci est le vrai, et moi, en mourant, je » l'adore : un esprit de nouvelle vie se répand dans l'hu- » manité tout entière, parce que chaque homme lit sur le » front du martyr une ligne de ses propres devoirs [3]. »

Et ailleurs : « L'ange du martyre et l'ange de la victoire » sont frères; mais l'un regarde le ciel, l'autre la terre; et

[1] *La Republica Romana*, p. 161.
[2] *Mazzini*, etc., p. 42.
[3] *Prose*, p. 111.

» c'est seulement quand d'époque en époque *les deux* » *regards se rencontrent entre le ciel et la terre,* » *que la création s'embellit d'une nouvelle vie et* » *qu'un peuple se lève du berceau ou de la tombe,* » *évangéliste ou prophète* [1]. » Ailleurs encore, il s'écrie qu'on doit « chercher la mort comme le jeune homme » l'embrassement de sa fiancée [2]. » Tout cela est très-beau; mais, s'il faut en croire ses compatriotes, l'amour de M. Mazzini pour le martyre aurait été jusqu'à ce jour passablement platonique.

BIANCHI-GIOVINI : « Mazzini se vante d'être un nouvel » apôtre des nations, mais il ne ressemble pas aux anciens » apôtres, qui, pour le triomphe de l'Evangile, expo- » saient leur vie et finissaient par la sacrifier. Mazzini se » plaît à célébrer le martyre d'autrui, mais il évite soi- » gneusement cette gloire pour son propre compte [3]. »

GIOBERTI : « Les agitateurs démagogues ne sauraient » revendiquer une part dans la gloire militaire de la dé- » fense de Rome, eux qui traitaient ses défenseurs d'a- » ristocrates et qui se tenaient éloignés de l'odeur de la » poudre et de la face de l'ennemi. Mazzini n'y participa » point non plus, car là, — comme en Lombardie, — il » évita toujours prudemment les périls, et on ne le vit ja- » mais animer les combattants par sa présence [4]. » Et ailleurs : « On se plaignait de ne jamais l'apercevoir à » Saint-Pancrace, où était le théâtre de la guerre [5]. »

Il n'est pas jusqu'à Guillaume Pepe qui ne reproche

[1] *Discorso a Milano*, 25 juillet 1848. — [2] *Prose*, p. 112. — [3] *Mazzini*, etc., p. 23. — [4] *Rinnovamento*, vol. I, p. 363 et 364. — [5] *Rinnovamento*, p. 334.

aux grands phraseurs anarchistes « de n'avoir pas pris un » fusil en disant : Si nous avons primé avec la bouche, » nous voulons maintenant primer avec le bras [1]. »

III.

A la vérité l'ex-ministre des affaires étrangères de la République romaine, un très-humble admirateur du grand utopiste, Carlo Rusconi, qui avait reproché au gouvernement provisoire de France, en 1848, d'être trop partisan de l'*autorité;* à la constitution mazzinienne votée à Rome en 1849 d'être *trop peu démocratique*, trouve à blâmer, dans M. Mazzini... *un excès d'ardeur intrépide.* Il s'agit des derniers jours du siége de Rome, alors que la résistance était reconnue impossible :

« C'est à tort, dit C. Rusconi, que Mazzini a été ac- » cusé par quelques-uns pour avoir persévéré dans la » défense..... Il *voulait* donner sa vie et montrer à » l'Europe que personne n'avait plus d'audace (*ardire*) » que lui... L'idée de sauver la république lui souriait en- » core dans ces moments extrêmes, parce que le côté le » plus saillant de son caractère est de ne jamais désespé- » rer, quelles que soient les circonstances [2]. » A la bonne heure, mais un homme qui s'était bravement battu sur les remparts de Rome, après avoir pris part aux journées de Milan, en 1848, Dandolo, ne partage nullement, — au sujet des faits ci-dessus, — l'admiration de l'ex-ministre.

[1] L'*Italia*, p. 164.
[2] *La Republica Romana*, p. 155, 184, 187.

Voici comment il s'exprime : « Il (Mazzini) prolongea la » résistance de Rome quand la défense était désespérée, et » fit durer huit jours encore un carnage inutile. Son en- » têtement coûta la vie à un grand nombre de braves et à » deux jeunes héros, Manara et Morosini... Et cependant » le vulgaire bat des mains et appelle gloire de l'Italie » *celui* qui, à l'abri du danger, tranquillement assis sur » son siége, et *muni de sauf-conduits*, ne risquait tout » au plus que d'affronter un exil accoutumé, accompagné » de toutes sortes d'aisances [1], tandis qu'il a déjà oublié ou » oubliera bientôt jusqu'au nom des braves qui sacri- » fièrent la vie à l'accomplissement d'un devoir [2]. »

Un dernier trait. Il résulte des déclarations de Gioberti que, — pendant la durée du siége de Rome, — on n'aurait jamais aperçu le triumvir à la porte Saint-Pancrace, où était le théâtre des combats. Mais, le 30 juin, après que l'Assemblée romaine a déclaré qu'elle « cesse une résistance devenue impossible, » M. Mazzini publie une proclamation destinée à annoncer que le triumvirat a donné sa démission, et qui se termine par cette phrase belliqueuse : « Peuple romain ! vienne le jour de nouvelles batailles... nous *combattrons* au besoin dans tes rangs [3]. »

Nous avouons ne pas très-bien comprendre cette pro-

[1] Bianchi-Giovini dit à ce même propos : « En attendant, *le pauvre exilé* voyage commodément, loge dans les meilleurs hôtels, dort dans d'excellents lits, et jouit de toutes ses aises. C'est ce qu'il appelle une vie d'abnégation et de sacrifices !!! » (*Mazzini*, etc., p. 67.)

[2] *Gli emigrati e i bersaglieri Lombardi*, p. 222, 225, 332.

[3] C'est le pendant du récent manifeste aux insurgés de Milan : « Nous *combattrons* dans vos rangs DEMAIN ! »

messe de bataille au futur, — quand les batailles étaient passées [1].

CHAPITRE XV.

LA VÉRACITÉ MAZZINIENNE.

I.

Cette qualité a commencé à briller dès l'aurore de la carrière du grand régénérateur. Si l'expédition de Savoie, en 1834, fit peu d'honneur à son jugement et à sa raison, en revanche elle en fit beaucoup à son *imagination.* Les enrôlés se recrutaient à l'aide des assertions les plus fabuleuses; M. Mazzini *avait la parole* de la France, de la Suisse et d'une grande partie de l'Europe, qu'on se tenait prêt à voler à sa suite; l'Italie *tout entière* n'attendait que l'apparition du prophète *de l'idée* sur un pic des Alpes, pour se soulever et courir au-devant de lui; l'armée piémontaise, y compris les colonels et les généraux, s'empresserait de se mettre à sa disposition. Hélas! l'inféodation prétendue de cette armée et de son état-major devait se réduire, par le fait, à quelques soldats

[1] M. Mazzini paraît vouloir s'en tenir invariablement au futur, en pareille matière; il écrivait vers cette même époque de la fin du siége de Rome, à un officier d'état-major : « Puisse l'ennemi oser pénétrer dans nos murs! il y aura une belle défense aux barricades; *nous y accourrons* tous! »

et à cinq ou six sergents auxquels on avait garanti des grades; et toutes les autres si magnifiques promesses s'évanouirent à l'unisson, en même temps que, — d'un autre côté, — s'évaporait le héros de l'entreprise, avec son historique carabine.

C'est par de semblables moyens, — le grand idéologue, nous le savons, a pour habitude de se répéter en tout, — qu'ont été organisées toutes les tentatives subséquentes de soulèvements mazziniens. L'assertion et la nouvelle *inexactes*, — mais lancées hardiment, carrément, — ont toujours été sa ressource favorite. Faut-il rappeler les réjouissances publiques à Rome pour la défaite de Custoza, transformée d'abord en une victoire des plus décisives? — Même chose pour Novare; — même chose pour le coup de main insurrectionnel du 13 juin à Paris, en 1849, annoncé par le *Moniteur romain* comme ayant complétement réussi. Faut-il rappeler la malheureuse Brescia (23 mars 1849), poussée à la révolte par la nouvelle du prétendu triomphe de Novare, et d'autres innombrables exemples du même genre?

Et récemment encore (6 février 1853, à Milan), le grand agitateur ne promettait-il pas aux insurgés l'appui de *toutes* les nations de l'Europe, qui, disait-il dans son langage sério-burlesque, « bouillonnaient sous leur *croûte volcanique?* »

Ce que M. Mazzini a répandu d'*invention* dans sa politique suffirait à la gloire de dix romanciers; aussi, dit-on aujourd'hui proverbialement dans toute l'Italie, — pour exprimer l'idée d'une contre-vérité des plus hardies, — *c'est une nouvelle mazzinienne.*

II.

Mais son chef-d'œuvre de *véracité* est incontestablement la lettre qu'il adressa par la voie des journaux, en septembre 1849, à MM. de Tocqueville et de Falloux. Jamais peut-être les faits et les réalités n'avaient été reniés, affrontés avec un *aplomb* aussi audacieux, aussi étourdissant. Comme si ce n'était pas assez de pareils mérites pour recommander cette incroyable pièce, M. Mazzini s'est plu en outre à y répandre, contre les noms les plus justement honorés de notre pays, — toutes ses richesses d'injures; et, — nous l'avons déjà dit, — c'est un véritable Crésus en ce genre.

Il s'agit de *sa* république romaine, et le début indique tout d'abord la nature générale du factum. L'auteur de la lettre commence par s'indigner des *calomnies* dirigées contre cette république « *sainte* dans son droit, » PURE D'EXCÈS *dans son développement;* — contre un » *peuple bon*, valeureux, et *recommandable* par son » ATTACHEMENT A L'ORDRE *et ses* HABITUDES DE DISCI- » PLINE. »

Eh quoi! vous qui prenez le nom d'apôtre, vous avez le courage de parler de la *sainteté du droit*, de *l'innocence d'excès*, d'une révolution inaugurée par le poignard, la révolte, l'anarchie et le parjure! Vous célébrez ce *peuple* (non pas la vraie population romaine, bien entendu), mais votre *peuple*, à vous; vous vantez son *attachement à l'ordre*, ses *habitudes de discipline*, et plus loin

encore *sa conduite admirable*, alors que, pendant cinq mois, le règne de vos prétoriens de taverne a été marqué presque chaque jour par des désordres, des soulèvements, des dévastations, des meurtres odieux! Ce sont les organisateurs de processions en l'honneur de l'assassinat de Rossi, ce sont les égorgeurs du cloître de Sainte-Calliste, les bandits sanguinaires de Sinigaglia, d'Imola et d'Ancône, les brûleurs de confessionnaux, les saccageurs d'églises, les briseurs d'écussons d'un ambassadeur étranger, les violateurs de domicile, en un mot, les auteurs de tant d'attentats qui ont fait rougir la civilisation moderne, auxquels vous venez décerner la blanche couronne d'innocence!

« De qui, poursuivez-vous, sortait la République ? De » l'Assemblée constituante des États romains. D'où sortait » la Constituante? Du vote universel. *Y eut-il, je ne dis* » *pas terreur, mais agitations, influence illégale-* » *ment exercée, dans les élections?* NON, *tout se* » *passa pacifiquement, tranquillement, sans cor-* » *ruption, sans menaces.* »

Ici autant de mots, autant d'insultes à la vérité. Nierez-vous une circulaire du ministre de l'intérieur, Sterbini, qui convoquait toutes les gardes civiques en armes sur le pied de mobilisation avec une paye spéciale, pour « protéger et *influencer pacifiquement* les élections? » Chacun comprend ce que pouvait être cette protection pacifique s'exerçant à l'aide des baïonnettes. Nierez-vous que le premier jour des élections, à Rome, — malgré des placards officiels menaçants contre les électeurs *tièdes ou indifférents*, — les bulletins ne présentèrent pas le nom-

bre de voix strictement exigé pour la validité des élections? Nierez-vous que le soir vos meneurs électoraux, consternés d'un pareil résultat, firent dresser sur la place de Monte-Citorio un immense transparent portant en grosses lettres : « Électeurs, celui-là qui aime véritablement la » souveraineté du peuple *est forcé* d'accourir aux urnes » pour y déposer son vote. *Celui-là seul ne doit pas* » *en approcher qui s'est déshonoré par l'infamie.* » Celui qui ne remplira pas ce devoir sacré déclarera » lui-même qu'il n'a plus *ni honneur* ni patrie? » Nierez-vous que le jour suivant, ces mêmes meneurs affichèrent une proclamation dans laquelle il était dit que « les noms » des votants seraient glorieusement conservés dans les » archives de la patrie, mais que ceux des *amis des abus* » se démasquant eux-mêmes en s'abstenant *seraient* » *livrés aux malédictions de la postérité?* » Nierez-vous les circulaires lues dans les administrations gouvernementales et qui menaçaient de *destitution immédiate* tous les employés qui ne se rendraient pas au scrutin, comme aussi celles qui annonçaient que cette même abstention entraînerait le retrait de pension à ceux qui en jouiraient [1]? Nierez-vous que vos raccoleurs couraient partout, et jusque dans les salles d'hôpitaux, pour arracher des bulletins en faveur des candidats du parti démagogique? Nierez-vous qu'ils firent, en outre, voter plusieurs individus n'ayant pas les conditions requises pour être électeurs [2]? Nierez-vous enfin ce qu'affirme l'historien Farini,

[1] *Histoire de la Révolution de Rome*, par Alph. Balleydier.

[2] La répulsion électorale se manifesta d'une manière encore

qui se trouvait alors à Rome et parle en conséquence *de visu* : « Les clubs, tout-puissants en ce moment, laissaient » entrevoir que *si les élections ne réussissaient pas* » *suivant leur désir, ils sauraient y pourvoir par* » *la force.* Comme on les entendait dire aussi que *si* » *l'Assemblée ne proclamait pas la république on* » *la crierait sur la place et on ferait justice des* » *tièdes*[1]. » Et plus loin : « Les *clubs avaient envoyé* » *des listes de leurs candidats dans les provinces,* » *avec des commissaires et des orateurs pour les* » *appuyer*[2]. » Voilà donc, monsieur, ces élections modèles où, — suivant votre véracité, — « tout s'est passé pacifiquement, tranquillement, sans corruption, sans menaces, sans influence illégalement exercée, sans terreur, et même sans une ombre d'agitation ! »

Revenons à votre lettre :

« Et comment les populations accueillirent-elles le dou- » ble décret de l'Assemblée (l'abolition du pouvoir tem- » porel du pape et la proclamation de la république)? » *Villes et campagnes saluèrent avec une vive joie* » *l'ère républicaine.* » Et vous disiez encore à ce même propos dans une lettre à M. de Lesseps : « La république » s'est implantée chez nous par la volonté d'une assemblée » issue du suffrage universel ; *elle a été acceptée par-* » *tout avec enthousiasme; elle n'a rencontré d'op-* » *position nulle part.* » Eh bien ! il n'y a absolument

plus significative dans les provinces. A Sinigaglia, sur une population de 27,552 âmes, deux cents personnes seulement votèrent. A Città di Castella et à Cornetto, il ne se présenta pas un seul électeur !

[1] *Stato Romano*, p. 183. — [2] *Ibid.*, p. 184.

rien de vrai dans tout cela. Ce n'est pas nous qui l'affirmons, ce sont vos compatriotes, — et nous invoquerons seulement le témoignage de ceux appartenant à l'opinion qu'on appelle avancée, — bien mieux encore, c'est vous-même qui vous chargerez de démentir les tranchantes assertions ci-dessus.

Dans les États pontificaux, dites-vous, non-seulement Rome, mais toutes les autres villes et les campagnes, saluèrent *avec une vive joie, avec enthousiasme*, l'ère républicaine. L'historien Farini, témoin oculaire encore une fois, vous répond : « Dans les États romains, les ré» publicains étaient en petit nombre (*pochi*) et le parti » mazzinien moins nombreux encore... La république » avait été accueillie à Bologne *avec inquiétude;* dans » *les villes de la Romagne*, très-peu de gens s'étaient » réjouis, même médiocrement, de la voir arriver; dans » *les campagnes, généralement,* on l'avait reçue avec » *déplaisir* (dispetto) [1]. » Le démocrate Guerazzi raconte : « Berti Pichat (gouverneur de la province de Bologne de » par le triumvirat), en homme loyal qu'il était, me don» nant des renseignements exacts sur sa province, m'assu» rait que *Bologne et les contrées environnantes* » *n'étaient guère moins opposées à la république* » *qu'à une invasion étrangère* [2]. » Le démocrate Dandolo, un des défenseurs de Rome, dit : « La république » *fut plutôt tolérée que voulue par le peuple ro*» *main*, qui n'avait aucune couleur politique... Les ci-

[1] *Stato Romano*, v. II, p. 76; v. III, p. 263.

[2] Guerazzi, *Apologia*, p. 572.

» toyens étaient tellement fatigués des abus et des change-
» ments politiques, qu'ils se *résignèrent* tranquillement
» au gouvernement républicain, bien que le parti vraiment
» républicain fût *en très-petit nombre* (piccolissimo)
» et représenté seulement par quelques jeunes gens ar-
» dents et de bonne foi, et grossi par *la tourbe de ces*
» *avides aventuriers*, qu'on voit toujours accourir dans
» les endroits où ils ont quelque chose à espérer, au milieu
» du désordre inévitable d'un état exceptionnel [1]. »

Où étaient, nous le demandons encore, cette *joie vive*, cet *enthousiasme* pour la république que vous prétendez si *généralement* répandus dans les États romains? Mais vous-même, monsieur Mazzini, aviez pu savoir mieux que personne qu'ils n'existaient pas, vous dénaturiez donc les faits en parfaite connaissance de cause.

Et puisque nous sommes sur ce chapitre, c'est le cas peut-être de vider la question de républicanisme relativement au reste de l'Italie. Vous écriviez de Milan en 1848: « Excepté dans quelque coin de Naples et de Turin, je ne
» crois pas qu'il existe un peuple, qui, — par traditions,
» par conscience d'égalité civile, par les fautes de ses prin-
» ces et par instincts de mission future, — soit plus démo-
» crate, et par conséquent *plus républicain que le*
» *peuple italien* [2]. » Quant à Rome et aux provinces romaines, nous venons de voir assez clairement à quel point votre assertion est vraie. Sont-ils républicains, les États napolitains, où les classes populaires elles-mêmes com-

[1] *Gli emigrati*, etc., p. 170, 171.
[2] *Cenni e documenti*, p. 4.

battirent partout contre les tentatives de bouleversements radicaux (mai 1848)? Est-elle républicaine, la Toscane, où le peuple florentin a renversé la république (avril 1848), et où les *paysans* se montraient si bien disposés pour vos belles théories, que vos journaux demandaient tout simplement *qu'on les attachât à la bouche des canons et qu'on s'en servît en guise de mitraille?* (Voir page 98.) Et le Piémont? L'avocat Brofferio, — celui-là même qu'on appelle le chef du parti républicain dans les États sardes, dit en propres termes : « *Le Piémont n'est* » *pas une terre de république*, et jusqu'à ce moment » — si ce n'est au point de vue abstrait, — *on n'y a pas* » *vu de républicains*[1]. » Resterait donc seulement Milan et la Lombardie, où vous étiez quand vous avez lancé l'affirmation citée plus haut. Eh bien! en ce qui regarde cette partie de l'Italie, nous ne voulons d'autre contradicteur que vous-même. Voici en effet ce qui suivait à quelques pages de distance l'affirmation en question : « Il me fut » plus d'une fois proposé (à Milan, en 1848), et par des » partis organisés en force, de renverser le gouvernement » provisoire (gouvernement que vous appeliez *modéré* et » qui ne voulait pas de la république), et de tenter avec » d'autres hommes quelque voie de salut. Et l'entreprise » était facile; mais à quoi bon? Un changement subit de » gouvernement à Milan *aurait allumé la guerre ci-* » *vile*[2]. » Les Lombards n'étaient donc pas si républicains que vous voulez bien le dire, puisque l'apparition de

[1] *Storia del Piemonte*, v. II, p. 41.

[2] *Cenni e documenti*, p. 74.

votre république aurait, — de votre aveu, — suffi pour soulever une guerre civile. Nous terminons par un dernier témoignage de vous-même contre vous-même sur cette question. On lit dans l'ouvrage historique de Farini : « Mazzini *avouait* à M. Capponi, ministre de Toscane (février 1849), que *les Italiens* NE SEMBLAIENT PAS PORTÉS A LA RÉPUBLIQUE (non sembrare gli Italiani inchinevoli a republica) [1]. » Condamné par l'évidence des faits, condamné par les attestations de vos concitoyens les plus notables, enfin condamné par votre propre bouche, en est-ce assez, monsieur, pour illustrer votre *véracité?*

Reprenons l'examen de votre lettre à MM. de Tocqueville et de Falloux, où nous allons voir briller derechef cette qualité qui vous distingue si éminemment.

« Et qui gouvernait au nom de l'Assemblée? étaient-ce » des éléments indigènes ou étrangers?... Dans la petite » armée républicaine concentrée à Rome pendant le » siége... il n'y avait que de 1,400 à 1,500 étrangers, » tout le reste était Romain. » Nous vous opposerons la publication intitulée *Documenti della guerra santa* (Documents sur la guerre sainte), et dans laquelle on lit à propos de la composition de l'armée romaine : « *Le tout* » était *un mélange* de Romains, de Toscans, de Génois, » de Siciliens, de Calabrais, de Lombards, de Suisses, » d'Allemands et de Polonais [2]. »

Vous dites encore que dans l'état-major « il n'y avait

[1] *Lo Stato Romano*, v. III, p. 307.

[2] Voir v. III, p. 130, 131.

tout au plus que *huit* officiers *étrangers.* » Ils étaient *quinze* [1].

Vous affirmez « que l'artillerie était *romaine;* » il est notoire qu'elle était presque entièrement servie par des Suisses.

Vous ajoutez : « Car, — *il faut que l'Italie le sa-* » *che,* — *quatorze mille hommes* SEULEMENT, — jeune » armée sans expérience, sans tradition, sortie pour ainsi » dire du milieu du combat, — ont résisté pendant deux » mois à 30,000 soldats français. » *Quatorze mille hommes seulement!* eh bien! votre ex-ministre, Carlo Rusconi, un de vos sectaires les plus dévoués, — nierez-vous ce témoignage-là? — dit dans son histoire, *la Repubblica romana* (v. II, p. 98) : « Rome comptait environ *vingt mille combattants.* » D'autres portent le chiffre de 20 à 25,000. *Il faut* donc, — pour répéter vos propres expressions, — *que l'Italie le sache*, vous avez ici faussé la vérité.

— « Nous étions forts, dites-vous, forts de l'amour *des* » *bons.* » Oui sans doute, digne réformateur, et le lecteur n'a qu'à jeter un coup d'œil rétrospectif sur le chapitre VIII de cet opuscule, pour voir comment vous vous entendez à discerner les *bons.*

— « Notre capitale était *heureuse et joyeuse* (lieta et » festosa) sous le poids des sacrifices que chaque change- » ment d'ordre politique impose, *tranquille* (!!), *se-* » *rene* (!!!), quand la présence de votre armée sous les » murs encourageait l'audace des *mécontents*, *s'il y*

[1] Le nombre total était de vingt-deux, sur lesquels on comptait sept Romains seulement.

» *avait eu des mécontents à Rome* (se malcontenti » fossero mai stati in Roma). »

Vit-on jamais un tableau plus complet de ce qu'on appelait naguère la béatitude du *satisfait?* Vous étiez alors, monsieur Mazzini, mieux que triumvir, vous étiez autocrate, vous aviez atteint le but de votre ambition, laquelle, à coup sûr, n'est pas médiocre. L'Auguste de l'idéologie avait bu à la coupe du pouvoir, Rome et toute la Romagne devaient être ivres; — cela se comprend. Mais le trait final va jusqu'à l'inouï : « L'audace des *mécontents* aurait été provoquée, *s'il y avait eu des mécontents à Rome!* » Ici le délire de la *modestie* se joint au délire de la *véracité*. Nous ne croyons pas en effet que, depuis qu'il existe des gouvernements au monde, il s'en soit trouvé un seul qui ait jamais cru pouvoir se flatter de ne pas rencontrer l'*ombre d'un mécontent*.

Rome, dites-vous, était *heureuse, joyeuse, tranquille et sereine*. Si vous voulez faire entendre que, — sous votre règne anarchique, — sa *joie* et son *bonheur* égalaient sa *tranquillité* et sa *sérénité*, soit; mais si vous prétendez parler sérieusement, c'est autre chose, — nous invoquerions alors au sujet de ce tableau de félicités, que vous nous présentez si attrayant, si radieux, — comme aussi au sujet de cette absence de mécontentement, tellement absolue que, — dans *vos États*, — un *mécontent* serait passé à l'état de mythe, — nous invoquerions, disons-nous, le témoignage de Gioberti, qui déclare que vous-même, monsieur Mazzini, « aviez (à Rome) la répu- » tation de perpétuel et fanatique conspirateur ; que vous » représentiez aux yeux de beaucoup de gens tout ce que

» l'on peut imaginer de plus excessif en matière de révo-
» lution; que *vous mettiez en défiance les sages, ef-*
» *frayiez les timides et excitiez la plus vive répul-*
» *sion chez les personnes religieuses*, justement
» alarmées de voir un ennemi prononcé du culte catholi-
» que appelé à gouverner la cité sainte et le centre du
» catholicisme [1]. » — Nous en appellerions encore à un historien romain déjà souvent cité par nous et qui dit à propos de ce qui se passait sous *votre* gouvernement : « La difficulté des échanges, le peu de valeur du papier-
» monnaie, les souffrances du commerce, *affligeaient là*
» *ville de Rome*, et les expédients ne pouvaient suffire à
» satisfaire le public. L'absence du pape, des princes et
» des riches étrangers accoutumés à apporter avec eux à
» Rome l'or et les vices de la civilisation, étaient pour
» beaucoup d'habitants une source de gêne, de détresse;
» et comme les peuples non encore formés à la liberté
» ont coutume d'attribuer tout le bien ou le mal qui leur
» arrive au gouvernement, il en résultait que *beaucoup*
» *de monde se plaignait du gouvernement répu-*
» *blicain* [2]. » Ces tableaux sont quelque peu opposés à celui que vous nous offriez tout à l'heure, n'est-il pas vrai, monsieur Mazzini? et certainement tout le monde sera, — ainsi que nous, — disposé à accepter plutôt ceux-ci comme l'expression de la vérité.

Vous n'avez fait, — plagiaire éternel que vous êtes, — que copier à ce propos un ministre russe, le célèbre Potemkin. Chacun sait que lors du voyage de la grande

[1] *Rinnovamento*, v. I, p. 360, 361.
[2] FARINI, *Lo Stato Romano*, v. III, p. 393.

Catherine en Crimée, ce favori avait disposé, dans les perspectives de la route, des villages en bois peint, de charmants cottages sur toiles enluminées, en façon de décors d'opéra. Vous aussi, monsieur Mazzini, — pour essayer de faire illusion sur les tristes réalités de votre république romaine, — vous avez voulu suivre l'exemple de Potemkin. Seulement, au lieu de la brosse du décorateur, vous avez employé la plume, et vous nous avez montré un *bonheur* à la détrempe oratoire, une *prospérité* également en peinture de rhétorique, et reposant sur des châssis de paroles.

— « Notre garde nationale nous fournissait plus de sept » mille hommes pour le service actif, soit à l'intérieur, soit » sur les remparts. » Cette phrase a évidemment pour but de faire entendre que vous comptiez la milice civique de Rome parmi les soutiens dévoués de votre gouvernement. Mais s'il en était ainsi, pourquoi aviez-vous, — dès le commencement du siége, — rendu un décret qui lui enlevait ses fusils à percussion en les remplaçant par de vieilles armes, et dont voici la teneur : « La garde nationale, » qui *aurait* la plus grande ardeur pour la défense de la » république, étant destinée plus particulièrement à gar- » der les foyers civils, lesquels n'ont besoin d'être protégés » que contre l'anarchie, *restera l'arme au bras dans* » *ses quartiers respectifs.* » Certes un pareil décret n'annonçait pas une bien grande confiance dans la garde nationale.

— « Les hommes les plus opposés à la république, un » Mamiani, un Pantaleoni, *se promenaient librement* » dans les rues de Rome; au peuple qui en prenait du

» soupçon nous rappelions que la république, — meil-
» leure que la principauté, — respectait les opinions quand
» elles ne se traduisaient pas en faits dangereux : et le peu-
» ple, généreux par caractère et par conscience de sa force,
» entendait et respectait, » etc. Sans parler des violences sanguinaires du cloître de Sainte-Calixte et d'ailleurs, des milliers de témoins n'attestent-ils pas que les gens soupçonnés de ne pas être partisans enthousiastes de votre gouvernement étaient hués, insultés, souvent même maltraités, s'ils se hasardaient hors de leur domicile? Farini raconte ce qui lui est arrivé alors qu'il traversait une place publique, le soir de l'assassinat de Rossi : « J'ai encore
» devant les yeux, dit-il, la face livide d'un individu, qui
» en me voyant s'écria : *C'est ainsi que finissent ceux*
» *qui trahissent le peuple*[1]. » Voilà comment les honnêtes gens, suspects à la tourbe démagogique, pouvaient *se promener tranquillement* dans les rues.

Faut-il vous rappeler aussi, monsieur Mazzini, le député d'Ascoli, Antonio Tranquilli, qui, — le 7 janvier, jour de l'ouverture de l'Assemblée constituante romaine, — ayant voulu prononcer un discours pour exprimer une opinion contraire à la proclamation de la république, en fut empêché par les huées et les sifflets de la majorité, puis, à sa sortie de la chambre, menacé de mort par les sicaires du parti dominateur (nouvelle preuve de *ce respect des opinions* que vous saviez si bien inculquer). Et trois jours après, ce même député, — dans la force de l'âge et de la santé, — *mourait subitement*[2]. Cette mort étrange

[1] *Lo Stato Romano*, v. II, p. 409.
[2] *Histoire de la Révolution de Rome*, par Alph. Balleydier.

donna lieu à beaucoup de conjectures sinistres, et fit dire qu'il pouvait bien y avoir, — pour *varier*, — d'autres instruments de meurtre que le poignard.

Mais la mesure de la *véracité* mazzinienne n'est point encore comblée, car la lettre n'est pas finie.

Nous voici arrivé à un dernier paragraphe qui dépasse tous les autres, quelque exorbitants qu'ils aient pu paraître : « Pouvez-vous, dit l'audacieux apôtre, citer, pendant » les cinq mois à peu près qu'a duré le gouvernement » républicain, *une seule* condamnation à mort pour cause » politique? *un seul* exil intimé pour soupçon politique? » UN SEUL *tribunal exceptionnel institué à* Rome » pour juger les délits politiques? *un seul* journal sus- » pendu par ordre du gouvernement? *un seul* décret » pour enchaîner la liberté de la presse existant avant le » siége? *Citez, citez les lois organisant la terreur;* » *citez les proclamations féroces, citez les victi-* » *mes*, ou résignez-vous à *la flétrissure du nom de* » *menteur.* »

Nous allons voir bientôt sur qui elle doit justement retomber, cette *flétrissure*. Peut-on citer, dites-vous, *une seule* condamnation à mort pour cause politique? Qu'est-ce que cela signifie? — qu'il n'y a pas eu de condamnation *juridique*. Mais n'aviez-vous pas posé en principe dans vos statuts de la *Jeune Italie* que vos *francs juges* des repaires démagogiques « étaient *compétents*, non-seule- » ment pour juger les adeptes coupables, *mais encore* » *pour faire exécuter* TOUTES LES PERSONNES *qu'ils* » *auraient vouées à la mort?* » N'aviez-vous pas inscrit, comme article premier de leur code de sanglant

arbitraire, cette exécrable maxime : « L'homicide politique *n'est point* UN CRIME ? » Et ces séides de l'assassinat n'ont-ils pas appliqué ces horribles théories à Rome, à Imola, à Sinigaglia, à Ancône, contre vos adversaires politiques, comme Rossi, par exemple, ou, — ainsi que le dit votre ami Carlo Rusconi, — contre « *quiconque n'était pas républicain et se montrait hostile à la république ?* » Qu'importaient les lois et la justice régulières quand vous aviez proclamé dans votre *Monitore Romano*, que « L'UNIQUE LÉGALITÉ dans les révolutions consiste *à interroger, à deviner, la volonté du peuple et à l'accomplir ?* » Qu'importaient les condamnations *juridiques*, quand la vie de chacun était remise à la discrétion d'une tourbe d'exécuteurs anonymes des hautes œuvres révolutionnaires ? Il y a ici tout simplement hypocrisie et dérision jointes à la fausseté.

Citez, dites-vous, *un seul exil intimé pour soupçon politique.* A ce propos, même équivoque hypocritement dérisoire et mensongère que ci-dessus. Votre gouvernement ne décrétait pas officiellement des exils ; non, mais combien de Romains des plus distingués par le rang et la fortune, combien d'honnêtes citoyens signalés par leurs principes d'ordre ou leur foi religieuse aux soupçons et à la haine de la secte dominatrice, n'ont-ils pas été forcés de s'expatrier devant les menaces de vos janissaires de carrefour !

« *Citez*, ajoutez-vous, UN SEUL tribunal *exceptionnel* » *institué à Rome pour juger les délits politiques.* » On reste véritablement confondu en présence d'un pareil excès d'audace. Qu'était-ce donc, s'il vous plaît, que LE

COMITÉ DE SALUT PUBLIC créé le 13 janvier 1849, et siégeant au palais *Madama?* — « *véritable tribunal d'inquisition*, » dit Farini. Qu'était-ce donc que LA COMMISSION MILITAIRE établie le 7 mai suivant *pour juger rapidement tout complot, même non consommé, ayant pour but de renverser l'ordre établi* (texte du décret d'institution), et dont les jugements sans appel étaient exécutoires dans les vingt-quatre heures? (M. Mazzini dit lui-même, dans une proclamation en date du 4 mai 1849, que cette commission militaire doit juger tous les faits de sédition, de RÉACTION, etc., et l'on sait si ce dernier mot est élastique en langage révolutionnaire.) Qu'était-ce que LA MISE EN ÉTAT DE SIÉGE de Rome dans les derniers jours d'avril? Qu'était-ce que le COMITÉ DE SURVEILLANCE érigé par les tyranneaux de clubs, sous la présidence d'un Sterbini, lequel comité, dit Farini, « *dressait des listes de proscription et osait les publier dans les journaux*[1]? » Et c'est en présence de tous ces faits authentiques que vous mettez au défi de citer *un seul* tribunal exceptionnel? Sur le front de qui, nous le demandons maintenant, doit rester imprimée *la flétrissure du nom de menteur?*

« *Citez*, criez-vous encore, *un seul* journal suspendu » par ordre du gouvernement? » Et qu'avait-il besoin d'intervenir, ce gouvernement, quand vos sous-apôtres de *liberté* frappaient mortellement le journaliste *réactionnaire* Ximènes, quand, — par leurs soulèvements menaçants, — les rédacteurs du *Labaro* étaient forcés de

[1] *Lo Stato Romano*, v. III, p. 399.

cesser leur publication et d'abaisser leur plume devant le stylet anarchiste?

Voyons la fin de vos imperturbables *défis* à... la vérité.

« *Citez les lois organisatrices de la terreur, citez* » *les proclamations féroces, citez les victimes.* » Les *lois!* Nous savons bien qu'il n'y en avait point, et qu'il n'en existait pas d'autres que l'arbitraire effréné de la tyrannie sectaire. L'historien Farini qui en avait fait l'expérience nous l'apprend suffisamment d'ailleurs. « Mazzini, » dit-il, gouvernait Rome avec des mysticités philanthropiques, *renforcées par* LA TERREUR *que les sectaires* » *savent inspirer*[1]. »

« *Citez les proclamations féroces.* » Eh bien! monsieur Mazzini, comment expliquerez-vous la suivante, qui porte la date du 20 mai 1849, et qui est signée de vous et des deux nullités qu'on appelait vos collègues au triumvirat: « Il faut que les préfets et les *commissions extraordi-* » *naires* organisent l'insurrection... Il faut aux périls ex- » trêmes des *pouvoirs exceptionnels*, *des remèdes* » *extrêmes*... Qui ne combat pas, d'une manière ou » d'une autre, l'envahisseur étranger, soit couvert d'infa- » mie! Qui, — *ne fût-ce que pour un instant*, — tra- » hira son parti, perde à tout jamais son titre de citoyen » et *la vie.* Qu'il soit puni, celui qui abandonnerait aux » ennemis un matériel de guerre; puni celui *qui ne* » *s'applique pas à leur arracher les vivres, le lo-* » *gement et le repos;* puni celui qui, le pouvant, *ne* » *s'éloigne pas du sol que foule le pied d'un en-*

[1] *Lo Stato Romano*, v. III, p. 356.

» *nemi*. Étendons autour de toute armée qui ne porte pas » notre drapeau *un cercle de feu et le désert*.

» La république, douce et généreuse jusqu'à présent (!!), » *se lève terrible dans ses menaces*. »

Si ce n'est là « une proclamation *féroce*, » où en trouver?

« *Citez les victimes*. » Eh! les taches de sang qui rougissent encore le sol de Rome et de ses provinces ne les citent-elles pas suffisamment?

Qui pourrait croire qu'à la fin de cette lettre si incroyablement pleine de *véracité* d'un bout à l'autre, M. Mazzini lançait contre une foule de personnes des plus justement considérées en France, — ministres d'alors, ex-ministres, diplomates, notabilités parlementaires, généraux, etc., — l'apostrophe suivante (précédée d'ailleurs d'un torrent d'outrages du plus bas aloi) : « *Men-* » *songe* dans les assertions fondamentales; *mensonge* » dans les faits particuliers; *mensonge* chez vous, *men-* » *songe* chez vos agents; — *mensonge*, — je rougis de » le dire pour la France que vous avez entraînée si bas, » — chez ceux qui devraient être les derniers à oublier » les traditions de l'honneur, chez les chefs de votre ar- » mée. Vous avez vaincu par le *mensonge*, et vous cher- » chez à vous justifier par le *mensonge*... Vous avez » *menti*, *tous*, messieurs, *depuis le premier d'entre* » *vous jusqu'au dernier de vos agents*, » etc., etc. Et pour que rien ne manquât à cette interversion inouïe des positions et des réalités, le *véridique* auteur de la *véridique* lettre se rendait pieusement à lui-même le témoignage suivant : « J'emporte avec moi dans l'exil le

» calme serein d'une conscience pure ; *j'ai combattu et* » *combattrai toujours le mensonge*, quelque soit le » masque dont il se couvre... Je puis lever tranquille- » ment mon regard sur autrui, *sans craindre* de ren- » contrer quelqu'un qui me dise : *Tu as sciemment* » *menti*, » etc., etc.

M. Mazzini tonnant contre *le mensonge*, et vantant son amour immaculé pour la *vérité !!!*

Voilà de ces choses qui ne se qualifient pas, car les mots, — même les plus énergiques, — y suffiraient à peine.

Nous allions oublier de faire observer que le même M. Mazzini est dans l'habitude de s'intituler *l'apôtre* DU VRAI (apostolo del vero), souvent même, de L'ÉTERNEL VRAI (eterno vero)!!!

CONCLUSION.

Machiavel a dit : « L'homme est quelquefois plus facile à comprendre qu'à expliquer. » Le contraire arrive pour l'utopiste dont nous nous sommes occupé dans cet opuscule. Impossible de le comprendre, mais en revanche rien de plus aisé que de l'expliquer, — autrement dit, — de le définir. Gioberti se chargerait d'ailleurs au besoin, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, de nous fournir la définition : « On est étonné de voir *tant de présomption accolée à tant de nullité.* »

Qu'on joigne à cette nullité d'idées, de plans, de systèmes en quelque matière que ce soit, des actes malheureusement pires que nuls, car ils ont la plus déplorable signification. Comment, avec un aussi triste bagage, M. Mazzini a-t-il pu arriver à se poser à l'état de puissance malfaisante ? Serait-ce qu'il suffit de débiter de grandes phrases vides pour rencontrer des niais disposés à s'écrier avec certain personnage de comédie : « Cela doit être fort beau, car je n'y comprends rien ? » Serait-ce que le langage nuageux, — qui s'élève d'ordinaire du creux de la pensée comme le brouillard se condense de préférence dans les anfractuosités, — est de nature à produire encore quel-

que illusion et à faire croire qu'un rayon de soleil peut être caché derrière ce rideau de ténèbres? Mais le mysticisme idéologique doit être bien usé aujourd'hui, ce nous semble, surtout en Italie, patrie du frère Savonarola [1], qui en abusait dès le quinzième siècle. Serait-ce que l'orgueil, quand il a atteint des proportions surhumaines, qu'il se pose hardiment, carrément, en criant chaque jour : « *Moi seul* suis l'apôtre, *moi seul* suis le prophète de *l'avenir, moi seul* possède le *secret de l'époque, moi seul* puis créer un monde nouveau tout de splendeurs et de félicités, etc., » impose un instant au vulgaire et fait dire : quand on s'adresse tant et de si magnifiques compliments à soi-même, il faut bien, en définitive, que l'on ait quelque raison pour cela ?

[1] Il y a beaucoup de traits de ressemblance entre ce fameux dominicain démagogue et le moderne novateur italien ; on dirait presque que celui-ci n'en est que le calque, sauf que, s'il faut en croire les contemporains, frère Savonarola était un homme de talent. Un court extrait biographique fera mieux ressortir ces rapprochements.

Gerolamo Savonarola était né à Florence en 1452. Litta, dans son recueil intitulé *Familles célèbres d'Italie*, dit de lui : « C'était *un fou* de bonne foi qui s'était mis dans la tête la difficile entreprise *de réformer le monde.* » Savonarola affectait un dédain démocratique et *même grossier* à l'égard des rois et des princes, comme il le prouva notamment en se trouvant en face de Laurent de Médicis et du roi de France Charles VIII, lors du passage de ce monarque à Pise. Il tonnait *contre le pape* et ne cessait de dire qu'il fallait « le jeter à bas du siége où il était assis. » Le jour où il monta pour la première fois en chaire (1489) il débita un sermon sur l'Apocalypse, annonçant ainsi dès lors sa prédilection pour *le mysticisme.* Savonarola prêchait au nom de *Dieu et du peuple* (donc ce n'est pas M. Mazzini qui a inventé cette formule dont il se montre pourtant si fier). Il prétendait

Nous ne savons, et nos lecteurs qui ont été mis à même d'examiner de près et de toucher du doigt ce *bâton flottant* révolutionnaire, seront sans doute aussi embarrassés que nous pour expliquer comment il a pu produire la moindre illusion. Nous l'avons dit en commençant, et nous sommes obligé de le répéter, le funeste ascendant exercé par M. Mazzini sur les destinées péninsulaires restera à l'état d'insoluble problème. Qu'on étudie en effet les hommes qui, — aux temps passés ou à notre époque, — ont dominé fatalement dans d'autres pays, on verra toujours cette domination motivée par des qualités remarquables, d'une nature quelconque. Où sont les ti-

Imposer ses réformes politiques en disant que c'était *la volonté de Dieu*, autrement dit, il se posait en une espèce d'envoyé céleste, de *prophète*. Il déclamait avec véhémence contre le luxe et contre *les riches*, et voulait le gouvernement *par le peuple*. Il attisait *les discordes civiles et les soulèvements populaires* à Florence. Toutes ses paroles, tous ses actes, prouvent qu'il était *gonflé d'orgueil*. Un frère de l'ordre des Minimes, Francesco di Puglia, l'attaqua comme démagogue et hérétique, et pour prouver qu'il avait raison contre lui, il le provoqua à se soumettre à l'épreuve du feu, c'est-à-dire à monter ensemble sur un bûcher. Mais Savonarola *n'était pas courageux de sa nature;* il refusa longtemps, puis enfin eut l'air d'accepter. Rien de curieux comme les détails de ce duel au bûcher. Les deux champions passèrent, à la date du 6 mars 1498, un acte *par-devant notaire*, par lequel ils s'engageaient à rester tous les deux un certain temps au milieu des flammes, et réglaient minutieusement les conditions. Le jour venu, et toute la ville de Florence étant sur pied pour assister à ce spectacle, Savonarola usa pendant quatre heures de tous les artifices de la faconde pour se dispenser de subir l'épreuve. Le peuple dont il avait été jusqu'alors l'idole, voyant cette lâcheté, l'abandonna tout à fait; et le séditieux dominicain fut brûlé de par la justice, le 23 mai 1498.

tres, les capacités du grand démagogue italien? en quoi s'est-il réellement distingué jusqu'à ce jour? Certes, ce n'est pas à propos de lui qu'on aurait créé l'expression de « *génie* du mal, » car il fait le mal le plus follement et le plus sottement du monde.

Parlera-t-on de son ardent amour pour son pays? S'il fallait s'en tenir uniquement sur ce point aux phrases déclamatoires, aux lourdes et écœurantes flagorneries incessamment adressées à la vanité nationale, il n'y aurait certainement pas lieu à contestation. Mais le patriotisme a besoin d'autres preuves encore. Comment celui de M. Mazzini s'est-il manifesté? par du sang et des ruines. Il a été un des plus grands fléaux de sa terre natale; plus grand même que les envahisseurs barbares qui jadis ont ravagé l'Italie, car à la destruction matérielle il a tenté, lui, de joindre la destruction morale, en suscitant partout les haines, les calomnies, les discordes civiles, en sapant tous les principes sur lesquels reposent les sociétés humaines.

Est-ce encore du patriotisme, cette frénésie qui lui a fait sacrifier sans hésitation tant de malheureux concitoyens aux caprices les plus insensés de sa monomanie insurrectionnelle? Voilà vingt ans que se satisfont ces lubies meurtrières aux dépens de pauvres fanatiques aveuglés. Et remarquez qu'elles se reproduisent avec une régularité pour ainsi dire chronique; dès qu'il s'est écoulé un certain temps sans que l'orgueilleux agitateur ait fait parler de lui, on peut s'attendre à ce qu'il essayera, — ainsi que cela a eu lieu dernièrement à Milan, — de rappeler l'attention du monde en imaginant quelque nouvelle folie subversive, et en envoyant de nouveaux séides à la

mort. On dirait presque que les tombes de ces victimes sont considérées comme autant de réclames. Horreur!

Comment d'ailleurs pourrait-il hésiter à sacrifier des hommes après avoir déclaré qu'il serait prêt à immoler son pays tout entier, pour venger les mécomptes d'une ambition et d'une vanité délirantes : « Si, dit-il, l'Italie ne doit pas *nous appartenir*..... mieux vaut *une destruction finale* [1]. » Quel patriotisme, bon Dieu!

Et non content de s'arroger un droit de vie et de mort sur ses tristes sectaires, il prétendait encore disposer discrétionnairement de leur fortune. Il a eu jusqu'à ces derniers temps des collecteurs chargés de percevoir les subsides destinés à lui constituer une espèce de liste civile. En 1850, il décrétait un emprunt de dix millions *au nom de la nation italienne;* et c'est toujours sous la bannière prétendue de la fraternité, de l'égalité, de la pure démocratie, que se sont exercés les actes du despotisme le plus arrogant, le plus tyrannique.

Mais si cette fatale influence, — qui ne reposait absolument sur rien de saisissable, qui restait à l'état d'effet sans cause, — n'a existé que trop réellement et que trop longtemps pour le repos de l'Italie, du moins sommes-nous heureux de constater que, — depuis ces dernières années surtout, — elle s'en est allée baissant de plus en plus par delà les monts. Toutes les correspondances italiennes s'accordent à déclarer que la récente échauffourée de Milan, qui a dépassé les plus extrêmes limites de l'impéritie et de la démence [2], lui a porté le dernier coup; et

[1] *Italia del Popolo*, 29 juin 1849.

[2] Il était dit que cette inqualifiable tentative milanaise devait

bientôt peut-être le grand visionnaire sera le seul à y croire encore. Danton disait la veille de sa mort : « En révolution le pouvoir appartient aux plus pervers. » Le règne de la perversité superlative est passé, et celui des plus médiocres, des plus fous et des plus ridicules, n'arrivera pas.

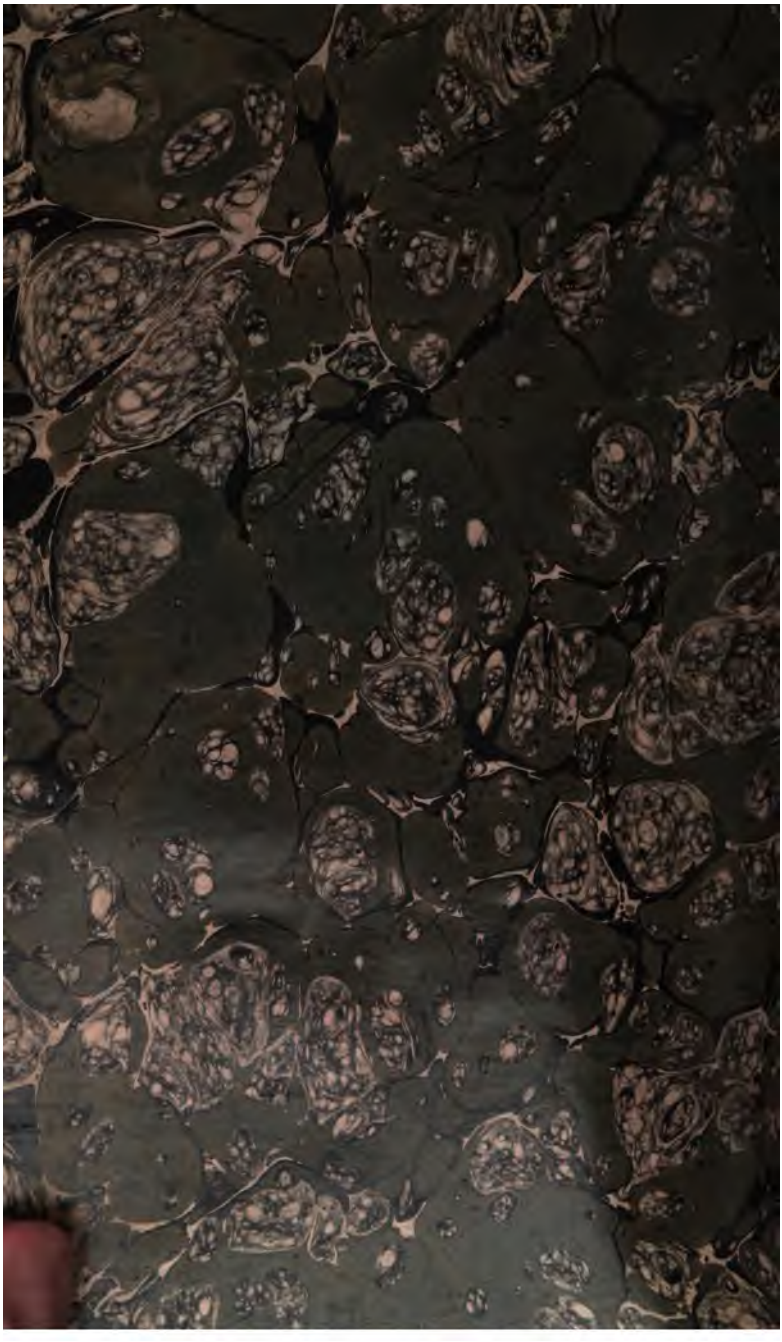
réunir tous les genres de scandales. Ce n'était pas assez que les insurgés fussent séduits, entraînés par de fausses nouvelles, de fausses promesses, ils l'auraient été encore par de la fausse monnaie et même par une fausse proclamation. Kossuth en effet a dénié celle qui avait été publiée en son nom. A la vérité M. Mazzini soutient l'authenticité de la pièce, ajoutant seulement qu'il l'avait entre les mains depuis plus d'un an et qu'il l'avait lancée *sans croire devoir prévenir* l'auteur. Ainsi en admettant cette affirmation, s'il n'y a pas eu faux, il y a eu tout au moins quelque chose ressemblant à un abus de confiance. M. Kossuth devait éprouver, lui aussi, les effets de la loyauté et de la franchise mazzinienne. Quant à se servir de sa proclamation sans daigner même l'en informer, on reconnaît au sans façon superbe du procédé cet orgueil, le plus bouffi et le plus cassant qui se puisse voir, et qui fait que l'autocrate de la démagogie italienne s'est brouillé successivement avec tous ses amis et alliés, ne pouvant s'accommoder que de sectaires à la suite sans aucune espèce de valeur, d'adorateurs fanatiques, d'humbles et stupides esclaves. Quoi qu'il en soit, l'ex-chef des révolutionnaires hongrois se trouve maintenant enveloppé dans le ridicule et le discrédit, fatalement inhérents à tout ce qui s'est une fois approché de M. Mazzini.

FIN.

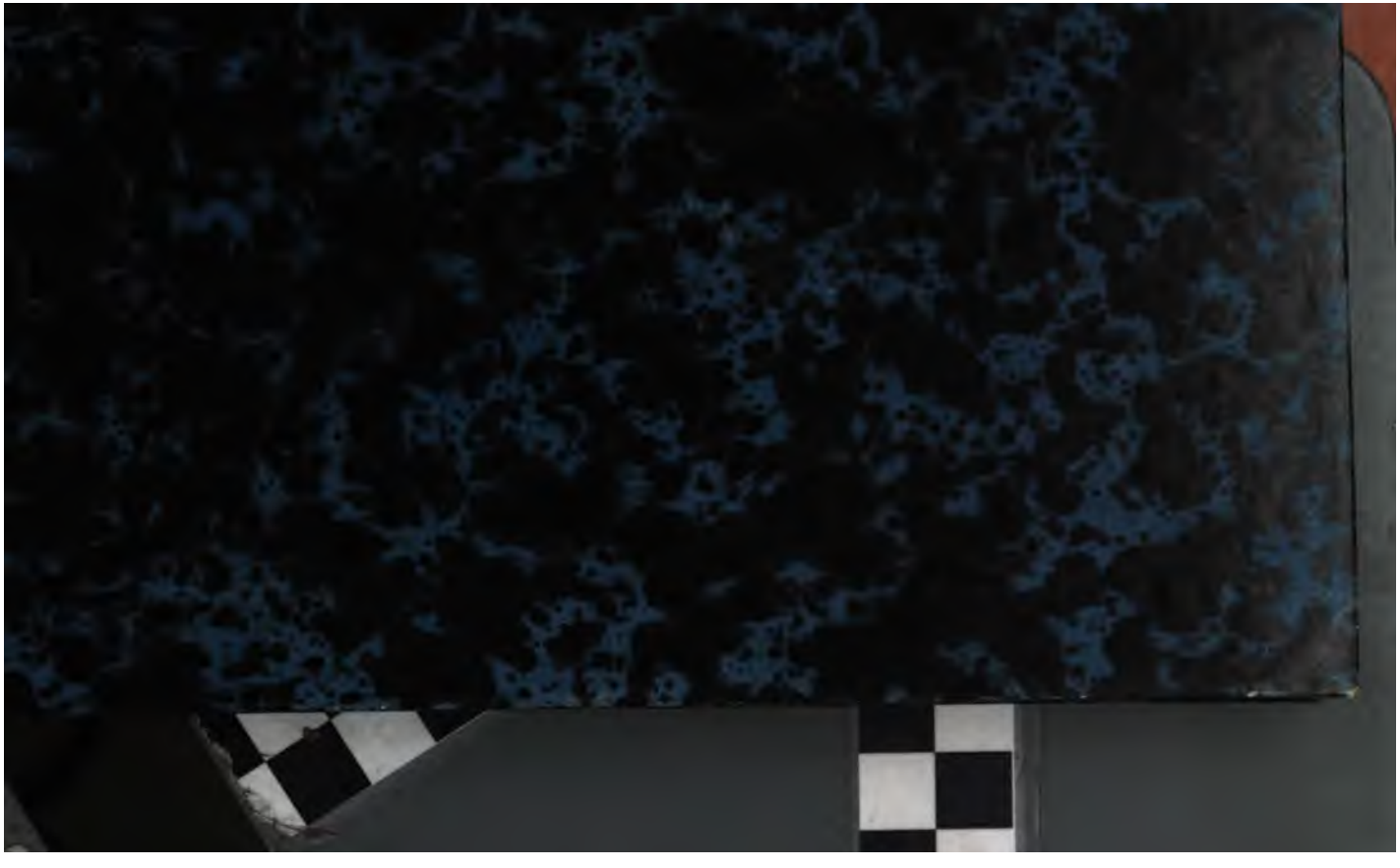
TABLE DES CHAPITRES.

AVANT-PROPOS. 1
CHAP. Ier. — M. Mazzini jugé par les siens. 9
CHAP. II. — M. Mazzini grand réformateur politique. . . . 15
CHAP. III. — M. Mazzini grand réformateur religieux. . . . 57
CHAP. IV. — M. Mazzini grand réformateur social. 73
CHAP. V. — Après la théorie la pratique, ou les œuvres mazziniennes. 88
CHAP. VI. — Le progrès mazzinien. 140
CHAP. VII. — La liberté mazzinienne. 143
CHAP. VIII. — L'entourage mazzinien. 151
CHAP. IX. — Loyauté, franchise mazzinienne. 156
CHAP. X. — La modestie mazzinienne. 165
CHAP. XI. — La langue mazzinienne. 171
CHAP. XII. — Le théâtre mazzinien. 174
CHAP. XIII. — La presse mazzinienne. 179
CHAP. XIV. — Le courage mazzinien. 181
CHAP. XV. — La véracité mazzinienne. 189
CONCLUSION. 210

FIN DE LA TABLE.



DG 552.8 .M3 C5 C.1
Mazzini juge par lui-meme et p
Stanford University Libraries
3 6105 039 664 185

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305